

Hervé Thro

TEMPETE(S)

I

- Dites donc, ça a soufflé fort cette nuit!

L'homme se tient debout devant la large table où un couple partage un copieux petit déjeuner. Il semble ne pas oser prendre place, l'air un peu emprunté bien que ce ne soit pas dans ses habitudes.

- C'est bien mon mari, ça! Ce serait la fin du monde qu'il ne se réveillerait pas pour autant.

Les paroles ont volé depuis l'escalier de bois blond, prononcées sans élever la voix, juste en détachant clairement chaque syllabe, à la manière d'un comédien déclamant son texte. La voix est claire et cristalline comme un torrent de haute montagne.

L'homme s'est retourné, ne remarquant même plus sa femme qui rejoint le couple en s'asseyant. Des sourires sont partagés. Des présentations sur le mode humoristique sont faites.

- Jeanne. Mon mari qui dort comme une marmotte c'est Claude.

Elle tend une main douce et longiligne aux doigts parfaitement manucurés. D'elle émane un léger parfum ainsi qu'une attitude qui trahissent son goût et sa pratique du luxe. Autant son mari donne

l'impression d'un certain laisser aller dans sa tenue, une décontraction propre à ceux qui donnent des ordres, autant elle semble tout maîtriser d'une telle façon que cela semble naturel. On devine qu'elle a vécu parmi cette aisance matérielle qui permet de s'occuper de soi.

- Bernard est mon compagnon répond la jeune femme par-dessus son bol de thé.

Elle n'a jamais présenté son homme autrement. Elle pourrait dire mon mari maintenant qu'ils sont pacsés, mon mec pour faire jeune, mon amant pour le plaisir de choquer les bien pensants qu'elle a en horreur, mon chevalier servant parce qu'elle n'est pas dénuée d'humour ou tout simplement mon homme.

- Je m'appelle Annie. Nous sommes arrivés hier au soir, juste avant que la tempête se déclenche. Une chance.

Bernard détaille un moment les yeux de sa compagne, puis replonge son regard vers ses tartines.

Claude semble hésiter à s'asseoir vraiment autour de la table qui propose pourtant encore plusieurs places libres, comme s'il attendait une invitation.

Eux sont arrivés hier vers midi. Le chalet lui avait paru plus petit que les images vues sur le net ne le laissait présager. En avait fait la réflexion. On lui avait répondu dans un large sourire que deux cent cinquante mètres carrés ce n'était quand même pas une chambre de bonne et que les rondins de bois donnent toujours cette fausse impression. Qu'il se rassure, personne ne se marcherait sur les pieds. Il y avait de la place pour tous.

Si Claude peut aisément se passer d'un certain luxe que sa femme savoure et apprécie, il aime les grands

espaces, être libre de ses mouvements, ne pas être confiné en un lieu exigü et pouvoir respirer convenablement. Il possède ce côté rustre de ceux qui sont faits d'un seul bloc. Ses éternuements sont légendaires.

L'hôte fit son apparition derrière un plateau de viennoiseries et un énorme pichet de café fumant.

- Avez-vous bien dormi? On n'a pas vécu pareil coup de vent depuis quinze ans en arrière.

Le jeune homme doit avoir dans les trente cinq ans. Tiré à quatre épingles tout en donnant une impression décontractée, un style sport dans des vêtements qui ne s'avachissent pas comme ceux offrant l'exemple d'un weekend passé sur le canapé devant la télé. Le teint halé, la mine réjouie, c'est un parfait maître de maison. Toujours attentif aux besoins de ses clients sans donner l'impression d'être un valet.

La porte d'entrée claqua au rez-de-chaussée. Quelques secondes plus tard, un gaillard du même âge, de la même élégance, accompagné de la même sollicitude, fit son apparition. Tous les invités pensèrent que leurs hôtes étaient frères.

- La route des Diablerets est coupée. Une coulée de neige a emporté une partie de la montagne. Ça a du souffler fort sur les crêtes. Il y aura du dégât en forêt. Claude se retourna.

- Vous voulez dire que nous sommes isolés de la vallée?

- Il n'y a qu'un accès pour monter ici et il faudra quelques heures pour déblayer. Peut-être même deux ou trois jours.

Claude poussa un soupir. Il aimait tout régir, avoir tout sous contrôle, son contrôle. N'importe quelle

contrariété lui pesait, d'autant plus celles dont il savait qu'il était impuissant à régler le problème. Lorsqu'un obstacle se dressait devant lui, il savait prendre les bonnes décisions rapidement, donner des ordres, organiser la riposte. Il fallait que ça bouge. Rester à attendre sans rien faire lui était un supplice. Au moindre ralentissement de la circulation, il n'hésitait jamais à prendre les chemins de traverse, quitte à parcourir deux fois plus de kilomètres et, au final, d'avoir perdu du temps mais, au moins, il avançait. Il détestait les situations bloquées, figées, paralysées, sclérosées.

- Hé bien, nous sommes venus pour nous couper du monde, non?

Jeanne était rayonnante comme si ce blocus la libérait. Sa bonne humeur disparut pourtant lorsqu'elle comprit, les yeux rivés sur son téléphone cellulaire, que plus aucun réseau n'était disponible.

- Les antennes ont du être pliées par le vent de cette nuit annonça simplement Raphael, l'un des deux hôtes, celui qui était sorti se rendre compte des dégâts.

Bernard venait juste de finir de déguster son copieux petit déjeuner. Comme tout épicurien qui se respecte, il n'avalait jamais un repas l'œil rivé sur la montre. Il prenait le soin de savourer chaque bouchée, la lente mastication semblait lui procurer un plaisir sans bornes. Il donnait l'impression de profiter de chaque instant de la vie comme s'il découvrait le monde. L'expression « mordre la vie à pleine dents » lui correspondait parfaitement ajouté que chaque bouchée était savourée à sa juste mesure.

- Si je peux être utile à quelque chose... et il laissa la

fin de sa phrase en l'air, comme une bouteille lancée sur l'océan. Raphael lui répondit, évasivement.

- Pour le moment, je crains qu'il ne faille se résigner à attendre. La tempête s'est calmée sur le matin, mais le vent tourbillonne encore fortement, soulevant une poussière neigeuse qui vous cingle pire que si elle tombait des nuages.

Il s'avança vers la grande baie vitrée qui projetait une vue sur un panorama époustouflant... lorsque les brumes se lèveraient. Il scruta le ciel, les sommets invisibles.

- Le plafond est encore bas et les brumes remontent de la vallée. Je crois que l'accalmie n'est pas pour aujourd'hui.

Jeanne s'inquiéta.

- Mais les secours vont bien venir, n'est-ce pas?

- Des secours? Je pense qu'ils ont mieux à faire pour le moment. Nous ne manquons de rien ici. Et puis par un temps pareil, il n'est pas aisé d'entreprendre quoi que ce soit.

Décidemment, Claude pensa que Antoine ressemblait tellement à Raphael qu'ils étaient forcément frères. Des jumeaux peut-être. Il n'aimait pas poser directement les questions concernant la vie privée des gens, il s'arrangeait toujours pour apprendre ce qui l'intéressait d'une manière détournée. Avant la fin de la matinée, il aurait son information.

- Comment vais-je faire si je ne peux pas joindre mes enfants? s'inquiéta Jeanne. Le ton assuré dont elle ne se séparait jamais était lézardé par une anxiété diffuse. Les mots n'étaient plus prononcés avec le même aplomb. Un léger tremblement, imperceptible, que seul un joueur de poker professionnel saurait remarquer,

remuait la commissure droite de ses lèvres.

- Ne vous inquiétez pas, Madame. Nous ne resterons pas longtemps coupé du monde. Et puis, essayez internet. Nous avons un poste disponible dans le salon.

Mais la toile ne répondait pas plus que les réseaux téléphoniques.

- Comment? Vous n'êtes pas relié par satellite? C'est vraiment un trou perdu ici! Je suppose qu'il n'y a que cinq chaînes à la télévision.

- Les gens qui viennent ici ont d'autres centres d'intérêt que de se poser devant un écran. Quant à ce que vous appelez un « trou », je le qualifierais plutôt de monticule.

Bernard avait laissé s'échapper cette phrase coupante et il en fut le premier surpris. Claude et Jeanne fixèrent leur compagnon forcé.

Les bonnes manières permettaient de s'en prendre à leurs hôtes puisqu'ils étaient censés leur fournir tout le confort et l'assistance dont ils avaient payé les services. En revanche, Bernard était un client comme eux, il ne leur était redevable de rien. Ils ravalèrent leurs diatribes sous un sourire forcé. Bernard reprit la parole.

- Je pense qu'il va nous falloir tirer un trait sur notre petit confort pendant quelque temps. Après tout, nous sommes en congé. En congé de nos habitudes aussi, non?

- J'aimerais bien pouvoir contacter mes enfants ajouta Jeanne dans un soupir.

Claude pensa que leurs enfants expatriés pourraient survivre à un silence radio de quelques jours, même sans donner de nouvelles pendant des semaines. Par

contre, comment pourrait-il, lui, tenir une seule journée sans s'informer, sans parcourir un journal, sans allumer un poste de radio. Il s'adressa à Raphael.

- Vous avez bien, je suppose, un vieux transistor caché dans un placard?

- Mieux que ça, Monsieur.

Il tourna les talons et revint une demi minute plus tard, tenant une boîte argent entre ses mains.

- Cela devrait convenir.

Claude le remercia. Jeanne regarda son mari par-dessus son épaule. Voilà un bon nonos au bon chien, pensa-t-elle. On ne va plus l'entendre gémir que le monde s'arrêterait de tourner sans lui. Bien sûr, elle garda ses pensées pour elle-même.

Depuis que Claude avait arrêté toute activité professionnelle, il tournait en rond dans ses pattes à elle. Certains jours, elle ne le supportait plus. La chaîne d'info non stop allumée en continu, le nez dans les quotidiens, il se levait toujours avant l'aube, partageait son petit déjeuner entre Libération et le Monde, puis montait dans sa Mercedes classe S pour aller en ville. Il en rapportait une baguette croustillante et de rares ragots, déjeunait un œil sur i-télé, ne sortait que pour faire le tour du jardin et encore les jours de grand soleil.

Leur vie sociale ne surnageait que les quelques soirées où ils étaient invités ou lorsqu'ils recevaient leurs amis, exclusivement des connaissances de son mari. Puis, deux ou trois fois par mois, une pièce de théâtre, une séance de cinéma, un vernissage. Bref, le train-train quotidien de jeunes retraités.

Claude s'installa dans un coin de la pièce, l'oreille

rivée au monde extérieur par le biais d'une station d'info en continu.

Bernard donna un coup d'œil par la baie vitrée qui ne proposait qu'un voile grisâtre pour tout panorama.

- Pensez-vous que ça va se lever dans la journée?

- Il y a eut un répit tôt ce matin, mais je crains que le reste de la journée soit bien terne.

Raphael tentait de rassurer ses invités.

Claude gesticula et entreprit de transmettre les dernières informations concernant la météo. Décidemment, il ne pouvait pas vivre sans nouvelles, coupé du monde. Il aurait eu le sentiment d'être exclu de la communauté, de devenir un paria.

- Ils annoncent un retour de la tempête pour l'après midi et parlent de plusieurs habitations totalement isolées dans la montagne. Certains villages sont hors d'accès également. La compagnie électrique ne pense pas pouvoir rétablir le courant avant deux à trois jours.

- Comment allons nous faire sans électricité?

Jeanne, affolée, n'y avait pas pensé jusqu'à présent. Elle fit rapidement l'inventaire de tous les objets indispensables qui fonctionnent à l'électricité.

Tout à coup, il lui semblait avoir fait un voyage non pas à des centaines de kilomètres de son petit nid douillet mais bien à plusieurs siècles dans le passé.

Elle ne put retenir un petit rire nerveux, une sorte de hoquet. Elle semblait accablée. Annie s'approcha, eut quelques mots réconfortants.

- Vous savez, on peut très bien vivre pleinement sans appareil électrique. Vous allez vous sentir libérée, plus légère.

- J'ai plutôt l'impression d'être prisonnière de ce trou... de ce pic perdu! Nous avons réservé avec mon

mari pour nous détendre, nous relaxer...

- Rien ne vous en empêche, Jeanne.

Annie esquissa un geste en direction de Jeanne, comme pour appuyer ses propos apaisant, mais celle-ci se retira sans qu'elle sache si cela était intentionnel ou pas.

Annie retourna s'asseoir auprès de Bernard. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer la vie de ce couple. Jeanne et Claude. Deviendraient-ils comme eux dans vingt ans? Elle se remémora quelques voyages partagés avec Bernard. Des destinations imprécises. Des rencontres. Ils avaient traversé le désert de Gobi, enfin une partie, soyons réalistes. Ils avaient vécu six mois au Mali dans une case sans eau ni électricité. En Mongolie, ils avaient partagé la dure existence de ces cavaliers exemplaires, dormant dans des huttes par moins vingt cinq la nuit. Son premier voyage, elle l'avait fait toute seule. A dix neuf ans, elle était partie au Népal. Une folie, l'avaient tancé ses parents. Elle avait effectivement vu le monde de l'intérieur, pas sur un écran de télévision ou entre les lignes d'un reporter. La misère, la crasse, la peur, elle les avait touché de ses mains, de son âme. Elle s'était baignée dans la vie croupissante des deux tiers des terriens, pour qui deux repas par jour constituent le luxe suprême.

Alors, deux jours sans électricité dans un chalet trois étoiles, perdu dans l'un des pays les plus riches du monde, entouré de gens civilisés, en compagnie de Bernard, l'amour de sa vie, hébergés au chaud par deux sympathiques garçons. Elle avait vu pire.

Elle n'eut besoin de rien lui dire, Bernard accueillit et comprit toutes ses pensées. Parfois il lui donnait l'impression de la comprendre sans qu'elle n'ait

besoin de s'exprimer. Une sorte de télépathie entre eux.

Claude avait coupé la radio.

- Electricité ou pas, ça n'empêche pas le monde de tourner. Il afficha une mine patibulaire. Les nouvelles n'étaient pas bonne. Au total, il se rendait compte que leur tempête était le cadet des soucis de ce monde.

- Toujours les mêmes conneries.

Il se tint debout face à l'immense baie vitrée.

- Vous devez avoir une vue aérienne, j'imagine.

C'est Antoine, le maître de maison qui répondit.

- J'espère que vous pourrez la contempler vous-même très vite. Elle est disposée de façon à bénéficier du soleil au maximum.

En effet, cela avait échappé aux convives, la baie était légèrement courbée.

Claude le remarqua, chercha à comprendre comment un chalet en rondins pouvait n'avoir que trois angles, le quatrième étant remplacé par une courbe harmonieuse et de surcroît, occupée par une partie vitrée. Il parcourut de long en large toute la pièce, puis, n'y voyant aucun indice, grimpa à l'étage. Quand il en redescendit, les deux derniers invités avaient fait leur apparition.

- Enchantés!

Jeanne posa un regard ahuri sur le couple qui venait d'entrer en scène. Elle pensait avoir rencontré tous les locataires du lieu.

Le jeune couple qui paraissait n'avoir pas plus de quinze ans se présenta avec une économie de mots et Jeanne pensa que l'éducation nationale devait rationner le vocabulaire dans ses manuels scolaires.

- Je suis Lulli et voici Baptiste.

Des mains se serrèrent. Des sourires polis furent échangés.

Baptiste refusa un petit déjeuner tandis que Lulli grignota deux biscottes.

Les jeunes ne savent plus s'alimenter pensa Jeanne. Et est-ce une heure pour se lever, ça?

- Je n'arrive pas à capter le net. Y'a pas de réseau, ici? demanda Baptiste.

Antoine, un pichet de café dans une main, une corbeille de croissants dans l'autre, s'excusa.

- Nous avons eut une terrible tempête cette nuit. Les relais sont hors d'usage pour le moment. Il n'y a plus d'électricité. On craint un retour des vents violents pour cette après midi.

- Hé bien, voilà des nouvelles réjouissantes!

Lulli s'affaissa. Baptiste semblait résigné.

Bernard proposa à nouveau son aide.

- C'est un actif compulsif décréta Annie.

- Il ne peut rester une heure sans rien faire. Il faut qu'il bouge, qu'il utilise ses muscles, qu'il brûle des calories. Je ne sais pas, moi, faites lui couper des bûches, déblayer la neige de la terrasse...

Antoine et Raphael eurent un sourire et cela renforça cet air de famille que tous les invités avaient désormais noté. Jeanne en était persuadé cette fois. Ils étaient frères et avaient hérité ce chalet d'un vieil oncle. Peut-être même étaient ils jumeaux!

Les invités prenaient leurs marques, comme une équipe de football qui investit le terrain.

Annie feuilletait une revue de décoration dans le salon. Jeanne échangeait quelques phrases avec Lulli, même pas une conversation, pas davantage une politesse, juste une habitude, un rite.

- Lulli, c'est original comme prénom, un diminutif peut-être?

- Absolument pas. Si vous connaissiez mes parents vous ne poseriez pas la question. Ils sont... disons... un peu... excentriques. Oui, c'est ça! Ils sont en dehors du cercle où se tiennent leurs contemporains. Mon père a passé sa vie à parcourir le monde pour les éditions du Routard. Nous le suivions parfois, ma mère et moi.

- Vous vous exprimez en tout cas d'une façon admirable. C'est rare pour une personne de votre génération.

- Vous savez, tous les jeunes ne s'expriment pas forcément en langage Sms, ni ânonnent péniblement trois phrases en verlan. Vous nous voyez comme ça parce que vous ne fréquentez pas beaucoup de jeunes, je me trompe?

- C'était un compliment, ne le prenez pas comme une offense.

- Je ne me sens absolument pas offensée. Je voulais préciser que les à priori ont la vie dure, surtout lorsqu'ils sont relayés et accentués par les médias. D'autre part, vous n'avez pas entièrement tort. Lorsqu'on parcourt le monde, notre langue maternelle devient un refuge, un chalet un peu comme celui-ci, qui nous protège, un cocon dans lequel on retrouve son identité. Si je manie le français proprement c'est que j'ai grandi avec d'autres dialectes autour des oreilles.

- Je pense que l'on devient ce que l'on a été.

Annie entra dans la conversation, relançant l'éternel débat sur l'acquis et l'inné.

- Tout nous influence, c'est vrai, certifie Lulli.

- On peut quand même choisir sa voie, non?

Jeanne n'était pas d'accord avec cette forme de fatalisme. C'est Annie qui reprit la balle au bond.

- Choisir, c'est déjà un privilège. Combien de personnes au monde ont-elles le choix? Dès sa naissance dans bien des endroits du monde, le nourrisson se voit privé de bien des alternatives.

- Je vous trouve bien résignée pour votre âge et votre statut de femme. Si les femmes de ma génération avaient eu ce genre de raisonnement, vous n'auriez pas toutes les libertés dont vous jouissez actuellement.

- Le combat féministe ou contre n'importe quel autoritarisme est une chose, le conditionnement en est une autre. Je ne pensais pas spécialement à nos sociétés confortables, encore que... Nous sommes tous orientés par des fils qui nous demeurent invisibles.

- Je ne nie pas l'influence de notre environnement proche ou même lointain. Je dis simplement que, dans une vie, des choix s'imposent et que l'on peut toujours dire non.

- Les camps de concentration ou de réfugiés, les trois quart des prisons et l'immense cohorte des exclus de tout poil sont remplis de gens qui ont eu ce courage de dire non.

- Très facile. Tout ne se résume pas à ces extrémités.

- Oui, mais elles existent et derrière elles il y a des millions de gens qui souffrent.

Lulli était restée sur la touche. Qui avait raison? Ni l'une ni l'autre et, en même temps, les deux à la fois. Comme toujours. Elle enviait ses aînées qui s'étaient peut-être fourvoyées dans quelque idéologie extrême, mais qui avaient eu un idéal, un rêve à réaliser.

Elle n'avait pas vingt ans et elle se sentait plus sage que ces femmes qui avaient le double ou le triple de

son âge. Sans compter qu'elles avaient du s'assagir avec le temps.

Annie devait avoir la quarantaine. Une enfant de mai 68. Elle avait du connaître tant de choses : la fin de la guerre au Vietnam, la chute du mur de Berlin, l'explosion du terrorisme (ultra gauchiste dans les années 70, remplacé par les fous de Dieu ensuite). Jeanne, c'était autre chose. Elle aurait pu être la mère d'Annie. Quel parcours elle avait dû avoir! Lulli comprenait les points de vue des deux femmes sans même connaître leur passé, leur vie, juste en les imaginant. Jeanne avait dû se battre contre une domination masculine totale. Faire sa place. Et remporter des victoires, mais à quel prix? Annie était plus proche d'elle. Elle était déjà sûrement arrivée dans un monde fini, où tout avait été fait. Il ne lui avait plus resté que les restos du cœur, les manifs contre des lois absurdes, anti sociales, quelques combats de la dernière heure.

Mais à elle et celles de sa génération, que leur restait-il?

Elle fut tirée de ses pensées par le visage éclairée de Jeanne qui lui posait une question.

- Et vous, Lulli, qu'en pensez vous?

- Joker! éclata-t-elle dans un rire.

Jeanne ne lâcha pas le morceau.

- Avez-vous l'impression que vous subissez votre vie ou que vous êtes maître à bord?

- Ni l'un, ni l'autre. J'ai l'impression que nous sommes un troupeau de moutons. Nous avons l'impression de baguenauder où bon nous semble, nous ne voyons pas les clôtures ni même la bergerie où nous rentrons chaque soir.

Annie souriait.

- Cette jeune fille a plus de bon sens et de discernement que nous deux réunies. Peut-être que cette génération ne changera pas le monde, mais ils ne souffriront pas autant que les précédentes.

- Ah oui? La sagesse, c'est bien. Mais pas à vingt ans. Jeanne fut interrompue par l'arrivée de Claude.

- Alors, les filles, on refait le monde?

- Parfaitement. Et tu nous excuseras de ne pas t'avoir attendu. Puis, s'adressant à ses deux nouvelles interlocutrices,

- En voilà un qui se satisfait parfaitement du monde dans lequel il vit.

- Et qu'aurais-je à lui reprocher. Du moins, me concernant.

- Tu as raison. Tout t'a réussi. Puis, à l'adresse de ses nouvelles compagnes mais l'interrogeant lui :

- Peut-être que tu as forcé ton destin, provoqué la chance.

- On n'obtient rien par hasard ou par chance.

- Ah, voilà la vieille rengaine! Je me suis fait tout seul, c'est en travaillant qu'on peut réussir dans la vie, rien ne tombe du ciel, et patati patata.

Annie prenait la discussion au sérieux. Claude ne s'attendait pas à un assaut de cet acabit. Décontenancé, sa politesse mise à l'épreuve, il tenta la voie de la diplomatie.

- Voilà un discours que j'ai souvent entendu au cours de ma vie. Curieusement, il provient rarement des petites gens. C'est le leitmotiv d'une certaine classe qui a eu la chance d'obtenir facilement un confort qui la coupe des vraies réalités de l'existence.

Annie voulu réagir mais Claude avait raison dans son

cas. Ne venait elle pas d'une famille qui, sans être riche, ne se posait pas les problèmes de fin de mois. Son père médecin et sa mère secrétaire de direction étaient dans la rue en mai 68. Ils avaient fait leur révolution avant de rentrer dans le rang, en conservant quelques idées humanistes. Des années plus tard, ils feraient partie de la gauche caviar, même si Annie penserait davantage à une gauche foie gras.

Cette image la fit sourire.

- Un sourire pour toute réponse! Je vois que j'ai fait mouche.

- Ce n'est pas ça du tout. Vous ne me ferez pas changer d'avis, on appartient à son milieu, sa classe si vous préférez. Pour ma part, j'ai parcouru le monde. La misère, même si je ne l'ai pas vécu en mon sein, je connais. J'ai partagé la vie d'hommes et de femmes qui n'avaient pas grand choix dans leur pauvre vie. Juste le choix de prendre leur unique repas quotidien ou de trimer toute la journée pour un pourboire. Même pas un pourboire, juste quelques graines qu'on jette aux singes d'un zoo. Alors le couplet sur l'homme qui s'est fait tout seul contre le monde entier, permettez moi d'en douter.

- Pourtant vous en avez un spécimen devant vous. Mon père n'est pas revenu de la guerre et ma mère faisait des ménages pour gagner une misère. Pas besoin d'aller au bout du monde pour connaître le dénuement.

- La pauvreté que j'ai côtoyée n'est pas une justification, mais un exemple. Pas besoin d'être né pauvre pour savoir ce qu'est la pauvreté.

- Justement si! Vous pouvez seulement en voir les effets, en saisir les conséquences. Vous pouvez avoir le

ventre vide pendant quelques jours. Vivre dans la crasse le temps d'une saison. Mais vous n'avez jamais ressenti cette souffrance, ce manque qui vous prend aux tripes et gangrène votre esprit au final. La misère vécue depuis le berceau ou l'absence de berceau plus exactement, est en vous. Vous ne vous en débarrasserez jamais, même assis confortablement sur les sièges en cuir d'une grosse berline allemande. Je ne donne de leçon à personne. Et je ne souffre d'en recevoir.

- Sachez que je ne suis en aucun cas une donneuse de leçon. Je vous explique simplement que la vie n'est pas aussi manichéenne. Et qu'entre réussir DANS la vie et réussir SA vie, j'ai fait mon choix.

Bernard s'était rapproché. Puisqu'il n'y avait rien à faire, autant participer à ce passe temps immémorial, ce jeu de l'esprit, ce sport cérébral dont l'objectif est de convaincre l'autre en utilisant des mots qui se travestissent autant lorsqu'on les prononce que lorsqu'on les perçoit.

- Reconnaissez, Claude, que votre vie n'aurait pas été la même si vous étiez né ailleurs.

- Je connais bien cette chanson de Maxime Le Forestier, merci. Hé bien, figurez-vous que je reste persuadé qu'un battant réussira toujours d'où qu'il vienne et qu'un indolent, un paresseux végétera quand bien même il serait l'héritier des Rothschild.

- Claude n'a pas tort. C'est vrai, un fonceur aura davantage d'opportunités qu'un spectateur apathique. Cependant, je vous invite à rencontrer des gagners, de vrais requins, qui ont quand même échoué. Ils n'en tombent que de plus haut.

Bernard avait asséné cette affirmation avec l'aplomb

de celui qui possède les preuves de ses arguments. Inutile de répliquer. Claude l'avait compris. Il changea de cap comme un avion de chasse.

- Je m'en voudrais de mettre un terme à ce passionnant échange philosophico sociologique de haute volée, mais pensez-vous que cette plaisanterie va durer encore longtemps?

La question s'adressait à Bernard et portait sur la durée de la tempête. C'est pourtant Annie qui lui répondit.

- Vous savez, Claude, quand les éléments naturels se déchaînent, nous n'avons d'autre choix que de subir et d'attendre patiemment que la colère des Dieux s'apaise. Elle avait eu un sourire ironique sur la seconde partie de la phrase.

- Colère des Dieux ou incapacité des hommes, peu m'importe. Il est crucial que je puisse communiquer avec l'extérieur.

Jeanne pensa à ses enfants.

- Il n'est pas tolérable en 2011 de ne pouvoir contacter ses propres enfants.

L'exaspération visible de Jeanne incita Annie à la rassurer. Le mot enfants eu la prouesse de gommer tout ton ironique de ses propos.

- Ca ne va pas durer, je pense. Dès demain, les équipes techniques vont certainement être à pied d'œuvre pour que tout redevienne normal. Quel âge ont-ils, vos enfants?

Jeanne balbutia, piquée dans sa fierté de mère.

- Oh, euh, eh bien...

- Tu ne te rappelles plus l'âge de tes propres enfants. Tu te souviens de leur prénom, au moins?

Claude avait un ton taquin que Jeanne prit pour un

sarcasme.

- Je sais encore le prénom et l'âge de mes propres enfants, tout de même! Charlotte vient de fêter ses trente cinq ans. C'était une petite fête très réussie. Elle est la seule chirurgien femme d'un l'hôpital à Cincinnati, États-Unis. Pierre Rolland est sur le point de devenir papa.

Jeanne s'était gonflée d'une fierté maternelle sans limite. Bernard et Annie comprenaient mieux son angoisse d'être coupée du monde extérieur à l'annonce de sa prochaine grand maternité mais enfin, ses enfants n'étaient plus au berceau et ils furent convaincus que le côté mère poule de Jeanne devait être rassuré. Si elle voulait absolument contacter ses enfants devenus des adultes responsables, c'était davantage pour masquer son angoisse d'être coupée du monde, la peur d'être enfermée, ne serait-ce que dans un magnifique chalet tout confort.

Ils comprenaient moins le besoin d'informations dont Claude était si avide. Surement un ancien haut cadre de l'administration qui ne peut se libérer des lianes de l'information qui tiennent prisonniers tant de leurs compatriotes.

Néanmoins, Jeanne était lancée sur un sujet passionnant, son fils.

- Vous vous rendez compte? Bac à quinze ans. Hautes écoles de commerce. Sorti premier de sa promotion. Il a travaillé à peu près dans tous les pays du monde, vendant la très haute technologie française aux plus prestigieuses villes.

- Notre fils s'occupe de sécurité dans les transports en commun, particulièrement le métro. Toute ville possédant une telle installation, il est présent pour

finaliser les consignes de sécurité.

Il semblait que Claude soit aussi fier de son fils que sa propre femme, bien qu'une certaine réserve émanait de ses propos. Si Jeanne donnait l'air d'être la groupie de ses enfants, Claude montrait une fierté rapport à leur réussite. C'était dans l'ordre des choses pour lui. Nul doute que s'ils avaient échoué un tant soit peu, il aurait été jusqu'à les renier séance tenante.

- Pierre Roland vit en Chine depuis bientôt deux ans. C'est fou à quelle vitesse ils se développent, là-bas!

- C'est sûr qu'on a intérêt à serrer les fesses, ils vont nous bouffer tout cru, comme de vulgaires sushi!

- Claude! Je t'en prie! Et d'abord les sushis c'est Japonais, rien à voir avec la Chine.

- Oh, tu sais, moi, dès que ça a les yeux bridés et que ça parle aussi vite qu'une mitrailleuse, je ne fais pas la différence. Tout ce que je vois, c'est que les Chinois vont tout nous piquer et nous rendre en esclavage d'ici pas longtemps! Les Japonais et leurs voitures, leurs ordinateurs et leurs écrans plats, c'était de la gnognotte à côté de ce qui nous attend.

- Je ne pense pas qu'il faille être aussi pessimiste. Le savoir faire Européen est loin d'être obsolète.

- Non, mais vous plaisantez, Bernard. Regardez mon pauvre vieux : ils ont déjà mis la main sur la production de produits manufacturés et nous inondent depuis deux décennies. Ils sont en train de racheter tous nos châteaux, nos vignes. Le patrimoine culturel français, laissez-moi rire!

Bernard n'avait pas l'habitude qu'on le qualifie de « pauvre vieux », mais il ne releva pas. Ce discours résigné, il connaissait, l'avait déjà entendu pas mal de fois, dans la bouche même de son propre père.

- Ce que je voulais vous dire, Claude, c' est qu'il ne s'agit pas d'une bataille, mais d'imposer nos capacités à ce rouleau compresseur.

- Imposer? Mais ce sont eux qui vont nous IMPOSER. Et on n'aura qu'à fermer notre gueule!

- Je vous trouve bien défaitiste. Puis-je savoir quelle était votre activité?

- Quelle était? Ai-je l'air si vieux que vous me mettez d'emblée à la retraite?

- Je... Je ne voulais... Je pensais...

Jeanne vola au secours de Bernard.

- Ecoute Claude. Je ne veux pas te vieillir mais tu sais, tu fais largement ton âge, et puis il me semble que tu as fait une remarque ce matin lorsque tu écoutais ton transistor...

- Mouais. C'est vrai, j'ai cessé toute activité professionnelle l'an passé. Mais j'aurais très bien pu... Tu sais, je peux encore en remonter à plus d'un jeune godelureau à peine sorti du berceau.

- Très bien mon chéri.

Jeanne avait le ton qu'on emploie pour reconforter un chien.

- Mon mari possédait une petite entreprise de...

Claude la coupa sans sommation.

- J'étais à la tête d'une affaire de location de gros matériel.

Annie ne put s'empêcher de noter que Jeanne avait utilisé l'adjectif « petit » dans son début d'explication alors que Claude avait mentionné « gros » dans une phrase guère plus longue.

- Vous proposiez des grues, des échafaudages? s'enquit Bernard.

- Pas seulement. J'ai commencé par acheter un petit

parc de grues, de treuils, puis je me suis diversifié. Si vous restez dans le même domaine, vous êtes cuit. J'ai vite compris que les chantiers intéressants étaient ceux du domaine public. Vous n'imaginez pas les tractations, les pots de vin, les alliances, les lobbies qui ont cours dans ce domaine. Une fois le marché enlevé, les factures sont gonflées, les entrepreneurs font leur beurre sur l'argent du contribuable.

- Alors, vous vous êtes dit : pourquoi pas moi?

Annie n'avait pas pu s'empêcher de réagir. Ce discours de profiteur lui était allergique.

- Oui madame, pourquoi pas moi? Vous savez, dans certains milieux, si vous êtes trop gentil, vous vous faites rapidement dévorer. On doit être loup parmi les loups, requin parmi les requins.

- Je connais bien le monde animal, Claude. Ces idées reçues sont pour le moins erronées, et la plupart du temps tellement éloignées de la vérité qu'on se demande si l'homme n'a pas prêté ses propres instincts les plus noirs aux animaux qu'il craignait, pour la simple et unique raison qu'ils étaient, eux, libres.

- Peu m'importe ces considérations écologico-sociologiques. Ce que j'ai constaté, moi, c'est que le monde de l'entreprise est une jungle. Rien à voir avec des petits fonctionnaires étriqués qui ne voient que par les trente cinq heures et leurs Rtt, leurs pauses cafés et la sécurité de l'emploi. Moi, tous les matins, je partais au charbon. Je mouillais la chemise et je n'ai pas honte d'avoir fait du fric.

Il avait accompagné la tirade d'un petit mouvement de la main, une sorte de claquement de doigts.

- Personne ne vous reproche quoi que ce soit, Claude. Vous êtes libre de penser ce que vous voulez.

- J'espère bien. A mon âge, je n'ai de leçons à recevoir de personne.

- On apprend tous les jours si l'on est curieux de nature.

Lulli, jusque là très discrète, était entrée dans l'arène de la conversation. Tous les regards se retournèrent et se posèrent sur la frêle jeune fille. Personne ne semblait l'avoir remarquée. Le chat aurait parlé que ça n'aurait pas étonné davantage.

- Alors, qu'en pense la nouvelle génération? Faut-il rester pauvre pour être honnête?

Claude tentait son va tout. Puisque les quadras ne lui donnaient pas raison, essayons de convaincre ces ados à peine sorti du ventre maternel.

- Nous n'avons pas d'avis sur la question. Vous me demandez si l'argent influence les idées. Je pense qu'il ne les dirige pas plus qu'elles ne mènent la finance. A vous écouter, le monde se divise en deux : les nantis sans scrupules et les exploités au cœur d'or.

- Oh la, pas si vite! Mais ce n'est pas faux, tout ça. C'est un bon résumé. Vous oubliez juste un détail crucial : le travail.

Baptiste s'avança. Ses cheveux se dressaient sur le dessus de son crane. Un piercing traversait son sourcil et il portait une bague de cinq cent gramme au majeur droit. Il se jeta dans le tourbillon de la causerie.

- C'est vrai. Le travail. La valeur refuge. Et tous les chômeurs sont des fainnants.

- Et pourquoi pas?

- Ca fait quatre millions de paresseux rien qu'en France.

- On ne m'enlèvera pas de la tête que si l'on veut bosser, on trouve du boulot.

- Ben, tiens! En claquant des doigts comme vous avez fait tout à l'heure? C'était magnifique, le geste parfait. On s'attendait à voir tomber une pluie de pièces.

- Ironie, toujours l'ironie. Voyez ce qu'a donné trente ans d'oisiveté dans la société française. Aujourd'hui, on se moque de tout et le pays est en ruines.

- Moi, je trouve plutôt que ce sont les gens qui sont en ruines. Pas ruiné financièrement, mais psychologiquement détruits. Par leur seul travail.

- J'ai toujours entendu dire au contraire que le travail épanouissait l'individu. Nous ne voyons pas les choses sous le même angle visiblement.

- Parfaitement, c'est une question d'angle. Jadis, je ne nie pas que le travail était salubre, plus aujourd'hui.

- Je suis d'accord avec Bernard. Regardez tous ces suicides. On a automatisé le travail, la plupart des tâches rébarbatives ou épuisantes sont réalisées par des robots, mais le pire c'est que l'homme est lui-même devenu un robot dans son travail.

- Qu'entendez-vous par là mon cher Batiste?

- Sous le prétexte du rendement maximum, de la baisse des coûts de production, on en demande toujours davantage au travailleur. En un sens, c'est logique. Ce qui l'est moins, c'est que des emplois où l'humain devrait dominer, comme les profs ou les policiers sont soumis aux mêmes règles. On veut optimiser le travail. Presser le citron. Que tout le monde devienne un simple code à barres. Et là, on assiste à une dérive de la société toute entière. On pousse les gens à bout.

- Et dans but? Arrêtez avec vos spéculations du grand complot. En tant qu'ancien employeur, je peux vous certifier que le mythe de l'employé modèle est loin de

la vérité.

- Oui, nous savons. Tous des feignants et des incapables, c'est ça?

- Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas pensé. Mais réduire le monde à deux catégories : les gentils ouvriers et les méchants patrons, c'est un peu facile. Lorsqu'on a une boîte à faire tourner, on se doit d'être compétitif. Et puis, sans patrons, pas de boulot.

- Ca reste à prouver. Quant à la compétitivité, elle peut être obtenue par des moyens différents, comme le bien-être permettant de développer les aptitudes des employés.

- Dites donc jeune homme, le monde du travail ce n'est pas le club med!

Des sourires se formèrent.

- Et ça vous fait rire tout ça?

- Non, pas du tout, juste de ce qui est risible. Et continuer d'arborer la valeur travail alors qu'une infime minorité exploite le reste du monde sous le fallacieux prétexte du travail, ça me semble un peu limite, non?

Annie avait repris le flambeau. Jeanne comprit que son mari était seul face à quatre gauchistes du dernier degré. Elle vola à son secours.

- Vous croyez que les fortunes se créent toutes seules par la magie du Saint Esprit? Mon mari a travaillé dur toute sa vie. Simplement, il ne faut pas avoir peur de relever ses manches et plonger ses mains dans la m...

Elle n'osa pas prononcer le mot, vieux réflexe d'une éducation stricte et religieuse.

- Je ne remets pas en cause les talents de votre mari, sa pugnacité et son goût du travail. J'essaie simplement de lui faire comprendre que tout le monde n'est pas

fabriqué dans le même moule, n'a pas les capacités ou les aptitudes nécessaires à la réussite. Sans parler du rôle important du hasard.

- Le hasard n'a rien à voir là dedans! Il y a deux sortes d'hommes: ceux qui provoquent la chance en se levant tôt et travaillant dur et les autres qui paressent au lit toute la journée.

- C'est un peu réducteur, non? Pour ma part, il y a deux catégories d'êtres vivants sur la terre : ceux qui vont chercher leur nourriture et les autres qui se contentent de mettre les pieds sous la table. Depuis l'invention de l'agriculture, nous faisons partie du second groupe, entraînant avec nous toute une batterie d'animaux domestiques et allant jusqu'à nourrir les oiseaux sur nos balcons ou les élans et les ours qui se servent dans les poubelles au Canada.

Il y eut un instant de flottement. Tous se regardèrent dans le blanc des yeux pour essayer de comprendre la portée de ce qu'avait voulu dire Bernard. Devant l'absence de réponse, chacun scruta sa propre conscience. Pourquoi avait-il mentionné cette distinction, à priori pertinente. C'est vrai, l'homme ne passe plus le clair de son temps à courir après un mammoth. Mais pour autant il ne suffit pas de dévaliser les rayons alimentaires de la supérette pour avoir quelque chose à grignoter dans son assiette. L'argent. Le nerf de la guerre. Toujours l'argent. Était-il plus humain de trimer pour amasser quelque pécule plutôt que, la lance à la main, partir sur les traces du gibier.

- Je ne comprends pas, là. Vous voulez dire que l'homme des cavernes ne pouvait être paresseux, au risque de mourir de faim?

Jeanne avait été déconcertée par Bernard. Elle essayait d'approfondir cette pensée, de la comprendre.

- L'homme préhistorique, d'avant l'invention de l'élevage et la sédentarisation, était un chasseur-cueilleur. C'est-à-dire qu'à l'image des grands prédateurs, il se déplaçait en fonction de la nourriture. Cependant, il existait un lien social qu'on ne rencontre plus guère, spécialement dans nos sociétés dites évoluées. Les plus valeureux chassaient, les femmes organisaient le clan ou la tribu, veillaient sur les enfants et aidaient les vieillards. Les plus faibles restaient à découper la viande, à organiser la vie au sein de la tribu.

- Oui, rien n'a changé en somme. Même au XXIème siècle, quelques hommes dynamiques suent sang et eau pendant que les moins vaillants, les plus faibles pour reprendre votre expression, vivent peinard grâce aux impôts dont on saigne les premiers.

- Bravo mon chéri! Tu as tenu une bonne demie heure sans mentionner ta marotte préférée.

Il n'y avait aucun sarcasme dans la répartie de Jeanne. Elle aussi pensait qu'on les ponctionnait de toutes parts.

Le sujet ne passionnait visiblement pas les deux jeunes car ils montèrent dans leur chambre. Le groupe se disloquait comme une foule de badauds lorsque le spectaculaire d'un fait divers disparaît. Claude choisit un large fauteuil où il disparut jusqu'aux épaules. Jeanne s'avança face à la baie vitrée qui ne filtrait que des brumes secouées par un vent de tous les diables. Le triple vitrage étouffait la violence des bourrasques mais on devinait la force de la tempête. Tout n'était que nuances de gris. Aucun point de repère. Pas le

moindre arbre qui, au regard de ses lourdes branches secouées par les rafales, aurait pu donner une indication du degré de la violence des éléments. Des bancs de brumes moins foncées virevoltaient en tous sens comme un linge dans une machine à laver. Bernard prit Annie par les épaules et firent le tour du propriétaire.

II

C'est un chalet restauré sur la base d'une vieille ferme. L'unique pièce au rez-de-chaussée propose un coin salon, alimenté par une authentique cheminée de pierres. Une table immense semble clouée au sol par l'épaisseur des planches qui la composent, éclairée par l'imposante baie vitrée, y compris les jours tristes comme aujourd'hui. Un escalier réalise un quart de tour pour accéder au premier, où s'alignent tout au long du balcon, de charmantes petites chambres cossues et décorées avec goût.

Bernard et Annie poussent la lourde porte de chêne massif qui donne sur le vestibule. Aussitôt la température baisse de quelques degrés. A leur droite une nouvelle porte donnant sur l'extérieur, à gauche une simple ouverture qu'un rideau en accordéon peut dissimuler au regard. Il entrent en cuisine. Tout étincelle. Et une douce odeur de café mêlée au parfum de croissants chauds vient titiller leur narines.

Antoine se retourne.

- Vous désirez quelque chose? Nous sommes désolés pour tous les désagréments inhérents à ce caprice météorologique.

Leur hôte s'exprime comme dans les romans de Jane Austen pense Annie. Il ne lui manque plus qu'un costume idéalement coupé, noir et sévère. En fait, Antoine porte un gros pull aux motifs géométriques sur un pantalon de toile beige. Le style sport mâtiné d'élégance naturelle.

- Vous n'y êtes pour rien. Nous ne nous ennuyons pas

une seconde, rassurez-vous.

- J'ai cru comprendre que vos voisins vivaient mal cet isolement forcé.

- Ne vous inquiétez pas. Ils sont juste un peu déboussolés dans leur vie trop bien réglée. Ca passera.

- Ca ne peut que leur faire du bien. Ce côté bourgeois m'horripile.

Annie effaça d'un sourire son air faussement offusqué.

- Nous mettons un point d'honneur à ce que nos invités se sentent ici chez eux, vous savez.

- Pas la peine de le préciser, ça se voit d'emblée.

- Merci.

Antoine invita ses interlocuteurs à s'asseoir en montrant l'exemple.

- Ce gîte, nous l'avons voulu avec Raphael, pour qu'il soit un havre de paix. Pendant dix ans j'ai été gardien de refuge de haute montagne dans le massif du Mont Blanc. Confort spartiate, lever à trois heures du matin, quelques habitués, des guides davantage stressés par un métier qui s'éloigne de plus en plus de leur idéal, une cohue les beaux jours en pleine saison, des alpinistes toujours à la recherche de l'exploit au détriment du côté humain. A la fin, on ne se parlait même plus. J'étais employé du refuge, préparant des repas uniquement nutritionnels, gérant les bas flancs. Une cantine et un dortoir. J'ai eu envie d'autre chose. L'usine, même à quatre mille mètres, ça ne m'intéressait pas.

- Oui, je vois. J'ai même le sentiment qu'il n'existe pas ou plus un métier où cette déshumanisation est devenue la règle. Trop de tout. Des cadences infernales dans les unités de production, une optimisation du travail qui ne laisse même plus de place à la pause

pipi, une gestion de l'humain comme on s'occuperait de machines. Tout ça au nom de la rentabilité. Tout est compté, mesuré. Plus de place pour l'initiative.

- Je comprends. C'est pour ces raisons entre autre que nous nous sommes lancés dans cette aventure. Nous accueillons au maximum huit personnes. Si l'on veut être présent, se consacrer correctement à nos invités, c'est un maximum. Entre l'organisation du gîte, les repas, ça nous laisse un peu de temps à partager avec nos convives, leur faire découvrir et apprécier les lieux. D'ailleurs nous considérons davantage nos clients comme des connaissances, des amis, une grande famille quoi.

- Et je peux vous affirmer que ça fait une belle différence! Nous avons eu la chance de parcourir le monde et l'hospitalité des autochtones nous a toujours étonné, habitués que nous sommes à vivre dans un monde où tout le monde s'ignore soigneusement.

- Sauf qu'on ne vous demandait pas votre carte bleue avant de vous offrir leur unique repas.

Antoine avait ponctué la remarque d'un rire franc.

- C'est vrai. Vous êtes hors de prix.

Et les rires furent partagés.

Annie et Bernard avaient entendu parler de ce gîte par un de leur amis parisiens. Ils l'avaient rencontré au bout du monde, il y a une quinzaine d'années, alors qu'ils traversaient la cordillère des Andes. Il arpentait le Pérou et le Chili depuis des années et était devenu le temps de quelques semaines leur guide. Il connaissait le continent au sud de l'équateur comme s'il y était né. Il avait même participé à quelques révolutions populaires, ce qui lui valait d'être plus ou moins

indésirable dans bon nombre d'états. On s'était échangé des adresses. A vrai dire, Bernard lui avait donné son adresse car le spécialiste de l'Amérique Latine bougeait beaucoup et les services postaux là-bas laissaient un peu à désirer.

Des années s'étaient écoulées. Un soir, ils le trouvèrent devant leur appartement. Ils habitaient alors près de Vincennes. Ils n'avaient jamais su comment il avait réussi à les retrouver. Pas un coup de fil, rien. Et il était là. Ils l'hébergèrent pendant quelques semaines. Depuis, ils se voient régulièrement. L'été dernier, il leur parla de ce chalet perdu en montagne, tenu par deux charmants garçons qui avaient une conception de l'accueil assez singulière. Il n'avait pas manqué d'éloges sur ce coin de paradis où, dans un cadre à couper le souffle d'un marathonnier, on rencontrait d'autres gens dans une ambiance familiale que le monde occidental avait perdu depuis l'invention de la télévision.

Le prix du séjour était ridicule au vu des prestations proposées. Intrigués mais faisant confiance à leur ami, Annie et Bernard avaient réservé une semaine au cœur de l'hiver. Balades en raquette et repas conviviaux au programme.

- Désolé pour les sorties dans la poudreuse, il va falloir attendre un peu.

Antoine reconfortait ses invités alors que Raphael s'activait en cuisine. Les reliefs du petit déjeuner disparus, il passait à autre chose, de moins sucré, de plus profond, plus exigeant. Ses gestes étaient précis, réduits au strict minimum. Les bruits de découpe qui accompagnait le ballet de ses mains étaient la bande

son qui donnait son rythme au travail et à la transformation de produits sains et biologiques.

Une délicieuse odeur mêlée de senteurs délicates parvenait jusqu'à leurs narines.

- Je ne vous conseille pas de mettre le nez dehors. Antoine délivrait ce conseil en regardant par la petite lucarne qui restait la plupart du temps ouverte pour permettre une bonne aération de la cuisine. Bernard hocha la tête.

- Ce n'est pas la fin du monde. On s'en remettra. Et puis nous avons une excellente compagnie avec laquelle passer une agréable journée.

- Je donne un coup de main à Raphael pour la préparation des repas, ensuite je le laisse diriger seul la cuisson. Je passerai d'ici une petite heure pour voir si tout va bien.

Antoine était d'une gentillesse sans fond et toujours à veiller au bien être de ses hôtes. Annie et Bernard songèrent qu'il avait dû se sentir étranger dans la cohue des refuges d'altitude où il est quasiment impossible de nouer d'autres relations que celles, trop superficielles, qu'un gardien de musée peut avoir avec ses visiteurs.

Lulli et Baptiste s'étaient réfugiés dans leur chambre.

- Vraiment pas de bol. Bloqués dans ce chalet et on ne peut même pas se faire une partie sur internet.

- Ouais. J'avais commencé un tournoi sur www.chevaliersdefeu.com et j'étais arrivé au troisième niveau. Putain de neige à la con!

Lulli enlaça Baptiste comme une sœur, lui plaqua un chaste bisou entre les yeux et plongea sa main dans son sac avachi.

- Moi, j'ai pensé à prendre ça... Et elle en ressortit une poignée de petits volumes aux noms improbables.

- 'Tain, le dernier Princess Honka! Il ne sort que dans deux mois! Comment t'as fait?

- Hé hé! Mystères...

- T'es encore allée trainer dans les bureaux de Howasaki!

- Même pas. C'est Jeff qui me l'a filé. Tu sais qu'il bosse chez eux maintenant.

- On peut dire qu'il a trouvé le job de rêve, lui!

- Pas si sûr, Bat. Ils lui mettent la pression. Enfin, le truc des japonais. Le jour où tu n'es plus performant, ils te jettent.

- Ouais. Tu veux dire qu'ils t'obligent à te jeter toi-même, ça leur coûte moins cher.

- Exactement. Putain de monde pourri. Ceux qui ont du fric ne le partagent pas et ceux qui n'en ont pas ne veulent qu'une chose : devenir comme les premiers.

- Tu oublies que c'est grâce à mes parents que nous sommes là. Certains partagent un peu quand même.

- Attends! T'es leur unique fils tout de même. Et puis, je m'en tamponne de ce week-end prolongé aux frais de la princesse. Avec ce putain de temps de merde, bonjour le cadeau!

- En tout cas, c'est cool d'être ici avec toi.

Baptiste se colle contre Lulli. Un échange de caresses. Ils roulent ensemble sur le lit. Massages, bisous. Toute la sensualité de ce moment semble s'être transformée en tendresse. Leurs chastes galipettes relèvent davantage de la bataille de chambrée que de jeux plus sensuels. Une communion a lieu entre eux qui n'a rien de sexuel. Ils évitent ostensiblement les zones érogènes, refusant le plaisir des sens qu'un couple

ordinaire ne manquerait pas de partager. Jamais le terme câlins n'a paru être mieux approprié. Des caresses vertueuses comme s'ils n'étaient jamais sortis de l'enfance. Leurs corps minces et longilignes prouvent ce refus de l'âge adulte. Leurs moments intimes ressemblent à des étreintes de petits garçons et de petites filles. Comme s'ils n'avaient jamais grandi. Comme s'ils refusaient le monde qui s'offre à eux.

- Vous n'auriez pas une aspirine, par hasard?

Jeanne se tenait les tempes comme si elle voulait maintenir un équilibre instable dans son cerveau.

- Désolé, je ne pense pas, non. Je peux vous proposer une tisane à base de fleurs de montagnes. Ca détend et soulage les maux de tête. Vous vous sentirez toute légère.

Jeanne parut surprise par le conseil d'Antoine.

- Vous êtes sûr? Je me passionne pour les médecines douces, vous savez. Je ne me soigne plus que par homéopathie. Mais je ne savais pas que c'est efficace contre la migraine.

- Les soins naturels sont plus efficaces en prévention qu'en traitement du mal lorsqu'il s'est déclaré. L'idéal c'est de connaître parfaitement son corps pour éviter qu'il ne se déséquilibre.

- Vous avez parfaitement raison! Je n'arrête pas de répéter cela à mon mari, mais c'est une tête de mule. Il ne jure que par la chimie. Parfois, je me laisse convaincre, mais je sais intérieurement que les médicaments sont des poisons bien plus efficaces pour dérégler notre métabolisme sans parler de l'accoutumance.

Antoine versait l'eau à peine bouillante sur un

mélange de fleurs séchées et de feuilles brunes.

Jeanne l'observait.

Elle et son mari faisaient partie de ces gens aisés, habitués qu'on les serve et ne remarquant plus les subalternes. Non par supériorité ni racisme de classe, juste par habitude. Un serveur, un chauffeur, un vendeur dans un magasin n'étaient que les rouages d'un système plus vaste. Des meubles fonctionnels sans lesquels la société serait bancal, ils le savaient, mais n'y apportaient pas d'autre attention qu'un léger pourboire. Les serviteurs n'étaient pas considérés comme des êtres pensants, ils étaient dans l'action. Dans l'action au service d'autres, jamais pour eux-mêmes. Jeanne, et à plus forte raison Claude, ne les regardaient jamais directement dans les yeux, comme s'ils n'appartenaient pas au même monde.

Mais il suffisait d'une remarque pertinente qui sortait de leurs attributions pour que Jeanne les considère, qu'elle s'aperçoive qu'un cerveau était connecté à l'intérieur de cette enveloppe charnelle, comme si une machine pouvait penser.

Dans ce chalet, c'était différent. Bien sûr, les rapports étaient là aussi régis par l'argent (je paye une location, j'ai droit à un service irréprochable), mais le cadre était différent. Cet isolement, cette façon de vous recevoir avec une déférence digne des meilleurs hôtels tout en gardant une chaleur humaine que les cinq étoiles ont depuis longtemps perdu. Cependant, Jeanne n'avait considéré que leurs compagnons de villégiature, elle ne s'était pas soucié s'il y avait une âme dans le corps de leurs deux hôtes.

Antoine avait des gestes délicats. Une impression étrange comme s'il évoluait au ralenti tandis que les

opérations avançaient rapidement. Il eut bientôt achevé le breuvage qu'il tendit avec un large sourire à Jeanne. Ses dents étaient superbes, idéalement rangées, juste une incisive plus pointue déséquilibrait cette publicité pour dentifrice, lui donnant un côté chaleureux. Ses traits étaient marqués, mais fins. Des pommettes rehaussaient des joues à peine creusées. Le menton était volontaire, de cette détermination propre aux aventuriers, qu'ils explorent les terres lointaines ou le cœur des femmes. Son nez était franc, à peine imposant. Sur le visage d'une femme on n'aurait vu que lui, tandis que là, il était l'arbitre de toute la figure, comme un mat organise tout le navire. Le front était haut, déblayé de quelques mèches brunes qui tombaient sur de larges oreilles mais bien collées. Et Jeanne plongea son regard dans des yeux transparents. On pouvait y sonder l'âme d'Antoine sans peine. Des yeux qui disaient la vérité. Des yeux qui ne trichaient pas. On pouvait y lire ses états d'âme comme dans un roman de Zweig. Jeanne fut grisée. Elle eut une secousse dans la poitrine lorsqu'il posa sa main sur son épaule.

- Jeanne, vous me troublez...

Avait-elle bien entendu? Son esprit déguerpissait à cent lieues, la migraine s'était envolée comme par magie.

Il l'avait fait asseoir. Lui parlait. Elle n'entendait plus les paroles, juste un bourdonnement qui provenait en périphérie. Puis, à la seconde, son esprit réintégra sa tête plus lourde encore.

- Vous m'entendez, Madame? Vous sentez-vous mieux? Jeanne hocha la tête.

- Je vous priais de boire maintenant, avant que ça

refroidisse quand vous semblez avoir eu une absence. Ca va mieux? Jeanne hocha la tête. Elle ne savait absolument pas ce qui lui était arrivé. Son esprit semblait s'être évanoui pendant une poignée de secondes, perdu dans des méandres inconnus.

Et il prononça à nouveau la phrase qui avait bouleversé Jeanne.

- J'en ai pour la journée, en soupesant la théière remplie du breuvage brûlant.

III

Annie et Bernard s'étaient rapprochés de l'immense cheminée où les braises de la nuit produisaient une douce chaleur flottant dans la pièce confortable. Il tenait sa compagne par la main, les pensées ailleurs. La tempête modifiait ses plans. Aux orties les belles randonnées en raquette ou à peaux de phoque. Oublié le pique nique constitué d'une belle tranche de jambon de pays ou d'une terrine de canard trois étoiles étalée sur une tartine du pain campagnard que Raphael leur avait proposé la veille. Tant pis pour la sensation de fatigue qu'on ressentait au retour d'une balade dans la neige, les muscles encore chaud de l'effort fourni, la tête vidée par de belles heures dans la poudreuse, le regard encore rempli de panoramas exceptionnels, les soucis évacués par l'air vivifiant de l'altitude. Il fallait prendre son mal en patience. Il sentait ses jambes prises d'une envie de marcher.

Il sourit à la vue d'Annie, alanguie près du feu. S'ils ne s'étaient jamais mariés, ils n'en vivaient pas moins leur amour mieux que bon nombre de couples officiels. Quinze ans de vie commune. Quinze ans de partage du meilleur, jamais du pire.

Il se souvenait encore de leur rencontre. Lui, amoureux à la seconde. Elle lui paraissait inaccessible. Elle descendait avec une grâce incroyable les marches menant à Montmartre. Elle lui jeta un regard comme on jette des cacahuètes aux primates d'un zoo, accompagné d'un léger sourire. Il n'avait pas rêvé, elle lui avait souri! Ni une, ni deux, il fit demi tour,

oubliant du même coup un rendez-vous important. Il la suivit jusqu'à un café où elle s'installa à une table solitaire. Elle ouvrit un livre de poche. Il commanda machinalement un verre qu'il ne toucha pas. Toute son attention était concentrée sur elle. Et son esprit tentait vainement de trouver la faille, le prétexte pour l'aborder. Elle quitta sa table. Il eut un mouvement alors qu'elle s'était retournée vers lui. S'était rassis constatant qu'elle se rendait simplement aux toilettes. Il n'avait pas rêvé cette fois, elle lui avait envoyé un regard, c'est sûr.

Quand elle rejoignit sa place, il était assis en face d'elle, à la même table.

- Excusez-moi, cette table n'est pas libre.

- Je le sais parfaitement, puisqu'elle est occupée par la plus belle femme de Paris. Enfin, de Paris, c'est un fait, je ne connais pas toutes les femmes du monde...

Elle sourit une demi seconde, puis reprit un air plus sévère.

- Je vous demande de quitter cette table. J'attends une amie. Vous m'importunez.

- J'en suis sincèrement désolé. Je ne voulais pas vous effrayer.

- Vous ne me faites pas peur. Vous me gênez, c'est différent.

- De vous dire que vous êtes belle, cela vous gêne?

- De la part d'un inconnu, oui.

- Suis-je encore un inconnu? Nous bavardons depuis une minute et il est grand temps de faire connaissance, vous ne trouvez pas?

- Nous bavardons? Vous bavardez. Vous déversez votre flot de banalités digne du pire des dragueurs de café. Moi, je subis votre discours usé d'avoir été

utilisé tant et tant de fois. Combien de femmes avez-vous ennuyé avec vos formules toutes faites?

- Très peu, rassurez-vous. A vrai dire, c'est la première fois.

- Vous m'étonnez. Il n'y a pas deux minutes, vous sous entendiez que vous connaissiez toutes les femmes de Paris.

- On peut connaître une femme sans lui adresser la parole.

- Ca me semble plutôt sommaire comme présentation.

- C'est peut-être qu'elles n'en valaient pas la peine. Vous êtes resplendissante. Réellement, jamais je n'aurais osé m'asseoir là si vous n'étiez pas la femme de ma vie.

- Ben, tiens! La femme de votre vie, pourquoi pas? Vous n'êtes pas avare de faux compliments, vous.

- Ce ne sont pas des compliments, simplement la juste constatation d'une implacable vérité. Et il n'y a pas la moindre fausseté en moi, vous pouvez interroger mes amis.

- S'ils sont de votre calibre, je n'ai absolument pas envie de les fréquenter.

- Vous avez tort, ils sont charmants. Mais, oui, vous avez raison, ils feraient pâle figure auprès de vous. Sept nains autour de Blanche Neige.

- Vous trouvez que je ressemble à Blanche Neige?

- C'est possible. J'imagine bien une cruelle belle mère vous proposant de croquer la pomme défendue.

- Vous mélangez tout! Le fruit défendu, c'est Eve qui le propose à Adam.

- Et vous, que me proposez vous?

- Vous êtes têtu, hein? Puisque je vous répète que j'attends une amie et que vous me dérangez.

- Alors pourquoi ne quittez vous pas cette table?
 - Parce que c'est la mienne, pardi. C'est vous qui vous vous êtes incrusté. Vous vous êtes imposé comme le malpoli que vous êtes.
 - Vous avez raison, j'ai horreur de la politesse. C'est l'hypocrisie sociale par excellence.
 - Elle permet aux jeunes femmes d'attendre dans un café sans être importuné par un inconnu grossier.
 - Allez, vous remettez ça! Je ne suis plus un inconnu, puisque de toute manière nous allons passer le restant de nos jours ensemble et je vous le promets, je ne vous laisserez plus vous ennuyer par un inconnu dans un café. Je m'appelle Bernard.
 - Enchantée Monsieur l'insolent. Je vous prie une dernière fois de bien vouloir quitter ma table.
 - Si vous insistez. Je me plie à vos désirs. Ce sont des ordres pour moi. Je m'exécute à la seconde.
- Il avait singé une raideur toute militaire et se leva pour rejoindre sa place.
- Attendez! Vous avez oublié ça. Mais il filait déjà vers la sortie. En trois enjambées, il fut sur le trottoir. Traversa la rue. Elle le rejoignit quelques immeubles plus loin, essoufflée.
 - Vous avez couru ou est-ce le résultat de mon charme qui n'opère que maintenant?
 - Vous, alors!
- Elle ne réussit pas à articuler une autre syllabe. Elle l'avait rejoint dans une brève course et ne pensait même plus à l'objet qu'elle lui rapportait tant son aplomb avait fini de lui scier les jambes.
- Honnêtement, je ne pensais pas avoir suscité autant d'empressement. Je craignais même ne plus jamais vous revoir. Je m'imaginai errant au travers d'une vie

sans saveur, sans but. Mais vous voilà et je renais. La vie est merveilleuse.

Elle voulu protester. Il l'embrassa. Elle eut un mouvement de défense. Juste un mouvement. Elle se laissait aller, comme lorsqu'on cesse de lutter contre le sommeil. Son baiser s'éternisa. Il la dévorait. Alors, ils se séparèrent, pris d'un fou rire tous les deux. Ils étaient assis à même le sol, le ventre secoué de secousses, leur respiration haletante, manquant de s'étouffer. Les passants les dévisageaient. Sur le trottoir luisant, sous les nuages parisiens qui se déchiraient, il y avait au moins deux êtres respirant le bonheur. Le bonheur d'être ensemble.

Entre deux salves de rire, hoquetant, elle réussit à lui dire :

- Tu as triché! Ton premier baiser n'était pas si fougueux! Je m'en rappelle. Tu avais cueilli mes lèvres avec une retenue extrême, comme s'il s'agissait d'un fruit précieux.

- Je me souviens en revanche d'un baiser intense, moi.

- Oui, c'était intense, mais comme de la lave sous le volcan.

- De la lave sous le volcan! Dites donc Mademoiselle, vos métaphores sont on ne peut plus parlantes.

Il la prit par la main, entrèrent dans le premier Hôtel et prirent une chambre, toujours aussi hilares. Le réceptionniste avait sa mine des mauvais jours. Peu importe. Ils grimpèrent les escaliers grinçants dans un grand fracas et ne virent pas la mine renfrognée du réceptionniste qui leur lançait des regards accusateurs.

IV

Annie se retourna.

- A quoi tu penses?

- A notre première rencontre... et toutes les suivantes.

- Ah...

Ses yeux brillèrent dans la semi obscurité. Sa silhouette se découpait sur les flammes qui crépitaient dans son dos. Il lui rendit son regard. Elle vint se blottir contre son épaule. Ils étaient bien.

Baptiste fit irruption dans la salle. D'une pichenette, il éclaira la salle et l'instant magique fut rompu. Il les aperçut. Eut une hésitation. Comme l'envie de revenir dix secondes dans le passé et prendre une autre décision. Ne pas allumer. Laisser une intimité qu'il venait de saccager.

- Désolé, je ne vous avais pas vu en entrant.

- Ce n'est rien. De toute façon il me semble que le déjeuner est prêt.

Annie avait senti l'hésitation, l'embarras du jeune homme. Elle sourit intérieurement à ce décalage générationnel d'attitude. Pour sa génération, il était entendu que ce soit les parents qui surprennent les enfants dans des situations équivoques, pas l'inverse. Cela l'amusa, puis la seconde d'après, elle pensa à ce jeune Baptiste. Quel âge avait-il? Dix huit, vingt ans? Elle aurait pu avoir un fils de cet âge.

- Le déjeuner est prêt. Je vous invite à passer dans la salle de restauration.

Antoine rameutait la petite troupe comme un bon chien de berger, inspectant chaque pièce. Le chalet n'était pas une pension de famille, les invités pouvaient déjeuner à leur guise, mais on mettait un point d'honneur à se rassembler autour de mets succulents toujours merveilleusement préparés. De toute façon, la tempête qui reprenait vigueur au dehors empêchait tout pique nique extérieur. Tous les convives étaient là, dispersés.

Jeanne nota aux expressions employées par Antoine que celui-ci devait être d'origine étrangère, ou bien avait-il vécu de nombreuses années dans un pays où on ne parlait pas le français. Ses expressions étaient souvent comme traduites, pas naturelles, à la manière qu'on les Québécois parfois d'assaisonner un mélange entre l'anglais traduit et un vieux français. Elle ne manquerait pas de lui poser discrètement la question à l'occasion. Elle aurait désiré savoir tant de choses sur leur hôte. Son histoire, son parcours, quel lien de parenté l'unissait à Raphael, ses envies, ses passions... Elle inspira profondément, chassant des pensées inavouables.

Il y avait une pièce qu'ils n'avaient pas exploré jusque là. Tous les invités n'étant pas arrivés pour le dîner d'hier soir, chacun avait grignoté dans sa chambre. Le brouillard qui enserrait la montagne dans une étreinte étouffante interdisait à la lumière de pénétrer dans la salle qui d'ordinaire devait resplendir de l'éclat du jour. Même à la mi-journée, elle semblait un repère d'ombres et de ténèbres. La lumière artificielle ne parvenait pas à recréer l'ambiance naturelle qui prévaut ici.

Bernard comprit alors d'où provenait cette sensation

d'être à la proue d'un navire, sur un belvédère surplombant tout. La pièce semblait avoir été rajoutée à l'ensemble, comme une terrasse qu'on aurait recouverte de larges panneaux vitrés. La lumière ne venait pas horizontalement, mais bien verticalement. Aujourd'hui où tout n'était que brumes, on ressentait mal cette impression d'immense clarté, comme si le ciel nous inondait.

La salle semblait réduite à la fonction primaire de pouvoir contenir une table démesurée où l'on pouvait dîner à quinze sans se gêner.

Lulli apparut la dernière. On se mit à table dans un grand fracas de pieds de chaises raclant le parquet, de considérations étonnées sur l'agencement de ce chalet, de souhaits d'appétit, de mots jetés autour de la table comme autant d'amuse-gueules.

- Hmmm. Délicieux.

- Avez-vous des nouvelles concernant la tempête? Jeanne posait la question à Antoine qui assurait le service.

- Pas de nouvelles, bonnes nouvelles envoya Annie.

- Les coups de vent redoublent. Les pressions sont au plus bas. Nous devrions subir ces averses de neige pendant toute la journée.

- Mais, si cela persiste... Vous avez déjà été coupé du monde comme cela?

- Non. Nous sommes installés ici depuis juste cinq ans.

- Antoine était gardien de refuge d'altitude avant. Ça ne doit pas le gêner cet isolement, tandis que nous...

Claude ne reprochait rien à leurs hôtes. Il se doutait bien que les aléas naturels étaient ingérables, mais être coupé ainsi du monde extérieur! Même sur un navire

en pleine mer au cœur de la tempête on peut communiquer.

- Mais enfin, n'y a-t-il pas un seul moyen de joindre quiconque?

- Nous sommes désolés, Monsieur. Comme Raphael vous l'a dit ce matin, toutes les lignes sont brisées. Il n'y a aucune parabole et les relais de téléphonie ont dû subir des dégâts également. Nous allons nous efforcer de rendre votre séjour aussi agréable que possible malgré tout.

- Oh, je ne vous reproche rien. C'est juste agaçant à la fin. Toute cette technologie qui devient obsolète simplement à cause d'un caprice de la nature.

- Caprice ou mouvement naturel. L'homme ne peut maîtriser tout.

Bernard entendait relativiser les choses. Il reprit.

- Avouez qu'il y a plus à plaindre. Nous sommes à l'abri, au chaud et bien nourris.

Il fit un geste du bras, montrant la table généreuse. Tous rirent, y compris Claude, après un bref temps de réflexion.

- C'est certain. Ca pourrait être pire. Mais enfin, cette sensation d'emprisonnement...

- La nature reprend ses droits. Parfois, elle peut être bien plus cruelle.

- Justement! Depuis que nous sommes sur terre, nous n'avons cessé de lutter contre ces catastrophes. Nous avons domestiqué le sauvage.

- Et vous croyez que c'est une bonne chose?

- Comment ça, une bonne chose? Evidemment, vous ne pensez pas que nous devrions nous laisser dominer par les éléments comme Cro-Magnon.

- Et pourquoi pas? Était-il moins heureux que nous le

sommes, assommées de tranquillisants et shootés à une réussite que peu atteignent.

- Vous remettez en cause trente siècles de progrès? J'aimerais bien savoir ce que vous faites dans la vie.

- Il n'a peut-être pas tort. Ca nous mène où, toute cette technologie?

Lulli s'était interposée dans l'échange entre Claude et Bernard.

- Jeune demoiselle, il me semble que vous en profitez bien, de la méchante technologie.

Claude avait aperçu un baladeur autour du cou de Lulli le matin même et il savait que les adolescents ne pouvaient se passer des jeux vidéos et étaient sans arrêt scotchés à leur portable.

- Sans doute. Mais j'en suis peut-être l'esclave.

- Esclave consentante, alors. Vous en redemandez même!

- Nous sommes tellement sollicités par notre mode de vie sans cesse régie et imposée par la publicité que se passer totalement de toute technologie vous fait immédiatement passer pour un ringard, un paria qu'on rejette car il fait peur.

Bernard n'avait pu s'empêcher de participer au débat.

- Il faut savoir vivre avec son époque. Les premiers hommes qui se sont servis d'outils devaient trouver bien désuets ceux qui n'utilisaient que leurs mains. Le monde est en marche, ne vous en déplaie.

- Oui, il est en marche. Je dirais même en course, à la vitesse où se déroule le soit disant progrès. Pour ma part, je préfère le toujours mieux au toujours plus.

- L'éternel débat. Le toujours mieux ne s'imposera jamais car il a un coût.

- Ah? Vous croyez peut être que le toujours plus n'en a

pas?

Annie s'était à son tour engagée dans la conversation.

- Des conditions de travail déplorables, une pollution accrue. Je trouve que nous payons un lourd tribut à cette course folle. Dans quel but, je vous le demande?

- Il faut bien nourrir le monde. Nous allons être sept milliards.

- Oui! Ca donne le vertige. On devrait peut être commencer par s'inquiéter de cette démographie galopante.

Jeanne à son tour entrait dans la danse.

- D'autant plus que ce sont les pays les plus pauvres qui font le plus de bébés.

- Ah! Malthus n'est pas loin. Vous suggérez sans doute que seuls les riches ont le droit de se reproduire. Bernard avait lancé cette phrase comme on part à la guerre. Il prit une expression de dégoût, grimaçant à souhait, pour imiter la bonne bourgeoise un tantinet raciste :

- Pouh! Tous ces noirs qui pullulent, quelle horreur! Puis, redevenant plus sérieux à la seconde :

- Avez-vous pensé que lorsqu'on a plus rien, le seul trésor qu'il vous reste, ce sont les enfants? Quand on décide de tout pour eux, leur seul libre arbitre n'est-il pas de procréer? Se dire que, les enfants, on ne les leur enlèvera pas.

- Désolé de paraître colonialiste attardé, mais cela prouve bien qu'ils n'ont rien dans la tête. Quand on n'a pas de quoi manger soi même, pondre des rejetons qui crèvent de faim, ce n'est pas très futé, non?

- Dans certains cas extrêmes, on ne raisonne plus avec nos critères. Leur culture n'est pas la nôtre... Nos propres comportements sont aussi parfois dénués de

logique.

- C'est bien beau tous ces discours, mais concrètement, qu'est-ce que vous proposez? Quelle est votre solution miracle, puisque vous avez apparemment bien examiné la situation?

Baptiste se joignait enfin à la ronde.

La question lancée par Baptiste coupait l'herbe sous tous les pieds.

- Et puis de toute façon, ce n'est pas la surpopulation qui pose problème.

Annie envoyait le débat sur d'autres chemins. Jeanne prit la balle au bond.

- Il est quand même plus facile de nourrir un milliard d'individus que six ou sept.

- Pas sûr. Nous sommes passés à l'agriculture intensive il y a cinquante ans, supposée nourrir le monde entier. Résultat, de plus en plus de gens meurent de faim.

- Justement, parce qu'ils sont plus nombreux.

- Vous ne croyez pas si bien dire en les nommant « ils ». Ils, pas nous. Effectivement, dans les pays occidentaux du nord, on ne meurt plus de faim...

- Même si un nombre croissant se nourrit dans les poubelles.

- Mais oui! Dans les poubelles. Notre système de production agricole réussit le pari fou de remplir nos poubelles, pas le ventre des enfants d'Afrique.

- Si ils étaient moins nombreux, ces fameux enfants d'Afrique, ils s'en sortiraient.

- Rien n'est moins sûr. Ce que je remarque, c'est que nous produisons plus qu'il nous faut de nourriture et demandons au reste de la planète qui ne peut même pas s'offrir un repas quotidien, de cultiver des céréales

pour produire des agro carburants. Nos réservoirs sont plus importants que leur estomac.

- Arrêtez donc ce cynisme de gauche. Baptiste a raison. Qu'est-ce vous proposez, à part vous offusquer devant une table bien garnie, ma foi.

- S'indigner, c'est déjà réfléchir. Et réfléchir permet d'agir.

- Agir, agir. Vous avez tous ce mot à la bouche, mais personne ne passe à l'acte.

Annie regarda Jeanne comme si elle allait lui sauter à la gorge. A la place, elle répondit

- Ma chère, je pense que, de tous ceux présents autour de cette table, c'est bien Bernard qui s'est le plus investi.

- Ah? En prenant sa carte du parti, en pérorant dans les salons chauffés.

- Non. Précisément en allant sur le terrain. Nous avons passé douze ans à sillonner ces pays dont on parle. Nous y avons vu une pauvreté matérielle, mais une richesse humaine que nous, nous avons perdue, étouffés sous nos différents gadgets futiles. Eux ne s'encombrent pas, ils vont à l'essentiel. S'ils ont de quoi manger, ils l'offrent de bon cœur au visiteur. Nous avons perdu ce réflexe du don désintéressé.

Nouveau silence, juste entrecoupé de bruits de couverts dans les assiettes.

- Puisque vous avez vu le monde sans le prisme déformant des grands hôtels et des voyages organisés à ce qu'il me semble, vous avez peut-être un remède à proposer.

Baptiste, loin de toute ironie, cherchait à comprendre, à trouver des solutions. Bernard le regarda avec empathie, bien décidé à lui répondre comme on

annonce à son enfant que le Père Noël est une légende.

- Je regrette de n'avoir aucune solution. Pas de solution équitable en tout cas. Ce sont des cultures différentes qui s'affrontent, ce qui a fait le malheur du colonialisme. Les solutions, si elles existent, doivent venir d'eux-mêmes, être mises en place par eux. Pour cela, il importe de cesser de les détrousser de toutes leurs richesses : pétrole, minerais, cerveaux. La solution passe certainement par un rééquilibrage des forces de ce monde. Il n'est pas tolérable que les pays occidentaux se servent en cerveaux humains, prélevant l'intelligence mondiale pour la mettre à leur unique service. Lorsque une même proportion d'intellectuels coexistera avec une main d'œuvre plus rudimentaire dans chaque pays, alors la faim disparaîtra d'elle-même.

- Beau programme. Un peu idéaliste peut-être.

- Einstein, Gandhi et De Gaulle étaient des idéalistes.

- Vous, vous citez le Général? Vous m'étonnez. Claude, en gaulliste convaincu, n'en revenait pas. En quelques réparties, il avait classé Bernard comme gauchiste, communiste même. Et il citait le Général.

- Je l'ai fait à dessein, pour bien montrer que les grands actes ne sont pas réservés à une caste ou une couleur politique.

- Je suis d'accord. C'est l'action qui fait un homme. Pas seulement son appartenance à un courant d'idées, à une culture.

Lulli était impressionnée par Bernard. Elle le voyait sous un autre jour. Pour elle, tous les adultes étaient à mettre dans un même panier mâtiné d'égoïsme. Sauf lui, peut-être. Il ne lui avait apparu que sous les traits d'un quadra bronzé, sûr de lui, appartenant à la

dernière génération qui pouvait réussir sa vie, choisir sa voie. Elle était convaincue que eux, les jeunes, n'avaient plus rien à prouver. Tout avait été fait. Au mieux, ils ne seraient que des copieurs.

Jeanne recentra le débat en vidant son verre.

- Oh, mon Dieu! Que c'est divin! Ce Petrus vaut bien une journée de tempête.

- Ma femme s'est découvert une passion pour le vin expliqua Claude, comme s'il devait l'excuser de ses débordements.

- Tu m'as assez reproché de n'y rien connaître. Je me cultive. J'ai même envie de reprendre des études.

- Ne faites pas attention, ma femme fait sa crise d'adolescence. Elle se prend pour un œnologue, un peu trop motivée même. Elle écoute des chansons de jeunes, s'habille comme une adolescente et a envie de retourner à la fac.

- Et pourquoi pas? J'ai envie de profiter de mon temps libre dorénavant. Et puis, être coquette ne signifie pas que je retombe en enfance. Tu aimerais que je m'habille comme une grand-mère, c'est ça? Désolée de m'occuper de moi.

- Il y a tout un monde entre l'apparence d'une veuve sicilienne et celle d'une gamine truffée de piercings.

- Enfin, Claude! Ce n'est qu'un gentil petit diamant invisible. Puis, se tournant vers Lulli,

- Je me suis fait poser un mignon petit diamant sur le nombril. Il déteste ça. Trouve cela vulgaire.

- Je trouve cela vulgaire sur le ventre d'une femme de cinquante huit ans. Sur celui d'une fille de vingt ans, je trouve cela juste hideux.

- Merci! C'est élégant de révéler l'âge d'une femme devant tout un public!

- Quand même! s'écria Claude, tout le monde se doute bien que tu n'as plus vingt ans, malgré tous tes efforts.

Annie voulu tempérer l'échange qui semblait s'envenimer.

- Je vous trouve magnifique. Je vous aurais donné facilement dix ans de moins.

- Merci, vous êtes gentille. Mais je sais bien quel âge j'ai et quel âge je parais. Y a-t-il un mal à vouloir montrer une apparence correcte envers les autres? C'est de la politesse, pas de la coquetterie.

- Pardi! Tu ne vas pas nous faire croire, surtout à moi, que tous tes efforts pour te rajeunir proviennent de ta bonne éducation.

- Mon mari est un fruste. Il ne supporte pas que l'on soit raffiné. Et encore, chez une femme ça passe, bon à part la sienne évidemment, mais chez un homme...

- Ah! Si tu veux me faire dire que je trouve les pé... les homosexuels maniérés, je ne nie pas. Je trouve ça ridicule. Puis, se tournant vers Bernard,

- Tiens, vous qui êtes spécialiste des choses écologiques, vous ne trouvez pas bizarre qu'un couple ne puisse pas se reproduire. Enfin! La nature n'a qu'un objectif, n'est-ce pas? Se reproduire, non?

- Oui, c'est un fait. Le but de la vie, c'est la vie. Néanmoins, vous oubliez une chose importante, Claude. La culture. Nous ne sommes pas simplement des animaux sociaux. Nous avons des mœurs, des traditions.

- Ah oui! C'est vrai, j'oubliais la culture. La culture qui excise les petites filles par exemple.

Jeanne et Annie eurent une grimace de dégoût. Jeanne excusa son mari.

- Mon mari sait toujours trouver des exemples parlant.
- Il ne faut pas tout mélanger.
- Comment ça, tout mélanger? Qui est qualifié pour décréter que l'excision c'est mal et que l'homosexualité c'est bien.
- Il ne s'agit pas de trancher ici ce qui est bien de ce qui est mal. L'excision est une pratique tandis que l'homosexualité est un état.
- Ah? Ce n'est pas une pratique? Il m'avait semblé pourtant... Donc, vous soutenez que ces hommes s'aiment chastement.

- Claude!

Jeanne freinait son mari. Elle sentait que la discussion prenait un tournant nauséabond, qu'elle empruntait une pente d'où l'on ne peut plus revenir en arrière et sur laquelle on finit par lâcher les pires idées.

- Ben quoi? C'est quand même vrai, non? Et puis, ne va pas me dire que je vais choquer quiconque ici. Nous sommes tous en couple...

- Normaux, c'est ça?

Baptiste lui avait coupé la parole.

- Normaux. C'est quoi la norme pour vous? Au Moyen Age, la norme c'était d'engrosser des fillettes de douze ans, de bouffer un sanglier à chaque repas. Quelle norme?

- Je pense que Baptiste a visé juste. Chaque société impose ses normes. Et il se trouve que, du moins en Europe, l'homosexualité n'est plus reconnue comme un délit.

- D'ailleurs, j'ai appris que parmi les animaux... Jeanne voulait recentrer le débat sur des rails plus politiquement corrects. Ils étaient en effet trois couples hétérosexuels, isolés ici dans ce chalet. Mais leurs

hôtes? Étaient ils frères ou bien... L'échange avec Antoine lui revenait en mémoire. Après tout, les préférences sexuelles ne sont pas gravées sur notre front.

- Vous avez parfaitement raison, Jeanne. Nombreux scientifiques ont rapporté des observations de pratiques homosexuelles dans la nature, pas seulement chez les Bonobos.

- Les bonobos? C'est quoi ce machin là? Un nouveau Pokémon?

- Non, Lulli. Enfin, les bonobos sont les singes les plus proches de l'homme.

- Génétiquement parlant, nos cousins les plus proches sont les gorilles. Mais dans leur pratique de vie, les bonobos nous sont assez proches.

- Mais oui! Ce ne sont pas ces singes qui font tout le temps l'amour?

- Si, Jeanne. En fait, ils règlent leurs différends par le sexe, pas par le combat.

- Vous nous imaginez nous tous, autour de cette table...

Chacun laissa l'image lui traverser l'esprit. Des pouffements étaient difficilement contenus.

- Ce serait un sacré bordel!

Quelques rires fusèrent.

- On peut dire ça comme ça.

Autour de la table, tous étaient secoués de fous rires incontrôlables. Antoine apportait un délicieux rôti de veau. Sans en connaître la raison, le rire s'empara de lui. Raphael débarqua de sa cuisine, entendant vaguement des salves d'hilarité provenant de la salle à manger.

Le fou rire contagieux eut le même effet qu'un trou

normand. Chacun reprit d'un plus bel appétit.

- Vous travaillez avec les animaux? Lulli interrogeait Bernard.

- Oui. En fait, je suis gardien de zoo. N'oubliez pas que je porte un uniforme avec un trousseau de clés qui pendent à ma ceinture. Mon métier s'identifie plus à être un hôte pour les animaux, un peu comme savent le faire Antoine et Raphael.

Il avait prononcé les derniers mots en tendant le cou vers les hôtes qui débarrassaient les couverts.

- J'espère que la comparaison s'arrête là.

- Pas du tout. Moi aussi, je les bichonne mes invités. L'époque où l'on entassait une faune exotique pour le simple voyeurisme des badauds, c'est fini. Savez-vous qu'au moins six espèces ont pu être sauvées d'une disparition totale grâce aux zoos?

- Oui, j'ai du lire quelque chose comme ça.

Lulli semblait fascinée.

- Sans être des chercheurs patentés, nous essayons de comprendre leur comportement. Et l'objectif primordial est qu'ils se réapproprient leur territoire. Nous avons bien sûr des animaux exotiques, mais nous accueillons aussi des animaux d'Europe. Blessés ou traumatisés, nous faisons office de maison de repos.

- Et comment avez-vous fait pour avoir ce job?

- Oh! C'est une longue histoire...

- Bernard a toujours été fasciné par le monde animal. Il a d'ailleurs un rapport peu commun avec les bêtes.

- C'est-à-dire...

- Il leur parle.

- Moi aussi, je parle à mon chien.

- Non, mais elles le comprennent.

- Annie, tu vas me faire passer pour un hurluberlu de la

pire espèce, punaisant des posters de Brigitte Bardot dans la chambre.

L'image fit rire.

- Non. Je parle aux animaux, c'est certain. De toute façon, peu importe ce qu'on leur dit. La plupart d'entre eux sont sensibles aux intonations de voix, aux mimiques également, spécialement les primates.

- Avoue quand même que le courant passe entre vous.

- J'espère bien! Je ne pourrais pas passer mes journées en compagnie d'êtres avec qui je n'ai aucune relation, même si celle-ci n'est pas régie par le langage.

- Bernard est trop modeste. Il a un don. Promenez vous avec lui et vous verrez les animaux domestique venir à lui, se laisser caresser ou flatter avec la plus grande docilité. Les chiens hargneux deviennent de gentils toutous à son contact. J'ai une amie dont le chat est si sauvage qu'elle n'a jamais pu lui prodiguer deux caresses. Lorsque nous avons été invité, le gros matou est venu se blottir sur les genoux de Bernard et ronronner de plaisir pendant toute notre visite. Les lamas ne crachent pas sur lui, les chameaux mettent en sourdine leur mauvais caractère... Je suis persuadée que s'il devait croiser un lion ou un tigre en pleine savane, il ne lui ferait aucun mal.

- Annie, tu sais bien que les grands fauves sont aussi de grands paresseux. Ils ne chassent pas une proie qui leur poserait trop de problèmes pour, avouons le, un résultat pas vraiment intéressant. La viande humaine n'est pas si ragoutante vous savez.

- Vous avez déjà testé?

Claude avait l'œil qui pétillait.

- Franchement, non. Bien que j'ai eu un petit doute. C'était lors d'un voyage en territoire pygmée, mais je

soupçonne le chef du village de nous l'avoir fait croire, pour alimenter le spectacle. Vous savez, l'époque de Levi-Strauss est terminée. Les gentils sauvages sont moins naïfs qu'on le pense. Avec l'arrivée toujours plus nombreuse de touristes, ils ont su s'adapter. Et puisqu'on leur demande du sensationnel, il vous en donnent. Cela fausse tous les rapports. Dans certains coins d'Afrique, on organise des voyages ethniques. A mes yeux, la seule différence d'avec l'exposition des sauvages sur les places publiques au XIXème siècle c'est que, cette fois, c'est l'homme blanc qui se déplace vers eux. Lamentable.

- On ne pourra jamais endiguer la curiosité des gens.

- La curiosité? Le voyeurisme, oui. Le plaisir de savoir qu'il y a plus misérable que soi.

- Complètement d'accord. Les gens se repaissent du malheur des autres sans vouloir se l'avouer. Et nous en faisons tous partie.

Baptiste avait exprimé cette noirceur le regard vide.

- Hé bien, c'est joyeux cette conversation.

- Ma chère, le monde n'est pas le gentil pays de oui-oui.

V

Il existait une tension sous-jacente entre Claude et Jeanne. Elle devenait palpable. Comme si une situation d'urgence faisait ressortir des non-dits engloutis sous des années d'habitude. On présumait que le couple ne se parlait plus beaucoup. Il suffisait de deux jours bloqués dans un chalet sans pouvoir communiquer avec l'extérieur pour obliger chacun à sortir de son mutisme. Jeanne voulait à tout prix joindre ses enfants, alors qu'en temps normal elle ne les appelait pas plus d'une fois par semaine. Claude était frustré de n'avoir plus accès aux infos. Le cac40 rythmait sa vie mieux qu'une horloge. En réalité, le monde continuerait à tourner sans eux et ils le savaient. Ce besoin de contact cachait la peur de la séparation, de l'exil suprême : la mort. Même s'ils ne craignaient pas pour leur vie, c'était leur vie sociale qui était mise en pointillée. Pour eux, la fin de la vie sociale, c'était une petite mort. Claude, récemment retraité, l'avait ressenti plus durement encore que sa femme. Il ne s'ennuyait pas, non. Il se sentait exclu. Exclu du monde des vivants, de ceux qui comptent, de ceux qui régissent le monde. Il était sur la touche, relayé dans le peloton de ceux qui se contentent de suivre, plus de mener le nez au vent.

Tandis que la discussion s'enflammait autour de la table et que les différents plats étaient accueillis avec force exclamations avant que des soupirs de satisfaction ne ponctuent le mariage réussi des saveurs et la cuisson parfaite, les rafales reprenaient de plus

belle au dehors. Les invités, tout à leurs échanges et à l'assouvissement de leur estomac, n'entendaient pas les poutres du chalet gémir sous les assauts répétés du vent. Les brumes se déchiraient en longs filaments mitraillés par des milliers de flocons projetés à l'horizontale, un mélange de neige et de grésil. La tempête hésitait sur la marche à suivre comme une armée qui n'aurait plus aucun plan de bataille, excepté celui de tirer tout azimuts le stock entier de leur mutinions sans aucun ordre établi.

- Quelqu'un veut-il une part supplémentaire de tarte aux myrtilles?

L'interrogation d'Antoine, certaine de récolter tous les suffrages, avait détendu l'atmosphère. Leurs hôtes se joignirent à eux dans le coin salon où des tasses de thé ou café attendaient, laissant s'échapper des volutes de vapeur qui, tels d'inoffensifs tortillons, s'élevaient dans la pièce, s'entrelaçant avec élégance.

- Depuis combien de temps avez-vous ce chalet?
L'espace d'une seconde, Raphael jeta un regard indéfinissable sur Antoine. Derrière la question banale se cachait la curiosité de tous au sujet du lien affectif ou parental qui unissait les deux hommes. Antoine prit la parole.

- Nous avons commencé il y aura cinq ans au printemps. L'idée était de proposer un endroit chaleureux et reposant.

- Pari gagné!

Annie fit un rapide tour de table.

- Enfin, en ce qui nous concerne.

Tous approuvèrent.

- Et ça marche?

Claude ramenait constamment tout projet à sa seule échelle de valeur : l'argent.

- Nous n'avons pas à nous plaindre. L'entreprise est viable si c'est ce que vous voulez insinuer. Mais notre objectif n'est pas pécuniaire.

- Ce que nous recherchons avant tout, c'est pouvoir vivre dans un endroit que nous avons choisi, que nous aimons par-dessus tout et en faire profiter les autres.

- Les rapports humains sont au cœur de notre aspiration.

- En effet. Je n'ai jamais vu des hôtes venir prendre le café avec leurs clients.

- Et pourtant, dans les anciennes auberges, le patron n'hésitait pas à partager un fond de liqueur avec les voyageurs.

- Voilà. Nous voulons redonner au mot accueil ses lettres de noblesse. Nous ne vous considérons pas comme des clients, plutôt comme des connaissances, de lointains cousins que l'on a jamais rencontré.

- Une réunion de famille, alors? Quand va-t-on ouvrir l'album de photos?

Bernard était d'humeur joyeuse.

- Pour le côté photo, c'est Raphael qu'il faut contacter. Tous les clichés exposés sont de lui.

En effet, dans chaque pièce, de grands cadres sous verre exposaient des vues époustouflantes. Glacier meringué, aiguilles tendant leurs rochers bleutés vers les cieux, paysage de neige où une petite chapelle semble écrasée sous l'épais manteau blanc, cascades se fracassant dans un bouillonnement intense, forêt laissant filtrer une lumière de fin du monde...

Tous s'extasiaient. Raphael se fit humble.

- Oh, ce n'est pas si compliqué. Il suffit de savoir

regarder. Et être patient.

Une question brûlait les lèvres de Jeanne. Une idée fixe. Elle n'y tint plus.

- Pardonnez moi d'être indiscret à ce point, mais, vous ne seriez pas frères?

Raphael et Antoine sourirent comme s'ils s'attendaient à pareille demande.

- Non. Nous n'avons aucun lien familial. Juste l'amour de la montagne et la conviction que nos concitoyens ne sont pas simplement des numéros qui viennent gonfler toutes sortes de statistiques.

Claude jeta un bref regard chargé de reproches à sa femme mais ne dit rien, Annie et Bernard observèrent un instant Jeanne mais celle-ci ne laissait paraître aucune émotion sur son visage.

Antoine s'excusa. Il garnit le foyer de la cheminée de quelques bûches. Les braises reprurent vie en léchant le bois bien sec dans un crépitement reposant.

- Qu'on est bien! On n'imagine même pas qu'il puisse y avoir une tempête au dehors!

- Vous avez bien de la chance! Moi, j'ai l'impression d'être prise en otage, coupée du monde.

- Relativisez, Jeanne. Imaginez que vous êtes chez vous avec un gros rhume. Dehors, le froid et la pollution parisienne. Les klaxons, les gens malpolis, le stress, la pluie. Et vous, vous vous prélassiez bien au chaud, avec un bon livre ou simplement flânant d'une pièce à l'autre. Ici, c'est pareil, sauf que vous n'avez même pas un bon rhume. Vous avez bien un hobby?

- Le passe temps de ma femme, c'est de faire les boutiques.

- Claude, enfin! Tu veux me faire passer pour qui?

- Mais exactement pour ce que tu es, ma chérie, une

femme entretenue.

Jeanne allait répondre lorsque Baptiste intervint, choqué.

- Je vous trouve assez odieux avec votre femme. Vous êtes mariés depuis longtemps?

Claude, déstabilisé que l'attaque vienne de Baptiste plutôt que du couple quadra, mit un temps à trouver ses mots.

- Mon cher, lorsque vous aurez trente cinq ans de vie commune avec la même femme derrière vous (il se reprit constatant que le terme était inélégant) à vos côtés, vous me comprendrez tout à fait.

- Vie commune? Tu n'étais jamais à la maison!

- J'avais une boîte à faire tourner, moi.

- Et Madame se prélassait toute la journée, c'est ça? J'imagine le tableau. Le Pdg ramenant la pitance à la maison tandis que l'épouse modèle devait se taper les corvées domestiques, sans parler de deux enfants à élever.

La part féministe d'Annie ressurgissait.

- Avez-vous des enfants, Madame?

Annie fit une moue contrariée, comme si on avait touché une corde sensible.

- Sachez qu'élever des enfants n'est pas un travail, c'est un privilège. Et puis, entre nous, vous ne pouvez comparer la tenue d'une maison, exemplaire je le reconnais, avec la gestion d'une entreprise de quatre-vingt employés, d'un chiffre d'affaire dépassant les cent millions d'euros.

- Et voilà! Encore l'argent. Vous ne pouvez pas prononcer une phrase sans y faire référence, hein?

- Dites donc, Monsieur l'idéaliste, je suppose que vous ne travaillez pas sans contrepartie financière, même si

vosre job vous enchante. Et puis, vivre d'amour et d'eau fraiche, très peu pour moi. D'ailleurs, ma femme, malgré tout ses reproches, n'ira pas affirmer qu'elle crache sur un compte bancaire bien rempli.

- Je ne te reproche pas l'argent, mais le temps que tu n'as pas partagé avec nous, les enfants et moi. A combien d'anniversaires de Charlotte as-tu assisté?

- Je ne crois pas qu'ils n'aient manqué de rien?

- Ah, ça! On ne peut pas te reprocher ta générosité. Une largesse du portefeuille, nettement moins lorsqu'il s'agit du cœur.

- Tu n'as pas toujours eu autant de scrupules vis-à-vis de l'argent que je gagnais, moi. Tu n'as qu'à leur demander à Charlotte, à Pierre Roland si ils voudraient tout recommencer, dans la misère.

- Puisque on ne peut pas les joindre, idiot!

Jeanne s'effondra en larmes. Dans cette impossibilité de contacter ses enfants, remontait le sentiment diffus d'avoir raté sa vie, d'avoir gâché ses rêves, de n'avoir été qu'une épouse et une mère. Pas une femme.

Chacun essayait de se donner une contenance, en vain. Rien n'est plus embarrassant que de se trouver en face de quelqu'un qui pleure. La fragilité, la vulnérabilité, la faiblesse de l'autre désarçonne. Quelle attitude adopter? La fausse indifférence, faire comme si on n'avait rien remarqué relève de l'hypocrisie la plus totale. Un généreux élan plein de bonté sous entend une pitié qui, sans être dangereuse, peut être inconvenante, surtout si les protagonistes se connaissent à peine. Il faut un minimum d'intimité pour pouvoir reconforter. Rester froid, hautain, voire carrément bourru en proclamant fermement que des larmes ne résolvent rien, semble être la meilleure

attitude, quitte à paraître sans cœur. Les bons sentiments, bien souvent, sont invisibles.
Alors, il reste la fuite.

Le groupe se dispersa.

VI

- Jeanne et Claude sont un cas d'école pour un sociologue.

- Il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives.

- Attends, l'ex Pdg, franchement macho, égocentrique, sûrement infidèle et sa femme qui ne s'est pas réalisée, un brin superficielle et qui constate, un peu tard, qu'elle est passée à côté de SA vie.

- Je trouve que tu tires bien vite des conclusions.

- Pourtant je ne pense pas être si loin de la réalité.

Bernard regarda longuement sa compagne. L'exhibition d'un couple qui se désagrège envoie automatiquement des incertitudes concernant sa propre vie. Annie poursuivit.

- Et nous?

- Comment ça, nous?

- Oui, nous. Est on vraiment sûr que tout roule parfaitement entre nous.

- Il me semble qu'on n'a pas attendu aujourd'hui pour en parler.

- Tu as raison. Plus que l'amour, c'est se dire les choses sans tarder qui maintient un couple.

- Un peu comme le ciment qui tient les pierres.

- Il existe des maisons de pierre bâties sans lien.

- Ce sont des virtuoses.

- Bref, même les confidences les plus loyales ne peuvent empêcher parfois l'effritement. Des fissures dans le mur.

Bernard se rapprocha, prit Annie dans ses bras, affectueusement. Puis sensuellement. Enfin

sexuellement.

- Ca ne donne pas envie de devenir vieux.

- C'est dégoûtant. Je suis sûr qu'il la trompait avec sa secrétaire.

- Ses secrétaires, tu veux dire! Et puis elle, grotesque dans sa façon de vouloir rester jeune.

- Elle y parvient quand même. Elle est encore pas mal. Quel âge a-t-il dit qu'elle avait?

- Hé dis donc! Tu en pincas pour une vioque? Cochon!

Lulli roula sur Baptiste dans un grand éclat de rire. Leur cavalcade ressemblait davantage à une bataille de polochons entre camarades qu'une étreinte amoureuse. Ils se touchaient, certes, mais sans tous ces sous entendus gestuels qui font le piment des rencontres sensuelles. Entre eux, ce n'étaient pas des caresses, mais des massages. L'amitié remplaçait l'amour.

- Tu as été odieux tout à l'heure au salon. Je ne te le pardonnerai jamais. Etaler notre vie devant de parfaits inconnus. Quelle honte! Je ne sais pas si je vais pouvoir encore les regarder en face.

- Oh la la! Mais bien sûr que si, tu pourras les regarder, discuter de tes malheurs avec eux, même. Tu vas passer pour l'innocente martyre à leurs yeux tandis que j'aurai droit à la caricature du parfait macho. J'ai l'habitude.

- A qui la faute? Tu ne te rends même pas compte de ton attitude.

- Ca y est, madame fait la tronche. Je préférerais encore lorsque tu avais tes... Ca durait moins longtemps. Tu vas me faire la gueule le reste du séjour si ça continue.

- Oui, ça continue. TU persistes à te comporter comme si j'étais un meuble. Même pas un Louis XV, non, juste une armoire fonctionnelle devant laquelle on ne s'arrête pas, qu'on ne remarque plus.

- Ca y est? Tu as fini ta crise?

- T'inquiète pas, ça sera bientôt terminé tout ça. Je vais te quitter mon pauvre Claude et tu n'y comprendras rien, comme d'habitude.

- Me quitter? Mais pour aller où? Faire quoi? Avec qui? Tu n'as jamais rien fait dans ta vie. Tu sais à peine remplir un chèque et tu veux reprendre des études. Mais tu vas être risible. Tout le monde va se foutre de toi!

- Je veux reprendre ma liberté, un point c'est tout. Pouvoir choisir.

- Ta liberté? Tous les prisonniers du monde rêveraient de vivre dans une telle cellule. Villa de 180 mètres carrés avec parc, appartement en plein Paris avec vue sur le Champs de Mars, vacances au bout du monde, l'hiver à Megève, sans parler de tes escapades new-age avec tes copines qui me coûtent la peau du cul.

- Annie a raison : tu ramènes tout, absolument tout à une question d'argent.

- Mais parce que TOUT est une question d'argent, ma chère. Tu ne sembles pas t'en apercevoir puisque c'est moi qui règle les factures. Reprends ta liberté comme tu l'appelles si bien et on verra si tu peux tenir plus de huit jours.

- Tu me dégoûtes.

Raphael et Antoine avaient senti planer de mauvaises ondes lors du repas, puis ensuite lorsqu'ils étaient venus, fidèles à leur habitude, se joindre aux résidents.

Il y avait de l'électricité dans l'air. La tempête semblait faire autant de ravages à l'intérieur que dehors. Cela ne s'était jamais produit. Tous leurs invités, habituellement, se rencontraient, se découvraient, s'appréciaient. Ils avaient même été à l'origine de quelques amitiés. Là, c'était différent.

L'impossibilité de s'échapper au dehors, l'idée même de n'avoir aucune échappatoire installait une pression. D'habitude, leurs invités allaient et venaient, se croisaient, se rencontraient et avaient plaisir à partager les savoureux moments des repas tout simplement parce qu'ils l'avaient choisi. Il arrivait même souvent que certains ne profitaient que peu des réjouissances proposées par ce cadre idyllique et restaient se reposer, se ressourcer entre les trois murs du chalet. Il n'y avait donc pas tant de différence avec la présente situation, à cette exception près que la porte restait ouverte, qu'à tout moment, on pouvait sortir, s'échapper. Ce qui faisait une belle différence, du même ordre qu'entre un détenu dans une cellule et un homme libre qui a décidé de ne pas sortir. Le confort n'entrait plus en ligne de compte. On pouvait être emprisonné dans un cinq étoiles et souffrir d'un empêchement tandis qu'une misérable chambre dont on pouvait à tout moment s'échapper pouvait se transformer en un havre bien douillet.

Dans toute vie, il fallait considérer les actes et leur simple possibilité.

Ce confinement faisait bouillir les ressentiments, soit entre les invités eux-mêmes (les trois couples venaient de milieux différents, avaient des points de vues et une expérience radicalement divergents) soit au cœur de chaque couple. Une marmite gonflée de vapeur, prête

à exploser. Le couple le plus âgé semblait sur la limite et Raphael redoutait que les deux autres couples n'exploient à leur tour. Ce serait alors l'enfer dans ce petit coin de paradis.

- On ne risque pas de mettre le pied dehors.

Bernard examinait par la fenêtre un paysage inexistant tandis qu'Annie se prélassait sur le lit défait. Gris sur gris. Ombres furtives cahotées par un vent soufflant en rafales. L'armature du chalet émettait d'inquiétants gémissements comme si la tourmente avait voulu le broyer sous une main puissante. Le jour était sombre, entre nuit et clarté comme si le soleil avait abdiqué, rendu les armes. Une ambiance post-apocalyptique.

- Tu parles d'un séjour pour respirer le grand air ! Baptiste scrutait lui aussi l'invisible. Lulli et lui se tenaient par la main. On aurait dit deux enfants punis.

- Ca ne s'arrêtera donc jamais!

Claude debout devant la fenêtre ornée de rideaux examinait un ciel de brouillard qui avait envahi le panorama, isolant le chalet comme une chape de ciment paralyse l'insecte insouciant. On ne distinguait plus aucune forme au dehors. Jeanne boudait dans son coin, du moins c'est ce que pensait Claude. En réalité, elle était sur le point de prendre une décision. Une décision définitive et terriblement importante pour le reste de sa vie. Elle s'imagina être dans la soute d'un avion, juste avant de s'élancer dans le vide, ne se rappelant plus si un parachute était installé dans son dos.

Les invités tournaient comme des lions en cage.

VII

Jeanne retrouva Baptiste au salon. Il manipulait avec dextérité un boîtier pas plus grand qu'un livre de poche. Jeanne s'avança. Il reposa la mini console de jeu.

- Vous aimez jouer, n'est-ce pas?

- Oui. Une question de génération, je suppose. Je suis un peu frustré ici, avec l'absence de connexion.

Jeanne fit semblant de s'intéresser.

- Des jeux en...en réseau, c'est bien le terme exact?

- Parfaitement. Vous jouez, vous-même?

- Oh non! J'ai juste lu un article là-dessus. J'essaie de me tenir au courant. Vous me montrez comment ça marche?

- Euh, oui. Enfin, là, c'est juste un petit jeu pas très intéressant, enfin rien à voir avec les jeux en réseau où l'on peut se confronter...

- Moins intéressant... que parler, par exemple.

- Par exemple.

- C'est étonnant de rencontrer un couple de jeunes gens ici.

- Ici, loin de la ville, c'est ça?

- Oui, entre autres. Vous ne pensiez pas vous ennuyer dans ce... enfin, c'est assez calme ici.

- Ici, à l'intérieur, mais jetez le nez dehors.

Jeanne sourit.

- Vous êtes parisien?

- En ai-je l'air?

- Non, simple curiosité. Vous savez, quatre vingt quinze pour cent des habitants de la capitale viennent de la province, alors on ne peut guère établir de

portrait robot.

- Justement si. Si les parisiens ne sont pas nés à Paris, qu'ils y sont venus, c'est qu'ils ont choisi de le faire, qu'ils avaient en quelque sorte les mêmes motivations. Comme les immigrants qui ont peuplé les Etats Unis.

- Non, ce sont des émigrés, pas des immigrants.

- Pardon?

- Simple erreur de vocabulaire. Un immigré est un étranger accueilli dans un pays, un émigré est quelqu'un qui part vers un pays. Et on ne peut pas considérer que les colons américains étaient les bienvenus chez les amérindiens, surtout après ce qu'il leur ont fait subir.

- Excusez-moi, je ne suis pas un as en français.

- Vous ne faites plus de Grec ou de Latin au lycée?

- Désolé, c'est des trucs de vieux, ça. Enfin, je veux dire, les langues mortes. Aujourd'hui il vaut mieux connaître le Russe ou le Chinois.

- Vous avez raison, Baptiste. Il vaut mieux, en effet, apprendre les langues du futur que savoir celles du passé. Pourtant elles permettent de comprendre les fondations de sa maison et sans de solides fondations, un toit aussi robuste soit-il s'écroule. Bref, nous parlions des américains.

- A tout bien considérer, ceux qui sont partis sur le Mayflower étaient avant tout des colonisateurs.

- Le Mayflower? Dites donc, cher Baptiste, vous n'êtes peut-être pas fortiche en français, en revanche l'histoire n'a pas de secrets pour vous.

- Merci. J'aime bien l'histoire. Je trouve qu'elle raconte des histoires, justement. Mais je ne suis qu'un très modeste amateur. Il y a tant de choses!

- Ah? Et quelle est votre période préférée?

- J'ai un faible pour le XIVème jusqu'au XVIème siècle. Les explorateurs, la découverte de la route des Indes, la route de la soie. L'homme découvrait le monde. Il parcourait l'horizon, repoussait les limites. Il y avait un challenge à relever.

- Ah! Un peu comme dans les jeux vidéo, alors?

- Si vous voulez. Je pense que le succès de tous ces jeux d'aventure, même des jeux de combats, vient du fait qu'aujourd'hui on ne propose plus aucun défi. Notre existence est devenue une vie confortable et dénuée de mystères. Les explorateurs de cette époque traçaient des cartes, ils ne se contentaient pas de les suivre.

- Pourtant ce n'était pas la première fois que l'homme explorait le vaste monde, non?

- Certainement. Les migrations. Les guerres. Mais, ce qui me passionne, c'est que là, pour la première fois, il n'est pas question de guerre.

- Vous croyez? La guerre ne se fait pas simplement avec des fusils et des canons. Elle peut être économique, vous ne trouvez pas?

- Si, mais... Oui, vous avez raison. Je ne l'avais pas vu comme ça.

- La conversion des peuplades primitives, c'est une lutte pour le pouvoir, même si elle se fait par le catéchisme et non pas par les armes. Vous suivez des études d'histoire, peut-être?

- Non, j'en ai fini avec les études. Après le baccalauréat, j'ai visité la fac en touriste pendant six mois avant de me rendre compte que c'était ennuyeux et sûrement pas un endroit pour moi. Et puis, je n'avais pas tellement de temps à accorder à ça.

Jeanne marqua une surprise. Elle ne pouvait concevoir

qu'à vingt ans, on estime que les études étaient ennuyeuses. Elle en avait 58 et voulait revenir sur les bancs des amphithéâtres...

- Qu'est-ce qui vous prenait tant de temps?

- En fait, ça a commencé il y a cinq ans. J'avais à peine quinze ans et j'étais mordu depuis l'enfance de jeux vidéos. J'ai créé un site web sur lequel je donnais des astuces pour résoudre certains jeux. Puis j'ai été contacté par un éditeur de jeux pour développer leur propre site. Ensuite, j'ai eu plusieurs missions à effectuer pour eux ou des boîtes concurrentes. Le plus paradoxal c'est que je travaille pour le gouvernement actuellement.

- Le gouvernement?

- Oui. Je dépends en fait du ministère de la jeunesse et des sports. Ils m'ont demandé de travailler sur un protocole visant à sortir les personnes souffrant d'addiction aux jeux vidéos.

- Ainsi, vous sciez la branche sur laquelle vous êtes assis, mon cher Baptiste.

- Pas vraiment. Les jeux vidéos sont très prenant. Vous devez être extrêmement concentré. Mais cela reste un jeu. Lorsque ça devient une drogue, c'est dangereux.

- Je suis convaincue que les jeux vidéos sont une drogue, Baptiste. Tous ces jeunes gens qui ne peuvent vivre une seule journée sans s'abrutir sur une console.

- Vous avez en partie raison et c'est en cela que consiste ma mission pour le ministère. Empêcher le jeu d'empiéter sur la vie des joueurs. Au final, c'est le jeu lui-même qui y gagne, si les joueurs peuvent maîtriser, prendre assez de recul, ils deviennent alors acteurs et ne se contentent plus de subir machinalement la loi du jeu.

- En deux mots : devenir adulte, non?
- En quelque sorte, oui. Bien que je pense qu'on ne devient jamais tout à fait adulte, à part les banquiers et les huissiers.

Jeanne accompagna le rire de Baptiste. Elle lui saisit le bras. Baptiste ne ressemblait pas aux autres jeunes qu'elle rencontrait rarement du reste. Bien sûr, il était habillé comme eux, écoutait probablement les mêmes musiques, devait être un as de l'informatique et s'abrutir de jeux vidéos, mais quelque chose qu'elle ne pouvait définir émanait de ses vingt ans.

VIII

Annie croisa Lulli dans l'escalier qui menait au salon. Elle tenait un livre à la main. Annie reconnu le titre.

- La pitié dangereuse. Belle lecture.

- J'aime bien, même si je trouve le style un peu empesé.

- Vous trouvez? Au contraire, c'est tellement fin et léger.

- Il décrit les sentiments au scalpel c'est vrai. Mais il ne fait pas preuve d'assez d'audace. Parfois, on a l'impression qu'il est trop sage.

- Sage? Avez-vous lu Amok ou 24 heures de la vie d'une femme?

- J'avoue que je découvre l'écrivain avec ce roman. Je suis plus habituée à Balzac ou Zola. Dickens ne me déplait pas non plus.

- En plein XIXème alors? C'est étonnant de la part d'une toute jeune femme. Mais poursuivez avec Zweig, vous verrez qu'il est tout sauf conventionnel.

- Merci pour le conseil. Il n'y a rien d'étonnant à préférer des auteurs ayant fait leurs preuves, vous savez. Les écrivains du XXème manquent de consistance, de profondeur à mes yeux.

Elle laissa quelques secondes s'écouler comme on reprend sa respiration lors d'un crawl.

- De toute façon, tout le monde me trouve... disons... décalée.

- Ce n'est pas forcément un défaut, loin de là. Ne pas suivre bêtement le mouvement est une preuve d'intelligence, du moins la démonstration d'un esprit

libre qui n'a pas besoin qu'on lui dicte ce qu'il doit penser.

- Oui. Même si c'est parfois difficile. On ne sent rejeté, mis à l'écart.

- Alors vous trouvez refuge dans la littérature.

- C'est un peu ça, oui.

Lulli était à la fois heureuse de cet échange et terriblement gênée aussi. Annie et Bernard formaient un couple qui, à ses yeux et d'après ce qu'elle avait pu constater et imaginer, était un modèle de relation. Elle ne savait pas depuis combien de temps ils étaient ensemble et cela n'avait pas tant d'importance, finalement. Lorsqu'on était bien avec quelqu'un, cela pouvait durer toute une vie. Leur relation semblait épanouie, chacun profitant de la vie tout en ne pouvant se passer l'un de l'autre. Lulli imaginait deux planètes tournant sur elles mêmes et ayant un pouvoir d'attraction égale l'une sur l'autre. Elles ne s'éloignaient jamais au-delà de leur pouvoir de gravitation. Oui, Annie et Bernard gravitaient l'un autour de l'autre. Puis elle pensa à Baptiste, à leur vie ensemble. Il manquait décidément quelque chose. Mais quoi?

- Ca ne semble pas vouloir se lever.

- Pardon?

- Je parlais de la tempête. On dirait que les rafales vont emporter le chalet parfois.

Claude était posté devant la grande baie vitrée qui ne laissait pénétrer qu'une lumière pâle et fatiguée. Plus personne ne semblait accorder d'attention à la furie des éléments, chacun s'étant fait une raison. Plus personne sauf Claude. Annie le considérait du coin de

l'œil. Elle brûlait d'envie de lui dire ce qu'elle pensait.

- A votre place, je m'inquiéteraï moins de la tourmente au dehors que des bourrasques qui déferlent à l'intérieur.

Claude ne parut pas comprendre.

- Que voulez vous dire?

- Vous avez été odieux avec votre femme au déjeuner. Toute la tablée était consternée.

- Merci de votre attention, mais si je puis me permettre, occupez vous de vos affaires.

- Vous avez raison. Lorsqu'un individu traite sa femme de moins que rien en public, cela devient l'affaire de tous les témoins.

- Oh, épargnez moi le couplet féministe de bas étage. Vous ne savez rien de notre couple et vous vous permettez de me juger tel un membre de l'inquisition.

- Très jolie image! J'en sais et j'en devine assez pour me rendre compte que vous êtes un beau goujat, un machiste de premier ordre et d'une prétention hors limites.

- Merci du compliment. Vous avez oublié vaniteux.

- La vanité n'a rien à voir là dedans. Vous ne vous mettez pas tant en avant que vous rabaissez les autres, en particulier votre femme. Ca n'a pas dû être facile pour elle.

- Ne la plaignez pas. Elle a eu une vie que la grande majorité d'entre vous ne pourrait pas rêver d'avoir.

- Je sais. Le confort matériel. Mais je ne vous parle pas de ça.

- De quoi parlez vous, alors?

- De la considération. A vos yeux, elle n'est qu'un meuble. Vous lui parlez comme à un chien. Je n'ose imaginer vos relations avec vos employés.

- En trente-huit ans d'activité je n'ai jamais été poursuivi aux prudhommes, pas eu le moindre problème avec mes collaborateurs. Je n'étais peut-être pas un patron modèle mais jamais personne n'a eu à se plaindre de moi.

- Passons. Je vous parle de votre côté sûr de vous.

- Sûr de moi? Dites donc, ce serait bien un comble, si à soixante trois ans, je me trainais une timidité de collégien.

- Ne confondez pas timidité et réserve.

- Ah, désolé! J'ai affaire à une linguiste, c'est ça?

- Pas du tout. Les mots sont importants, ils peuvent faire mal, vous devez en savoir quelque chose et il convient de les utiliser à bon escient.

- Donc, en résumé, vous voudriez que je fasse des excuses à ma femme.

- Des excuses, oui, ce serait un début. Mais essayez de la considérer comme votre compagne et pas comme une merde de chien collée à vos chaussures.

- Ah... Ah... Utiliser les mots à bon escient. Votre démonstration est frappante. Je considère ma femme exactement comme elle est. Il se trouve que je la connais mieux que vous qui semblez tout savoir en cinq secondes, avoir tout compris en une phrase. Vous êtes aussi perspicace qu'une diseuse de bonne aventure.

- Il y a des signes qui ne trompent pas.

- Des signes? Quels signes? Vous n'avez vu de notre couple que la partie émergée. Vous êtes incapable de concevoir qu'on peut vivre d'une autre façon que la votre. En fait, vous méprisez les gens comme nous.

- Décidément je vous préférerais dans le rôle du patron autoritaire. Ce rôle de persécuté ne vous pas du tout.

- Peu importe qu'il m'aïlle ou pas. Car en réalité, c'est vous, sous couvert de bons sentiments et de droits de l'hommisme, de politiquement correct, qui faites preuve de dédain et de morgue envers ceux qui n'ont pas choisi votre voie.

- Et peut on savoir quelle serait cette voie?

- Oh, mais certainement. C'est la voie d'une minorité mais très présente dans les métiers de la communication, c'est pour ça que vous donnez la fausse impression que vous êtes majoritaires. Des journalistes, l'éducation nationale, des fonctionnaires culturels, des professions libérales, médecins, infirmières, en un mot tous ceux qui veulent régir notre vie. Education, santé, média. Si je voulais faire de la psychologie à deux balles, je dirais que vous êtes tellement dépitée de votre vie que vous voulez la faire partager aux autres.

- Passionnant.

Claude, lancé dans sa démonstration, ne percevait pas le ton ironique d'Annie.

- Tandis que, depuis que le monde est monde, il se divise en deux catégories. D'une part, les entrepreneurs qui font avancer le progrès, et puis ceux qui permettent ces réalisations.

- Les patrons et les ouvriers. Un peu simpliste comme vision, non?

- Pas du tout. Vous constaterez par vous-même que chaque fois que cet équilibre a été rompu, c'est le déclin. Voyez l'empire Romain. Et la Grèce antique. Pas plus loin que nous : les Etats Unis ou l'Europe. Tandis que la Chine, eux, appliquent cet adage au pied de la lettre et qu'ils vont tous nous bouffer.

- Je ne leur savais pas autant d'appétit. Vous êtes

sûrement de ceux qui craignaient le méchant bolchevik avec son couteau entre les dents.

- C'était différent. Les communistes ont imaginé que nous sommes tous égaux. Or, il n'en est rien.

- Mouais. Là, vous confondez différence et égalité mais peu importe. Alors si je résume bien, vous pensez que toutes les professions libérales sont nuisibles.

- Parfaitement! Des parasites qui vivent du commerce de ceux qui produisent et des impôts de ceux qui les emploient.

- Belle philosophie! Il n'y a aucun corps de métier qui trouve grâce à vos yeux, pas même les enseignants, les médecins?

- Les médecins? Ce sont les premiers à s'enrichir sur le dos de la sécurité sociale. Si vous les écoutez, le pays entier se transformerait en cobayes. Quant aux profs, bien au chaud à l'abri de leur sécurité de l'emploi, ils bourrent le crâne à des générations de crétins et le niveau baisse d'année en année.

- Ca y est! On n'apprend plus rien à l'école, c'est ça?

- Ne soyez pas faussement surprise. Il suffit de le constater, c'est tout. Les gosses ne savent même plus ni lire ni écrire. Vous avez entendu comme ils parlent entre eux? Vous y comprenez quelque chose, vous, à leur charabia?

- Vous allez un peu vite, là! Et puis, vous avez été jeune. Ne me dites pas qu'avec vos copains, vous ne parliez pas l'argot.

- L'argot est une chose, leur baragouin en est une autre. N'avez-vous jamais lu Frédéric Dard? L'argot est une forme linguistique à part certes, mais qui n'a rien de fortuit. C'est construit autant qu'une langue avec ses origines, ses étymologies, son évolution. Ca

n'a rien à voir.

- Au contraire, ça a tout à voir. Les jeunes ont toujours voulu parler une langue qui leur est propre, incompréhensible aux générations d'avant. Un uniforme linguistique en quelque sorte.

- Pour être incompréhensible, hé bien c'est gagné. J'y entrave que dalle à leur mixture vocale.

Claude avait prononcé cette dernière phrase en accentuant certaines syllabes, de sorte à singer l'argotier le plus grossier. Annie eut un sourire.

- Vous êtes très jolie quand vous souriez.

- Ah? Moins lorsque je vous tiens tête, peut-être? Merci quand même.

- Non, je le pense vraiment. Et puis, vous avez tort mais ça ne me déplaît pas qu'une femme ait du caractère.

- A propos de femme, nous parlions de la votre. Pourquoi êtes vous si cruel envers elle?

- Je ne suis pas cruel, quelle abomination avez-vous en tête? Et puis, de vous à moi, je préférerais parler de vous que d'elle.

- Non, mais c'est incroyable, ça! Vous me draguez, là.

- On peut faire des compliments à une jolie femme sans pour autant chercher à coucher avec.

- Qui a parlé de coucher avec qui? Je vous trouve vraiment...

- Oui. On me l'a déjà dit. Allez! Restons amis, même si l'exaspération vous va particulièrement bien.

- Nous ne sommes et nous ne serons jamais des amis. Vous êtes trop prétentieux et sûr de vous.

- Ah? Vous préférez la fragilité chez un homme, c'est ça?

- Peu importe ce que je préfère, en tout cas je déteste

ceux qui dénigrent leur propre femme et font du gringue à la première venue, dans son dos.

- Vous n'êtes pas la première venue. Je suis même certain qu'il faut pas mal bourlinguer pour trouver une femme telle que vous. Vous faites quoi dans la vie?

- Je profite de la vie, justement. C'est quoi cette question?

- Je voulais dire quel est votre travail? Je suis persuadé que vous travaillez.

- Hé oui, je travaille. Voyez vous, j'ai la chance d'avoir un compagnon qui ne me juge pas, qui ne pense pas pour moi, auprès duquel j'existe.

- Tant mieux pour vous. Vous ne voulez pas me dire ce que vous faites. Ah! Vous êtes prof, c'est ça? Et je vous ai froissé tout à l'heure.

- Pas du tout. Vous ne m'avez pas froissée, vous m'avez offusquée, choquée. Non, ce n'est pas le mot. Peut-on être choqué par quelqu'un d'imbu de lui-même comme vous l'êtes.

- Vous êtes assistante sociale.

- Vous êtes vraiment une caricature. Je ne pensais même pas que cela puisse encore exister.

- Ah, ça y est, j'y suis! Vous êtes psy. Y'a pas de doute.

- A quel jeu vous jouez, là?

- C'est vous qui jouez, pas moi. Je vous ai demandé quel était votre métier et vous vous esquiviez depuis cinq minutes. Il n'y a guère qu'un fonctionnaire pour agir de la sorte.

- Pas plus fonctionnaire que vous. Mais visiblement, nous ne voyons pas le monde avec les mêmes yeux.

- Je vous le confirme. Les vôtres sont magnifiques. Ils ont du en faire tourner des têtes, et des bien remplies

en plus. Allez! Dites moi que vous travaillez dans un laboratoire de recherche.

- Je vous prie de laisser mes yeux tranquille. Déjà que vous souillez mes oreilles avec vos beaux discours et vos phrases toutes faites.

- Allez! Vous avez gagné! Vous êtes kinésithérapeute spécialiste du massage des bébés.

- Quelle imagination!

- Donnez moi au moins un indice. Est-ce que ça touche les enfants? Est-ce une profession en rapport avec la santé, le social?

- Je retrouve bien votre esprit machiste, une femme qui travaille c'est donc soit une infirmière, soit une institutrice...

- Non mais quel con! Bien sûr! Féministe comme vous l'êtes, vous devez exercer une profession typiquement masculine et leur river le clou à tous. Attendez que je réfléchisse.

- Vous m'ennuyez avec votre jeu idiot. J'aurais préféré que vous me parliez de votre femme.

- Soit. Hé bien je vais vous en parler. De ma femme. Et vous allez constater que... Vous allez me donner raison dans moins de cinq minutes.

- Si j'en arrive à vous donner raison c'est que vous allez me faire de sacrées révélations!

- Oh! Il n'y a rien de bien extraordinaire là dedans. C'est même plutôt banal.

IX

Claude s'est installé dans un fauteuil, un verre de cognac à la main. Annie sourit devant un cliché de plus à ajouter au personnage.

- Nous nous sommes rencontré il y a bientôt quarante ans. A l'époque j'avais monté une petite entreprise de nettoyage. C'était pas évident. On était moins regardant qu'aujourd'hui sur la propreté et surtout on hésitait à le confier à des pros. Je proposais un contrat de « transparence ». Avec mon équipe, on lavait les vitrines des magasins, parfois un industriel faisait appel à nous pour ses locaux, surtout à la veille de la visite d'importants clients.

Ma future femme était vendeuse dans un magasin de haute couture situé sur une place très connue. Notre contrat stipulait qu'on passe toutes les deux semaines pour le compte de cette prestigieuse enseigne. Un contrat en béton. Nous nous sommes revus. C'est aussi simple que ça.

Ensuite on s'est marié. Sa famille était l'héritière d'une longue tradition d'aristocrates sans le sou, mais avec tous ces à priori qu'on rencontrait alors encore dans les grandes familles, désargentées ou pas. Ils ont très mal vu qu'elle épouse un « petit laveur de carreaux ». C'était leur expression. Alors que ma société commençait à se faire une petite place au soleil. Trois millions de francs de chiffre d'affaire, c'était pas rien.

Annie soupira. Claude comprit qu'il ne devait pas parler chiffres avec elle. Après une hésitation, il reprit.

- On s'est installé dans un petit appartement. Elle ne voyait jamais sa famille, du moins en ma compagnie. Mais je pense qu'elle avait fait son choix. De mon côté, j'étais plutôt libre puisque j'étais de l'assistance. On s'est fait tout seuls.

Au début nous étions très amoureux. On se moquait des autres, du qu'en dira-t-on. Comme deux naufragés que les courants ont rejetés au large. Nous nous tenions les coudes. Ce sont nos plus belles années. Nous ne roulions pas sur l'or, mais nous étions complices, nous faisons bloc.

J'ai délégué la boîte de nettoyage à un de mes meilleurs employés, un magrébin. Qu'on ne vienne pas me faire la leçon sur le racisme et tout ça. Ensuite, je lui ai vendue l'affaire et ma foi, il s'en est très bien sorti. Aujourd'hui il est à la tête de la deuxième entreprise de nettoyage du pays. Bref, j'ai commencé à grimper sur l'échelle sociale. J'ai pensé proposer des gros engins de travaux public en location. Je bossais comme un dingue, allant sur le terrain régler les innombrables problèmes, démarchant les nouveaux clients, etc. C'est à ce moment, quand j'aurais eu besoin de la plus grande assistance, que quelqu'un de proche m'encourage, qu'elle m'aide, qu'elle me soutienne, c'est à ce moment là que ma femme a pris de la distance. Oh, imperceptiblement d'abord. Mais elle était moins disponible alors que je me crevais à trouver des clients, à ce que tout fonctionne le mieux du monde. Lorsque je rentrais, je la sentais absente. Elle ne m'épaulait plus comme lorsque nous mangions de la vache enragée. En revanche, elle n'avait pas pris ses distances avec le carnet de chèques. L'argent commençait vraiment à rentrer à cette époque. J'ai eu

l'impression mais après coup, que ce confort, ce luxe en fait, l'a détaché de moi. Un peu comme si elle m'avait trompée avec mon propre argent. Elle ne travaillait plus comme vendeuse mais elle passait autant de temps dans les boutiques. Je ne disais rien. Trop heureux de la voir épanouie, même si intérieurement j'aurais voulu qu'elle me seconde davantage, qu'elle soit à mes côtés, quoi! Ah! J'ajoute que c'est bien elle qui a voulu quitter son emploi de vendeuse. Je ne lui ai jamais demandé quoi que ce soit à ce niveau. Bien sûr, j'étais ravi qu'elle ait plus de temps pour elle, elle pourrait alors davantage m'épauler. Ce ne fut pas le cas.

Au début, je veux dire du temps du laveur de carreaux, elle était câline, me mitonnait de bons petits plats le soir. Nous partions en weekend. Nous allions même au cinéma, au théâtre.

Et puis, elle s'est éloignée de moi. Au moment où j'avais besoin de sa présence pour affronter, seul, le monde cruel de l'entreprise. Je jouais alors dans la cour des grands, celle qui est sans filet et sans pitié. Il vaut mieux avoir les reins solides et un mental d'acier, croyez-moi.

D'année en année, elle s'est détachée de moi. Alors, j'ai trouvé des compensations. Je pense encore aujourd'hui que la vie de couple ne peut durer comme aux premiers jours bien longtemps. C'est normal, c'est humain. Passé les premières années de passion, on s'assagit, on n'est plus constamment l'un sur l'autre...

Là, un petit sourire éclaire son visage comme lorsqu'on réalise une plaisanterie sans y penser, un double sens, une expression équivoque.

- Mais que ce soit clair : ce n'est pas moi qui l'ai délaissée.

Annie n'avait plus l'air ironique qu'elle affichait sans complexe au début de la confession de Claude.

- Mais vous, vous étiez absent également, trop occupé dans votre vie professionnelle.

- Ne renversez pas les responsabilités. Lorsqu'on s'est connu, j'avais déjà une affaire à faire tourner, peut-être moins importante, mais qui prenait tout mon temps. Et puis, j'étais présent. Il y avait les weekend. J'étais sûrement plus à l'écoute que d'autres qui auraient passé toute leur journée en compagnie de leur épouse. Ce n'est pas la quantité mais la qualité des moments passés ensemble qui est important.

- Probablement. Peut-être attendait elle autre chose. Je ne peux pas imaginer qu'une femme comme Jeanne n'ai jamais rien laissé paraître de ses sentiments, de ses attentes.

- C'est beaucoup plus simple que ça. L'habitude. La routine. Le temps passe si vite. On se retrouve étrangers l'un pour l'autre sans s'en rendre compte.

- Non. C'est trop facile, la faute à pas de chance. N'en avez-vous jamais parlé avec elle?

- Parlé de quoi? Et puis je crois bien que la situation lui convenait. Elle avait toutes ses journées libres, elle voyait ses copines qui étaient la plupart dans la même situation qu'elle sans jamais s'en plaindre. Et puis, vous savez, une carte bleue a beaucoup de pouvoir.

- Il n'y a rien à faire, hein? Vous ramenez tout à l'argent.

- L'argent. Quel argent? Celui que je gagnais ou celui qu'elle dépensait.

Un sourire à la fois carnassier et désabusé n'arriva pas

à détendre les traits de son visage.

- Et les enfants?

- Quels enfants?

Annie soupira.

- Les vôtres, pardi!

- Ah! Oui, les enfants. On suppose habituellement qu'ils viennent cimenter le couple, n'est-ce pas? Hé bien, c'était raté. Attention, n'allez pas me faire dire que je regrette. Ah ça, non! Ils m'ont toujours apporté que du bonheur et sont en train de bien réussir leur vie. Ils sont ma fierté. Mais j'ai eu le sentiment qu'ils ont davantage éloigné ma femme de moi qu'ils ne nous on rapprochés.

- Peut-être manquaient-ils de votre présence. Ils devaient être plus complices avec leur mère.

- Pas si sûr, voyez-vous. Entre ses amies et les boutiques, ma femme n'était pas plus présente que moi. J'ai toujours veillé à leur éducation même si j'y accordais peu de temps, je l'avoue. Nos enfants n'ont jamais été le centre de notre relation comme on peut le constater dans bon nombre de foyers. J'avais une vie professionnelle très prenante, ma femme jouissait d'une certaine indépendance...

- Laissez-moi deviner : vous aviez une nourrice, un précepteur.

- Tout ça, oui. Et deux femmes de ménage et jusqu'à un chauffeur les six mois où l'on m'a retiré mon permis de conduire. Hé, je gagnais bien ma vie, nous n'allions pas nous priver d'un certain confort.

- Mouais, un confort qui vous éloignait de vos enfants.

- Sans doute. C'est facile de refaire l'histoire après coup. Quoi qu'il en soit, ça s'est passé comme ça. Peut-être si nous avions été moins accaparé par nos

vies... Et puis on ne va pas refaire le monde.

- Dans votre histoire, je ne vois qu'une banale histoire baignée d'amertume. Votre femme, dépitée de la vie dans laquelle elle s'était volontairement engagée, renonçant à vous changer. Elle a compensé en vous considérant comme un vulgaire tiroir caisse. Et vous, déçu qu'elle ne tienne pas son rôle auprès de vous, un rôle de collaboratrice, une sorte de secrétaire, mais pas celui d'une femme aimante, vous vous êtes réfugié dans les apparences. Je suis sûre que vous lui demandiez d'être parfaite lors des dîners donnés pour les clients importants.

- Qu'est-ce que j'aurais dû faire, dites-moi, puisque vous avez un avis sur tout?

- Je n'ai pas d'avis sur tout comme vous dites. J'essaie de voir les choses objectivement. Je n'ai pas à vous donner de conseils, ils arriveraient trop tard et puis c'est votre vie, pas la mienne. La seule question qui se pose est la suivante : a-t-elle été heureuse? Et vous?

Claude ne répondit pas. Il restait assis dans le large fauteuil, plongé dans ses pensées, dans son passé. Cette discussion l'avait ébranlé bien plus qu'il ne voulait se l'avouer. Annie resta immobile un moment, puis quitta la pièce. Au moment de franchir le seuil, elle se retourna et lui lança comme un animateur télé donne la réponse à un jeu.

- Au fait, je suis illustratrice pour livres d'enfants .

X

Baptiste avait abandonné sa console de jeux. Il examinait les tableaux accrochés au mur le long de l'escalier qui monte à l'étage. Quelques huiles exhibant des sommets enneigés plongés dans la brume sous un ciel d'encre, des posters sans cadre où la montagne se dévoilait dans des scènes quotidiennes d'autrefois.

- Vous êtes un passionné de montagne?

- Pas vraiment. J'admire le courage et la volonté de ceux qui partent aux aurores à l'assaut de sommets illuminés alors que les vallées sont assombries d'un reste de nuit. En fait, je préfère l'image de la montagne à la montagne elle-même.

- Je me demandais ce qui vous avait poussé à venir passer quelques jours ici, coupé du monde.

- Coupé du monde par obligation.

- Hmm. Sans la tempête, le premier petit village est à une bonne demi heure de voiture quand même.

- Ca ne me dérange pas, ça ne nous dérange pas, Lulli et moi. On aime bien se retirer du monde, échapper à la foule.

- Vous méditez?

- Ca nous arrive. Mais rien de religieux. Juste un voyage au centre de nous même. Et puis ça détend.

- Vos jeux vidéos, c'est un peu stressant, non? On est loin du recueillement.

- Oh, vous n'allez quand même pas nous réduire à ça.

- Nullement. C'est simplement que vous ne vous séparez rarement de votre console, enfin depuis ce

matin vous l'avez constamment dans les mains. Baptiste eut un sourire. Ce n'était pas la première fois qu'un adulte lui faisait remarquer son addiction. Mais quel était le péché mignon de Bernard? Surement un truc très nature, genre footing à quatre heures du matin, bain dans l'eau glacée, dormir sur des pierres pointues.

- En somme, vous n'avez pas tort. Mais c'est un peu facile de définir un être à sa seule passion.

- Oui, loin de moi cette idée. C'était juste une remarque pour te connaître un peu... ça t'embête si on se tutoie. J'ai vraiment du mal avec le vous.

- Si vous voulez. Enfin si tu veux.

- Si ça te dérange, on se dit vous, y'a pas de problème. Il n'y a rien de paternaliste là dedans.

- Non, ça ne me pose aucun problème. En revanche, Lulli a certains principes. Pour elle, tutoyer c'est comme parler à vingt centimètres du nez d'une personne.

- Pas bête. Tu connais la distance de sociabilité? Lorsqu'on discute avec un inconnu ou une vague connaissance, on se place de telle façon que son bras ne peut nous atteindre, vieux réflexe préhistorique sans doute. Si l'on n'a pas confiance, autant se tenir au-delà de portée de poing.

- En effet. J'avais lu un truc semblable sur le fait que la moitié du monde roule à gauche. Partant du postulat que les droitiers sont majoritaires, il valait mieux se croiser par la gauche, afin d'avoir son arme à portée de main si ta tronche ne revenait pas à celui que tu croisais.

- Le rituel de la poignée de main, pareil. Quand on se serre la main, cela prouve qu'on n'y cache pas un

couteau ou autre objet indélicat.

- Et pour la bise?

- C'est différent. Une vague réminiscence de nos ancêtres animaliers qui se reniflaient nez à nez.

- Vous... Tu travailles avec les animaux, c'est ça?

- Oui. Enfin, sans être vétérinaire. Disons que je soigne plutôt leur âme.

- Un psy de la faune?

- Pas tout à fait. Mais ça peut se résumer comme ça. Tu sais, dans leur milieu naturel, il n'y a pas de place pour les problèmes psychologiques. D'une part, il faut un cerveau conséquent pour parvenir à se définir en tant que personne, cela ne concerne que les mammifères, et puis la nature règne sur leur comportement, elle leur dicte leur ligne de conduite. La marge de manœuvre est faible.

- Tu insinues que c'est parce que nous faisons des choix que nous allons mal dans nos têtes.

- Absolument. Le stress, la dépression sont les conséquences des choix que nous sommes contraints d'adopter constamment. Certains sont totalement désarmés devant des situations qui ne sont pas naturelles. Nous n'avons pas été programmé pour ça, enfin pas encore. L'évolution a besoin de temps. Notre mode de vie actuel est somme toute assez récent. J'ai souvent l'image d'un voyage dans le temps. Tout est allé très vite, surtout depuis deux cents ans. Nous avons été projeté dans un futur entouré de technologie, faussant les rapports humains, et nous n'y sommes pas préparés. Nos habitudes de vie ont changé, pas notre cerveau.

- Pourtant des psy existaient dans la Grèce antique, non?

- Certainement. Mais dois-je te rappeler qu'ils avaient un style de vie assez proche du notre. Ils vivaient dans des cités, des classes d'individus existaient. Paradoxalement, c'étaient peut-être les esclaves qui avaient le moins de problèmes psychiques.

- Tu veux dire que l'esclavage est une bonne chose?

- Surement pas! Mais regarde, les tribus primitives, et celles qui sont encore là aujourd'hui le prouvent, n'ont pas ou peu de problèmes existentiels. Le monde paysan qui est au contact du milieu naturel souffre moins de troubles que les hommes qui ont mis un doigt, parfois le bras entier, dans cet engrenage qu'on appelle le progrès. Coupé de la nature, notre esprit rationalise davantage, nous devenons des êtres essentiellement cognitifs. Notre pensée se substitue à nos sens. Nous ne savons plus ressentir notre environnement, nous l'avons intellectualisé. Le langage a été un pas important dans cette voie, comme si l'on se posait en spectateur de la nature, puis, en maître. Les différentes religions déistes ont encore plus accentué ce penchant de vouloir tout régir, de se poser hors nature, voire de la combattre, la dompter, la dominer et, finalement, l'asservir. Nous avons oublié que nous ne sommes après tout que de simples animaux. Des mammifères évolués, certes, mais physiologiquement assez proche des autres espèces intelligentes. En mettant des mots, des pensées sur notre environnement, nous nous en sommes exclus tout naturellement.

Cela n'a rien à voir avec l'intelligence. J'entends parfois des gens exposer que les maladies psychologiques sont la conséquence d'une trop grande intelligence. Faux. Ce qui définit justement

l'intelligence c'est de savoir s'adapter aux circonstances. Observer, analyser puis juger, prendre rapidement une décision. Cela s'applique à toutes les situations. L'homme des cavernes qui doit chasser pour se nourrir, le cultivateur qui doit gérer ses semences, l'employé qui doit effectuer sa tâche quotidienne.

- Et les animaux, eux, n'ont rien à faire?

- Justement, dans un zoo, si! Ils bénéficient de la sécurité : aucun prédateur ne viendra les chasser. Ils sont nourris et n'ont donc pas besoin de chercher leur pitance. En un mot, nous les avons humanisé dans nos réserves. Ce n'est plus la vie sauvage, mais un poulailler où ils ont tout le loisir de réfléchir à leur condition.

La vie animale est assez simple : je chasse, je mange, je dors, je me reproduis. Point. Le temps passé à cogiter est très faible. Maintenant, il faut considérer certaines espèces comme particulièrement avancées dans le comportement. Ils font mieux que nous. Prends par exemple les dauphins. Ils sont curieux et adorent la compagnie des hommes. Savais-tu qu'une expérience réalisée aux Etats Unis propose de guérir, du moins d'atténuer le stress des enfants en les mettant en relation avec les cétacés? Et ça marche! Les bonobos, eux, règlent tous leurs problèmes par le sexe, pas en se tapant dessus.

- Oui, je vois. Peace & love. T'es hippie?

Cela fit sourire Bernard. On l'avait souvent considéré comme tel, particulièrement lors de ses voyages sans le sou au bout du monde. Un tendre rêveur disaient ses proches, ses amis restés en France. Au bout du monde, on ne le comprenait pas davantage. Pourquoi ce blanc,

qui venait d'un pays si riche, trainait ses savates et ses guenilles sur la poussière des routes du monde pauvre? Un touriste, on comprenait. C'était une tirelire. Un journaliste, passe encore. On prenait une pose résignée. Un médecin à la rigueur, bien qu'on pensait tout bas « pour qui se prennent-ils dans les pays riches pour nous envoyer leurs docteurs, notre médecine vaut bien la leur, non? »

Bernard débarquait d'on ne sait où. Il était aussi pauvre en apparence que les populations qui l'hébergeaient. Il ne demandait rien, n'offrait rien. Juste une présence, un échange. Dans ce monde marchand, personne ne le comprenait. Mais si les peuples du tiers monde ne pouvaient concevoir une telle attitude, ils se gardaient bien de la juger. Après tout, c'était la voie qu'il avait choisie, s'il était heureux ainsi. Les nantis des pays riches ne se privaient pas pour le juger en revanche. Différence fondamentale du comportement.

- Pas plus hippie que toi. J'ai traversé pas mal de pays. J'ai vu différentes façons de vivre, je les ai partagé. Mon travail est le comportement animalier. Tu sais, ça donne du recul, on relativise grandement. Je ne me considère pas comme bouddhiste, mais je cultive un certain détachement, c'est vrai.

- Tu dois sacrément être déçu par la météo, non? Un lion qui tourne en cage.

- Oui, c'est pas ce que j'avais prévu, mais la vie est faite d'imprévus, il faut savoir s'adapter.

Bernard sourit à l'évocation du lion.

- En fait, le lion ne tourne pas tant que ça. Il a besoin d'exercice, mais lorsqu'il peut passer toute une journée à roupiller, il ne se fait pas prier. C'est un gros

faignant, sa majesté! Je crois que c'est Hollywood qui en a fait un dangereux prédateur.

- Ah? C'est quand même pas une gentille peluche tout de même?

- Non. C'est un félin, un prédateur qui guette sa proie. Tous les animaux dans leur milieu naturel n'ont qu'un objectif : se nourrir. Ils y passent leurs journées. Pour certains, dont l'alimentation est plus riche, c'est moins contraignant.

- Certains se la coule douce pendant que d'autres n'arrêtent pas de trimer. C'est assez proche de notre organisation à nous, les humains.

- C'est assez vrai. A part que les animaux, tous sans exception, ont gardé leur intérêt pour le jeu.

- Pareil. Regarde, y'a pas cinq minutes tu me définissais uniquement comme un joueur.

- Absolument, mais il y a une différence essentielle. Le jeu, chez les animaux, est un acte social, il permet de se connaître, d'échanger, de tester ses limites. Nous avons perverti cet acte fondamental avec toute notre technologie. D'ailleurs, tu remarqueras qu'un enfant s'amuse toujours davantage avec un simple morceau de bois qu'avec la plus sophistiquée des trouvailles d'adultes. Car ce sont les adultes qui créent les jouets, un peu paradoxal, non?

- Les adultes ont été des enfants.

- Ils ont tendance à l'oublier trop souvent.

- Et toi, tu as gardé ton âme d'enfant?

- Je l'espère.

- Tu peux me la définir, pour moi c'est juste une expression, un truc utilisé dans les films.

- Avoir une âme d'enfant, c'est garder une fraîcheur, une innocence, s'avoir s'émerveiller du beau, être

curieux, ne jamais devenir blasé et pédant.

- Oui, je vois. Mais tu as des responsabilités dans ton boulot, tu ne peux être insouciant tout le temps.

- Ne confonds pas innocence et insouciance. On peut être léger et grave à la fois. Tout est une question de forme. Le fond et la forme.

- Toi, c'est facile, mais imagine un banquier ou un vigile. Plutôt compliqué de rester innocent.

- Justement, la candeur permet de bien choisir ce que l'on va faire de sa vie.

- Ah? Tu imagines un monde sans banquiers, sans huissiers?

- Et pourquoi pas? On peut très bien vivre sans son banquier.

- Ça demande une toute autre organisation.

- Sans doute. On voit bien que ce système ne marche pas, ou alors uniquement pour une poignée de privilégiés et je ne suis pas sûr que ça les rende heureux. Alors pourquoi ne pas essayer autre chose? Lorsque tu es devant ta manette de jeux, si ta stratégie n'est pas bonne, tu en changes, non?

- Ça n'engage que moi.

- Tu as peur que quelques uns choisissent pour d'autres? Faire le bonheur du peuple malgré lui.

- C'est un peu ça, oui. Il y a des exemples sanglants partout dans le monde et à toutes les époques. Chacun devrait pouvoir vivre sa propre vie sans subir ou faire subir à son voisin ses propres choix.

- Admirable. L'individualisme roi.

- Tu as mieux à proposer?

- L'erreur des générations passées a été d'imposer leur propre point de vue au lieu de chercher à convaincre.

- Et tu situes où le début de propagande? Le petit livre

rouge ou les spots de publicité à la télé?

- Ni l'un, ni l'autre. Tout doit se jouer dans l'éducation.

- On en revient au petit livre rouge. Une éducation que l'on donne est forcément de parti pris. Même si l'on se contente de guider l'enfant, c'est déjà l'influencer.

- Tu ne crois pas que chacun puisse se construire par lui-même, avoir ses propres idées, former sa propre opinion?

- Franchement non. Et ça m'étonne que toi qui a le double de mon âge, tu continues à idéaliser l'être humain.

- Je n'idéalise rien du tout. Je pense simplement que si on ne rêve pas, si l'on ne tente rien, alors c'est sûr, on devient résigné, on perd son âme d'enfant. Tu es heureux de vivre dans ce monde-ci? De devoir y tracer ta voie?

- Pas vraiment. Mais ce monde, c'est un peu vous, enfin votre génération qui l'a créé. On hérite toujours de ses parents. Parfois l'héritage est un peu lourd.

- Je ne dis pas le contraire. Justement, c'est à vous de changer les choses.

- Comment pourrions nous réussir là où vous avez échoué?

- En prenant conscience de certaines choses. Et pour cela, il faut vous dégager de l'ornière dans laquelle on vous laisse végéter et qu'un confort apparent vous empêche de vous hisser.

- Les ornières, c'est vous qui les avez créées.

- Pas seulement nous. Nous avons eu notre part d'héritage aussi. Et ainsi de suite depuis dix mille ans. A chaque fois, au lieu de rétablir l'équilibre entre la nature et l'homme, nous avons au contraire repoussé

les limites de la science accompagnée de la technologie qui nous envahit, nous rend esclaves.

- Peut-être n'y a-t-il pas d'autre voie?

- Il y a toujours une alternative, un autre chemin. Encore faut-il avoir la volonté de s'y engager et ça, on ne peut le faire tout seul.

- L'argument pour enrôler des millions de gens contre leur gré et faire soixante millions de morts, comme en Urss?

- Le système s'est perverti dès le début. Ce n'est pas parce qu'une expérience a échoué qu'il faut laisser tomber toute la recherche.

- Une expérience qui coûte très cher.

- Je te trouve bien désabusé pour ton âge. Trop sage avant l'heure. Sais tu que pour devenir sage il faut avoir été passionné?

- Comment y croire encore? Croire en quoi? La religion? On s'entretue depuis cinq mille ans au nom de tous les prophètes. La politique? Elle n'a pas les bonnes réponses. L'humanisme? En son nom, on a fait plus de victimes que toutes les guerres de frontières. L'écologie? Vu l'état dans lequel vous avez mis la planète, je crois qu'il est illusoire d'y penser.

- C'est un discours un peu amer pour un jeune homme comme toi qui a toute sa vie devant lui.

- Je sais. Mais regardez le monde autour de vous et dites moi comment il tourne.

- Tout n'est pas si noir quand même. Le pire côtoie le meilleur. La technologie nous emprisonne mais nous libère aussi d'un autre côté. Imagine la vie des femmes avant la démocratisation du lave linge, tous ces petits gadgets qui soulagent grandement les tâches difficiles ou répétitives. L'essentiel c'est de maîtriser les objets

afin qu'ils ne nous dominant pas. Pareil en ce qui concerne la vie en société. Il faut trouver le recul nécessaire pour appréhender les problèmes, les affronter ou les contourner.

- D'accord. Seulement tout a déjà été fait, tenté, expérimenté. Il n'y a plus rien à découvrir, aucune voie qui n'ait été déjà empruntée. Vous, vous aviez mai 68 et des idéologies qui valent ce qu'elles valent, une possibilité de rêver votre avenir...

- Hola! Je ne suis pas aussi vieux que ça pour avoir vécu mai 68. J'avais à peine un an au mois de mai.

- Non, mais vous savez ce que je veux dire. C'est quoi le monde que vous nous laissez? Je parle de votre génération mais aussi de toutes celles qui précèdent. On a marché sur la lune, il y a eu les Beatles et Pink Floyd, les meilleurs shows télé, les grands auteurs sont tous morts, le cinéma ne fait que se répéter, les tentatives de sociétés alternatives sont toutes tombées à l'eau, l'ascenseur social est en panne...

- Je crois que tout n'a pas été tenté. Il y a une autre voie, d'autres voies. En ce qui concerne l'art et la culture, tout n'est qu'un éternel recommencement. Tous les thèmes ont été abordés depuis longtemps. On en a fait le tour. Reste à savoir de quelle manière.

- Moi je pense que si notre génération est aussi désabusée, c'est qu'elle se rend compte qu'elle n'a plus d'objectif. La peur du chômage, le sida, la faim dans le monde, la fin du pétrole, le réchauffement climatique. Avoue que ça fait beaucoup.

- Le défi est grand, mais quel challenge! Tu te rends compte que vous allez vivre une période intense et inédite dans l'histoire du monde. Un bouleversement immense. Un peu comme lorsque le nomadisme a

laissé la place aux premiers agriculteurs. Un pari qu'il faut gagner. Pour l'homme. Pour la planète.

- Dis donc, on dirait un discours politique! »

Baptiste et Bernard partirent dans un rire partagé alors que Raphael apparaissait au même moment où Lulli et Jeanne entraient dans la pièce.

- Y a-t-il des partants pour un Scrabble? s'enquiert Raphael, la boîte de jeu à la main.

- C'est pas tout à fait ce que nous sommes venus chercher ici, mais enfin, faisons contre mauvaise fortune bon coeur.

XI

Jeanne s'installe devant la large table à peine éclairée par l'immense baie vitrée qui ne laisse entrer qu'une lumière affaiblie par la tempête qui fait rage.

Bernard secoue le sac aux multiples lettres dans un bruit de pièces de monnaie en plastique qu'un géant triturerait dans sa poche.

- Qui joue?

- Mon mari préfère ses Sudoku. Je l'ai laissé dans notre chambre, pas la peine de le déranger, je sais qu'il ne viendra pas.

- Annie avait du courrier en retard. Nous serons donc cinq si Raphael veut bien se joindre à nous.

- Avec plaisir.

- Vous n'avez pas de nouvelles informations sur l'état de la tempête s'enquiert Jeanne avec un filet d'inquiétude dans la voix.

- Je suis au regret de vous dire qu'aucune liaison n'a été rétablie et que, comme vous pouvez le constater vous-même, les éléments continuent à se déchaîner.

Pourtant aucun des invités ne semble s'intéresser aux éléments déchainés qui s'enchevêtrent dehors. Les rafales continuent pourtant à se multiplier, inexorablement. Les flocons de neige ne sont plus ces gentils morceaux de coton féériques mais bien des projectiles agressifs que le vent malmène dans un froid sibérien. Pour un observateur placé dans cette interminable tempête, le chalet apparaîtrait comme un navire isolé en haute mer, un refuge battu par des vents

vigoureux. Mais il n'y a personne dehors. L'idée même de devoir traverser cette furie a depuis longtemps abandonné les cerveaux les plus audacieux. Devant un tel carnage, l'humain se transforme en hérisson se roulant en boule devant le danger ou encore en tortue, calfeutrée dans sa carapace.

- Allez! Qui commence?

- Jeanne, à vous l'honneur. Nous tournerons ensuite dans le sens des aiguilles d'une montre.

- Pas du tout! Nous devons respecter les règles, mon âge ne me confère aucune priorité.

- Il n'était absolument pas question d'âge, mais de galanterie.

- Vous semblez oublier mon cher Bernard que je ne suis pas la seule femme autour de cette table. Chacun pioche une lettre et celui qui détient la plus proche du A commence.

Lulli retourne un W, Baptiste hérite d'un P, Raphael sort un H, Bernard gagne un A. La cause est entendue lorsque Jeanne exhibe également la première lettre de l'alphabet.

- On est bien avancé, maintenant.

- Ce cas de figure est prévu. Nous devons piocher à nouveau.

Jeanne tire un V.

Bernard ne peut réprimer un sourire gagnant. Pour la forme, il plonge sa main dans le sac.

- C'est pas vrai! Incroyable. En plus le V n'existe qu'en deux exemplaires.

- Re commençons!

- M! Bernard, débrouillez-vous pour tirer n'importe quelle autre lettre, nous n'allons pas passer notre

temps à nous départager.

- Désolé.

Bernard montre sa lettre, identique à celle de Jeanne.

- Dites moi, c'est de la passion entre vous deux, non?

- Bon, cette fois, c'est la dernière. B! Qui dit mieux?

Jeanne puise un L et la partie commence.

- On pioche combien de lettres déjà?

- Sept.

- Facile, autant que le nombre de nains.

- Bernard, à vous l'honneur!

- Heu, c'est pas facile, là. Vous n'avez pas idée des lettres dont j'ai hérité. On n'aurait pas pu garder celles qu'on avait déjà choisies pour se départager?

- Non, Bernard fait Jeanne, excédée. Elle s'est investie dans le jeu comme s'il s'agissait d'un match de championnat.

- Bon, puisqu'on m'y pousse. Bitte. B.I.T.T.E.

- Ca commence très fort!

- Hé là! Ca ne prend qu'un T.

- Tu confonds avec l'autre proéminence, Lulli fit Baptiste, légèrement amusé.

- Votre ami a raison, ma chère. Il s'agit du mot qui désigne un plot, une bitte d'amarrage par exemple, non cette chose qui fait rougir les jeunes filles. Encore que les jeunes filles d'aujourd'hui ne rougissent plus pour si peu.

Lulli devient écarlate.

- La preuve que si.

Tous se sont tournés vers elle, visiblement mal à l'aise.

- Allez! On vous taquine. C'est naturel, tout ça.

Puis Jeanne, dans un murmure, comme si elle se parlait à elle-même,

- Qu'ils sont prudes les jeunes gens de nos jours.

- Il ne s'agit pas de pudibonderie. Je trouve cela très commun au contraire, juste de vieilles blagues de conscrits. C'est pitoyable.

- Bêtises!

- Pardon?

- Je disais « Bêtises », c'est mon mot. Hé ho? On joue au scrabble oui ou non?

- Désolé Raphael, c'est cette tempête au dehors. Ça nous met les nerfs à fleur de peau, n'est-ce pas?

- Moi, ça va. Au début, j'étais un peu déçu, comme par une journée gâchée, perdue, mais là ça va mieux. On passe un moment sympa, vous ne trouvez pas? Un bon jeu de société, y'a rien de mieux pour lier connaissance.

- Oh, vous, ne la ramenez pas avec votre bitte.

Un instant chacun se demande la signification de cet envoi de la part de Jeanne, et puis dans un pouffement, tous comprennent la plaisanterie. Le jeu est interrompu par une vague de fou rires qui ont pour effet de sortir Annie de sa correspondance.

- Hé bien, vous avez l'air de vous amuser comme des petits fous.

- Ah! Annie! Justement, on parlait de la bitte de votre mari.

- La quoi?

- Le mot qu'il a composé.

Baptiste tend un index vers le centre du jeu pour renseigner Annie. La partie reprend. Jeanne pose un pertinent SALACE.

- Décidemment, on ne va pas s'en sortir. C'est comme dans le sketch. Vous savez bien. Oh, qui c'est déjà?

- Palmade. Pierre Palmade.

- Ah oui! Je l'avais oublié celui-là! Oui, c'est ça.

Pierre Palmade. Oh, qu'est-ce qu'il m'a faite rire, lui. En matière de bitte, il doit s'y connaître.

La plaisanterie de Jeanne ne fait rire personne, esquisse tant bien que mal un demi sourire sur le visage de Raphael.

- Oh, allez! Ce n'était pas méchant. Je n'ai absolument rien contre les homosexuels.

- C'est révélateur d'une époque quand même. La même tirade aurait fait se tordre il n'y a pas vingt ans.

- D'un milieu plus qu'une époque, Bernard. Je pense que nous provenons tous d'un cadre relativement aisé, culturel et parisien. Je ne suis pas sûre que dans une petite ville de province on ait les idées aussi larges.

- Il ne s'agit pas d'idées larges ou étroites enchaîne Raphael en plaçant un TEMPO.

- C'est l'inconnu qui inquiète. On a peur de ce que l'on ne connaît pas, ou mal. Pour se protéger, on utilise ses propres armes, l'insulte, le dégoût, parfois les plaisanteries grossières. Ça rassure de cantonner l'autre, celui qui est différent, dans ses traits les plus marqués, comme si l'on érigeait une barrière, une frontière invisible mais bien réelle. On exagère les détails pour dresser une séparation qui doit nous protéger.

- C'est assez juste, oui. Je n'y avais pas pensé, mais on a tous notre petit monde bien à nous dans lequel on se sent en sécurité, à l'abri de ceux qui ne pensent pas comme nous.

Baptiste semble tout étonné de cette révélation. Il dépose CORBEAU sur le jeu.

- Quand même, on n'est plus au temps des castes. Les gens se mélangent, on en a des preuves tous les jours. Jeanne tente d'influer sur l'esprit de Baptiste tout en

glissant MORATOIRE entre le TEMPO et le RATATINER de Lulli.

- Je vous trouve bien naïve chère Jeanne. La majorité des relations se font entre des personnes de même rang social, de même culture, appartenant à la même communauté. Ce n'est plus l'impossibilité physique ou morale qui interdit à l'avocat ou au notaire de rencontrer une femme de chambre, c'est juste que chacun appartient à son propre monde et a trop peur pour se lancer dans l'inconnu, même si cet inconnu vit dans la même ville, a globalement le même style de vie.

- Ils n'auraient rien à se dire de toute manière.

- Ah, vous croyez? Vous pensez que les soucis et les attentes d'un huissier sont si différents que ceux d'une bonne à tout faire?

- J'en suis parfaitement convaincu. Ils n'ont pas fait les mêmes études, pas rencontrés les mêmes gens, pas vécu aux mêmes endroits. Vous savez qu'il y a mille façons de vivre à Paris? Non, je crois même que plus le temps passe, plus on s'engluie dans notre propre confort.

- Certes. Le directeur n'est sûrement pas intéressé par l'univers du domestique, mais l'inverse? Je suis certaine que le serveur de chez Mc Do rêve de rencontrer des gens socialement plus élevés, non?

- Encore moins! Il y a un gentil désintéressement de la part de l'un comme de l'autre. Une indifférence pour les gens modestes de la part du parvenu, comme s'ils lui étaient transparents. Il ne les voit plus. Ce sont des nains socialement parlant. Tandis que l'humble aurait davantage de mépris pour celui qui le domine, mêlé d'envie, de jalousie, de rancœur. Son incapacité,

surtout si elle émane de lui-même, le pousse à des sentiments d'amertume envers ceux et celles qui ont réussi, sans se demander pourquoi et comment ils en sont là.

- Hé bien, c'est vraiment pas très optimiste tout ça! lâcha Lulli, dégoûtée.

- J'en conviens. Dans le même temps, nous vivons une époque où tout est possible. Rare, mais possible. La souillon qui épouse le prince charmant, ça existe encore. Seulement, une fois la lune de miel terminée, qu'ont-ils à se dire?

- Je pense au contraire que nous avons tout à y gagner, à partager des existences opposées. Savez-vous que c'est l'ovule qui choisit le spermatozoïde qui doit la féconder. Et elle choisit celui qui est génétiquement le plus éloigné d'elle, afin de multiplier les chances de réussite et éviter toute consanguinité.

- Parfaitement, Lulli! Seulement, ici c'est de la biologie, pas de la sociologie. C'est une nuance profonde comme un gouffre! Je me contente de constater ces états de faits, en aucun cas je n'en fais ma philosophie. Bien au contraire. J'ai parcouru le monde et j'ai appris quantité de choses diverses, j'ai vu des styles de vie complètement différents, des comportements aux antipodes des nôtres. Partout, c'est la même vérité, il n'y a que l'environnement qui change, les mœurs, les coutumes. Mais l'évidence est que l'homme se rassure en restant dans son clan. Côté des gens qui pensent comme nous, qui nous ressemblent mentalement et physiquement nous tranquillise. Nous avons besoin de repères.

- Mais, vous dites que vous étiez reçu comme un roi partout où vous êtes allé?

- Cela n'a rien de paradoxal. J'étais traité comme un hôte, un voyageur, un invité. Ces gens savaient très bien que nous n'allions pas vivre ensemble, partager le quotidien pour le restant de nos jours. Et puis, l'art de voyager afin de se fondre dans l'ambiance exotique, c'est justement d'oublier tout ce que l'on a appris, toute notre culture pour mieux partager celle de l'autre. Devenir un caméléon en sorte.

- Je vois. Pas très optimisme quand même comme constatation.

- Mais le monde n'est pas un parc d'attraction ni la vie un tour de manège. Le globe est foncièrement empreint de pessimisme, c'est à nous d'y ajouter une note d'optimisme comme le peintre ajoute de la couleur à la toile immaculée.

- J'aime assez cette idée de peindre sa vie, de pimenter son existence, de construire son nid.

Lulli n'avait pas perdu une syllabe des mots prononcés par Bernard. Déjà sous le charme de cet homme ayant le double de son âge, il la séduisait aussi par ses paroles, ses idées, énoncées d'une voix claire, douce et responsable sans avoir besoin ni d'un costume ni d'une cravate.

- Vous ne disiez pas ce matin même à mon mari que nous subissions le diktat de la société?

- C'est exactement ce que je viens de dire. On subit la pression sociale, mais c'est à nous et nous seuls de s'affranchir des conventions communautaires.

- Pour vivre en marge de la société?

- Pas seulement. On peut vouloir s'intégrer à tel modèle sans en épouser chaque détail.

- J'entends d'ici ce que vous répondrait mon mari. De l'irresponsabilité de vouloir fuir.

- Parfois la fuite est salutaire. Dans le règne animal, c'est même, avec la dissimulation qui est une forme de dérobade, l'unique moyen de s'en sortir face à un prédateur.

- Mon mari ajouterait que le prédateur c'est nous!

- Laissez donc votre mari là où il est! Essayez de penser par vous-même! Ne vous laissez pas dicter votre conduite, même si c'est lui qui paie le loyer.

Annie, en femme et féministe convaincue, était révoltée que Jeanne puisse se laisser imposer ses idées, surtout des idées aussi réactionnaires que celles de Claude.

Il est des situations où l'on réagit à l'exact opposé de ce que notre nature profonde nous dicte, comme si on se mentait à soi-même. Le ton monta.

- Je sais très bien ce que j'ai à penser et personne ne me dicte ma ligne de conduite, pas plus mon mari que vous-même.

- Je vous faisais simplement remarquer que vos propos ne cadrent pas avec votre désir d'indépendance.

- D'indépendance? Sachez que je suis parfaitement épanouie dans ma vie, dans mon couple.

- A entendre Claude, cela ne saute pas aux yeux.

- Qui êtes vous donc pour pouvoir juger vos congénères? N'imposez pas votre point de vue, votre façon de vivre à tous vos semblables parce que justement, ils ne sont pas pareils que vous.

- J'entends bien. Chacun est unique et tout le monde a le droit de vivre sa propre vie comme il l'entend. Avouez quand même que ce n'est pas le beau fixe entre vous.

- Qu'en savez-vous? Une simple chamaillerie, un crépit qui s'effrite ne saurait faire vaciller l'édifice. Je

préfère ces éclats bien vite oubliés à une rancœur contenue, qui moisit, gangrénant tout le reste telle une tumeur. Il faut que ça sorte parfois, on se sent plus léger ensuite.

- Je ne vous donne pas tort, simplement les récriminations de Claude envers vous étaient d'une tout autre nature, plus profondes, plus diffuses. Ne le niez pas, ne travestissez pas une réalité bien présente.

- Vous êtes très forte pour épier les sentiments des autres, mais avez-vous regardé au sein de votre propre couple? Vous vous comportez comme si vous vous étiez rencontré la veille. Je pense qu'en matière de travestissement vous n'avez de leçons à donner à personne.

- Cela peut vous étonner, mais il existe des couples qui communiquent, qui bannissent le poison qu'est l'habitude, qui vivent, qui s'aiment. C'est notre cas, à Bernard et à moi.

Annie, piquée au vif, s'était rapprochée de Bernard, l'avait entouré de son bras gauche.

- Pas la peine de jouer plus longtemps. Vous ne me ferez pas croire que tout est bleu dans votre ciel.

- Désolée de vous donner l'image d'un couple qui dure, mais notre ciel est de toutes les nuances de bleu que vous ne pouvez imaginer.

- Ah oui? Je suis sûre qu'il y a un grain de sable quelque part. Je trouverai.

- Pourquoi êtes vous si vipérine? Annie a eu peut-être le tort de vous énoncer vos quatre vérités, il n'est pas nécessaire de chercher à tout prix à pourrir leur couple. Ca se voit qu'ils sont heureux ensemble. Lulli avait lâché la dernière phrase d'un air triste, envieuse d'un bonheur s'étalant là, sous ses yeux, comme une

promesse à laquelle elle n'aurait jamais droit.

- Je vois. Tous unis contre la vieille rombière aigrie. Je vous mets au défi de durer autant que notre couple sans faire de vagues. Je sais bien ce que vous pensez. Voilà une femme entretenue, qui est passé à côté de sa vie, qui a vécu dans l'ombre d'un mari macho et prétentieux, qui devait la tromper à la moindre occasion. Alors, elle déverse son fiel sur le prétendu bonheur des autres, c'est ça, hein?

- Ne nous prêtez pas ces entendements. Je voulais simplement et maladroitement j'en conviens, vous suggérer d'oublier les points de vue de votre mari. Nous faire partager vos propres idées, pas celles imposées par un tiers, fut-ce votre mari.

- Hé bien, il me semble que je vous les ai exprimé sans détour. Et je persiste à penser que votre bonheur de façade, si magnifique soit-il, cache un chapelet de ressentiments, de déceptions, d'impuissance. Quant à vous, chère jeune fille, attendez d'avoir vécu pour pouvoir vous poser en procureur.

L'ambiance semblait se désagrèger sous le regard désolé et impuissant de Raphael. Jamais il n'y avait eu la moindre anicroche entre leurs clients qu'ils préféraient, Antoine et lui-même, baptiser invités. Sûrement le fait de cette tempête qui les immobilisait contre leur gré, chamboulant leurs plans. Cette claustration forcée faisait fermenter des cerveaux désœuvrés. Mais quand même, il devait y avoir autre chose.

- Bon, on ne joue plus alors!

- Baptiste a raison, nous ferions mieux de nous concentrer sur le jeu plutôt que de chercher à imposer notre point de vue aux autres.

Jeanne s'était apaisée comme si la personne qui parlait importait davantage que les propos eux-mêmes. En un mot, Baptiste avait la cote. Le jeu reprit et bientôt la table fut une authentique grille de mots croisés.

- Vous êtes encore étudiante, Lulli?

- Oui. Les beaux arts.

Stridulations d'admiration autour de la table. Lulli sourit en baissant la tête.

- Et vous avez une préférence?

- J'aime bien le dessin naïf, l'illustration de contes, tout ça.

- Elle a déjà dessiné plusieurs manga et n'a pas son pareil pour croquer des caricatures compléta Baptiste.

- Oui, enfin je cherche encore un éditeur. C'est pas facile.

- J'espère que vous accepterez d'exercer votre talent sur nos têtes lança Bernard. La proposition serait venue d'un autre que le refus aurait été catégorique. Lulli n'accepta ni ne refusa.

- Une auteure de Mangas et un spécialiste des jeux vidéos, vous êtes le symbole de votre époque.

- Je pense qu'il existe une plus grande diversité de centres d'intérêts parmi la jeunesse que vous ne le pensez, Jeanne.

- Bernard a raison, à tel point que nous nous sentons parfois étrangers parmi nos contemporains.

- Mal dans votre époque?

- Non, pas jusque là. Mais c'est vrai qu'on n'a plus rien à espérer, plus rien à créer.

- Plus rien à créer? Et qu'en pense notre artiste des beaux arts?

- Baptiste dit vrai. Tout a été déjà imaginé, non?

- Nous avons eu cette conversation déjà, Baptiste et

moi. Je pense que, pour ne parler que de l'art, les thèmes demeurent, ce n'est que la forme qui change. L'homme saura toujours faire preuve d'originalité, même dans la copie.

- Je voulais plutôt parler du monde en général.

- Oui, nous avons du mal à nous faire une place.

- Freud disait qu'il faut tuer le père.

- Hé bien, le père semble étouffer toute cette jeunesse.

- Pas exactement étouffer. Je dirais que les générations précédentes se sont servies, ont bamboché lors d'un grand banquet et que nous devons nettoyer les détritrus maintenant.

- Vous suggérez que nous avons été égoïstes.

- Un peu, oui. Et vous ne vous en êtes même pas rendu compte. En fait, les enfants c'est vous, incapables de vous arrêter de jouer pour ranger votre chambre.

- Et que nous reprochez vous exactement?

- Tout, ou presque fit Baptiste dans un sourire. Le chômage, le sida, la faillite d'un système unique, l'impuissance des démocraties, le terrorisme, les conditions de travail inhumaines, deux tiers du monde qui ne mange pas à sa faim, l'autre cherchant par tous les moyens à maigrir, le replis sur soi même, le conditionnement marketing...

- Dites donc, charmant réquisitoire.

- Non, c'est juste votre testament et nous en sommes les héritiers. Héritiers de catastrophes naturelles induites par l'homme, de monceaux de détritrus dont nous ne savons que faire, en particulier les déchets atomiques, héritiers de valeurs dans lesquelles on ne se reconnaît plus.

- Toutes les idéologies se sont effondrées, portées par de mauvais exemples ajouta Lulli.

- C'est-à-dire?

- Nos aïeux ont eu de belles idées, elles le restent. Mais elles ont été perverties au profit d'une minorité. Le socialisme, le communisme ont servi à quelques fonctionnaires privilégiés pour régner comme les pires monarques pendant les trois quarts du siècle dernier. Le capitalisme où chacun, par son travail devait se faire une place au soleil est dissipé dès la seconde génération puisque certains ne partent plus avec les mêmes atouts dans leur jeu. De là, on arrive vite au constat que pour gagner de l'argent, il faut de l'argent, puisque c'est lui qui travaille grâce au système d'intérêt, de spéculation.

- C'est un peu vrai tout ça, quand même.

- Et qu'est-ce que vous proposez?

- Rien. Il n'y a rien à faire, c'est bien ça le drame. Surtout pas par la violence. Le terrorisme ne fait trembler que la population, à peine les gouvernements et surement pas le système. Depuis le onze septembre, la finance règne en maitresse sur le monde, fabriquant une horde de consommateurs affamés, vêtus grâce à quelques milliers d'esclaves dans des ateliers insalubres et nourris en épuisant la planète. Effondrées, les tours jumelles, symbole de la toute puissante société occidentale basée sur l'argent roi, ont davantage de pouvoir que si elles étaient encore debout.

- Triste constat.

- Oui. Tout cela est bien triste car il n'y a apparemment pas d'issue. Nous sommes nés trop tard... ou trop tôt! Vous, les générations précédentes, nous avez tout pris. Vous avez fait votre « révolution » un joli moi de Mai, puis vous avez réintégré le rang en

l'arrangeant un peu à vos idées bien vite diluées dans un libéralisme totalitaire. Vous êtes la dernière génération à avoir tué le père. Vous avez réussi à renverser le pouvoir politique en place pour en établir un nouveau, basé sur les mêmes fondations. En prônant des idées humanitaires et en révolutionnant l'éducation, vous nous avez empêchés de nous révolter à notre tour. On ne peut donner des coups d'épée dans l'eau, se battre contre du vent. Votre permissivité absolue est la pire des contraintes. Comment se révolter contre une autorité qui n'existe plus?

C'est exactement comme la censure. Elle n'existe que dans les sociétés totalitaires, les dictatures. Dans notre système d'une permissivité apparente absolue, elle n'a plus lieu d'être. Nous sommes noyés sous le flot des informations. Tapez n'importe quel mot clé sur Google, des dizaines de millions de sites apparaissent et on ne dépasse jamais la première page de résultats. Il y a une multiplication des chaînes de télévision pourtant nous regardons toujours les trois ou quatre chaînes principales. Même constat pour les films, les livres, la musique. Rien n'est interdit mais tout est conditionné. De toute manière, les journalistes eux-mêmes s'autocensurent. Tel article ne sera pas écrit car il ne fera pas vendre. Ce n'est même plus la volonté de plaire à son patron, son commanditaire, c'est juste de rentrer dans le moule des convenances.

Vous avez lutté contre vos parents, vous vous êtes émancipés tout en laissant vos enfants s'épuiser tout seuls. Ajouté à cela que l'ascenseur social est en panne à cause de la bien commode crise, vous réglez en maîtres sur un monde que vous avez rejeté avant de le façonner à votre image. La nouvelle génération ne

peut faire face à l'ancienne puisque celle-ci lui permet tout, il n'y a aucun interdit à transgresser, nous nageons dans une piscine sans fond, sans point d'appui pour nous élaner vers la surface. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les enfants ne surpasseront pas leur parents socialement et économiquement, seront moins bien instruits et surtout auront perdu les rêves qui seuls permettent d'avancer. Il y a cent ans, le fils du paysan pouvait devenir employé des chemins de fer, fonctionnaire de la poste, au mieux maître d'école; leurs fils à leur tour eurent la possibilité d'embrasser des carrières d'avocats, de médecin qui ont engendré eux-mêmes de plus belles carrières, des positions plus alléchantes au sein des médias, de la communication, de l'entreprise mondialisée.

Nous sommes au tournant de cette course vertigineuse vers le sommet. Des enfants de cadres commerciaux, de chirurgiens, de créatifs, pourtant bardés de diplômes qui ne servent plus à rien, juste de prétexte à ne pas lâcher toute cette foule sur un marché du travail accablé, se retrouvent stagiaires, apportant des cafés ou faisant des photocopies, employés chez Mc Donald's quand ce n'est pas en gonflant la horde grandissante des rmistes.

- J'espère que les croquis de Lulli sont moins déprimants.

- Naïveté et innocence ne signifient pas pour autant mièvrerie et hypocrisie. Je partage à cent pour cent les idées de Baptiste sur notre monde, celui que nous avons hérité d'une génération trop égoïste pour penser aux suivantes.

Jeanne se tourna vers Bernard et Annie.

- Moi je trouve qu'il y a une grande sagesse dans ces propos. Ils me plaisent ces jeunes gens. Les idéalistes et les rêveurs ont saccagé le monde au siècle dernier, il convient de revenir à une certaine réalité, même si celle-ci fait l'effet d'une douche froide un matin de gueule de bois.

Il n'y avait plus rien à ajouter.

On compta les points. D'une discrétion sans égale, n'ayant à peine prononcé plus que le nombre de mots qu'il avait posé sur la table de jeu, Raphael remportait la partie. Il s'excusa en arguant que les soirées d'hiver étaient longues et qu'il avait eu le temps de s'entraîner. Chacun se dispersa, comme après un spectacle ou une manifestation sportive. On reste agglutiné les uns aux autres, tendus vers le même objectif, fixant la même scène dans une apparente communion puis, une fois le spectacle terminé, chacun retrouve sa vie, son existence. Solitudes juxtaposées.

Raphael rangea les lettres du Scrabble dans leur sac, un peu déçu de la trajectoire qu'avait pris cette partie sensée détendre et apaiser les tensions dues à un enfermement contraint. Antoine et lui avaient toujours réussi à instaurer une ambiance chaleureuse quelque soit les invités présents. Des amitiés étaient nées. Il repensait à cette pièce de Sartre. Non, l'enfer ce n'était pas les autres, mais le fait de devoir supporter leur présence dans un milieu confiné, à l'abri du danger. En présence du danger, on fait bloc, on se serre les coudes, on lutte ensemble contre les éléments, les différences disparaissent devant un objectif commun. Dehors, la dérobade est toujours possible. Coincé dans un petit périmètre, il ne reste que la confrontation une fois les convenances et la politesse dépassées. Raphael

espérait un retour des conditions climatiques permettant d'aérer cette atmosphère lourde et chargée de poudre. Pour la première fois, si la tempête perdurait, les invités ne repartiraient pas l'esprit léger, déstressés, prêts à affronter les vicissitudes de l'existence mais au contraire lassés, accablés de s'être remis en question. Car il le sentait bien à ce stade et au vu des comportements, le petit monde douillet de chacun allait se fissurer, peut-être même voler en éclats.

Personne ne se souciait plus de la météo à cet instant. Un observateur perspicace aurait toutefois remarqué que les nuages se déchiraient. Jusqu'alors, le ciel n'était qu'une chape de brumes, entrechoquées par de puissantes rafales de vent. Désormais, on distinguait des volutes de brouillard s'élever sur un fond de nuages mieux dessinés. Le soleil était encore loin de percer ce couvercle obscur, mais une clarté toute nouvelle s'insinuait entre les épaisses et robustes nuées. Le grésil s'était interrompu, seuls quelques flocons flânaient dans un ciel encore bien chargé. Les bourrasques avaient diminué d'intensité. Cela semblait s'arranger.

XII

Jeanne s'était insidieusement rapprochée de Lulli. Une technique hérité de Claude, qu'il appelait lui-même « travailler ses relations en périphérie ». Lorsqu'il désirait collecter des informations sur une personne, il interrogeait son entourage. Ainsi les entretiens d'embauche n'étaient qu'un prétexte; il avait, en amont, mené sa petite enquête discrète mais pertinente. Il souhaitait acheter un nouvel appartement? Il questionnait les futurs voisins. Idem pour la destination de leur prochaines vacances. Il s'arrangeait pour rencontrer des personnes de leur milieu ayant séjourné dans le lieu souhaité.

Jeanne, l'air de rien, allait à la pêche aux informations sur Baptiste par le biais de sa petite amie. Elle embraya sur un ton de copine, une copine ayant l'expérience et le vécu de toute une vie. Elle savait que les jeunes gens aimaient ce genre de relation. Passé la première pensée relative à un fossé, un gouffre de génération « mais qu'est-ce qu'il me veut ce vieux chnock? », les jeunes filles surtout aimaient apprendre sur la vie par le truchement de ceux qui ont traversé l'existence sans trop de souffrances apparentes, comme un jeune mousse écouterait avec application le récit des péripéties d'un vieux capitaine.

- Votre vision du monde et de la vie est très pragmatique, à la fois juste et sans sentimentalisme. Mais il ne doit pas être facile de vivre sans rêves.

- C'est une habitude. Comme le disait justement Baptiste, vous, enfin les générations d'avant, nous ont

volé nos illusions. Il faut vivre sans. J'ai parfois l'impression d'évoluer sur un monde en cendres.

- Un monde dévasté est justement l'endroit idéal pour reconstruire, non?

- Reconstruire avec de la cendre, ça ne tient pas debout.

- Moi, je pense que vous vous satisfaites bien de cet état. Ca permet de rejeter la faute sur les autres et donne le prétexte de ne pas avoir le courage de retrousser ses manches. C'est une attitude paresseuse, une indolence propre à votre génération. Nous n'avons peut-être pas fait les bons choix, mais nous avons essayé au moins. Nous ne sommes pas restés les bras croisés sous prétexte que nos parents nous avaient laissé un monde détruit. Et, au lendemain de la guerre, je peux vous dire que le monde était par terre. Il fallait recommencer.

- Je ne vous reproche pas d'avoir reconstruit quelque chose. C'est plutôt votre attitude vis-à-vis des générations futures, comme la pollution de la planète par exemple.

- Nous héritons tous du passé des autres, chère Lulli. Si vous vivez dans un monde dirigé par l'argent et asphyxié par la pollution, nous avons eu notre dose de tracasseries existentielles et ils n'étaient pas moindres, croyez-moi. La fin de la guerre, ça ne voulait pas dire la fin des restrictions. Avec le recul, on imagine les années cinquante opulentes et insouciantes mais ce n'était pas du tout le cas. Lorsqu'on a son assiette pleine trois fois par jour devant soi on ne peut pas comprendre ce que c'est que d'avoir le ventre vide. Bien sûr, rien de comparable avec les famines éthiopiennes des années quatre vingt, mais nous ne mangions pas à notre faim.

J'avais une camarade de classe qui a fait de la décalcification. A six ans! Non, c'était dur certains jours. Nous reprochions à nos parents de nous priver de nourriture, nous voyions la vitrine du boucher garnie, alors nous ne pouvions pas comprendre le système de rationnement. Oui, le rationnement. Vous êtes étonnée, mais une fois la libération, les denrées ne se sont pas multipliées comme les petits pains. N'avez-vous jamais entendu parler du verre de lait qu'on nous offrait le matin à l'école? Hé bien, c'était les années cinquante. Et puis, lorsque nous avons eu le ventre un peu moins vide, le manque de liberté nous est apparu comme une injustice. Les premiers postes de télévision nous montraient une Amérique opulente, des jeunes gens grands et beaux, un nouveau monde dont la modernité et la vitesse nous faisait envie, nous fascinait. Il fallait briser ce carcan dans lequel nos parents nous maintenaient. Nos parents, le monde adulte en général, à commencer par le pouvoir politique. Et il y a eu mai 68, mais ça vous devez en savoir autant que moi. Oh, je ne me plains pas, je veux juste vous montrer que chaque génération a un défi à relever et le votre n'est ni pire ni plus difficile que le notre.

Lulli n'avait aucune répartie à opposer et l'arrivée simultanée des trois hommes la rassura de n'avoir pas eu le dernier mot devant Jeanne. Elle comprenait son discours mais ce qu'elle voyait, c'est que pour aussi dure qu'elle fut, sa jeunesse avait permis de se réaliser. Le ventre vide certes, mais la tête pleine d'espoir. On peut se battre lorsque l'adversaire est là, devant soi. C'est bien plus difficile lorsqu'il se cache, qu'il se terre, qu'il est diffus comme des molécules d'oxygène.

Lulli ne savait pas comment et où orienter sa vie.

Il y a plusieurs manières de poser sa main sur la nuque de sa compagne. Le geste que fit Baptiste était empreint d'une grande tendresse, de cet attachement qu'on a pour une sœur, d'une affection plus que d'une passion. Jeanne remarqua le geste de Baptiste et cela l'intrigua davantage. Cette relation n'était pas commune. Ils s'étaient présentés comme un couple mais elle pensait de plus en plus à eux comme à un frère et une sœur. De la même façon, elle n'avait toujours pas élucidé le lien qui unissait Antoine et Raphael. Ils avaient rejeté tout lien de parenté mais étaient-ils de simples amis ou deux amants? Jeanne aimait bien se passionner pour la vie des autres, un défaut que l'on développe peut-être lorsqu'on est femme au foyer.

Baptiste et Lulli montèrent l'escalier de bois blond. Jeanne en était persuadée, ce n'était pas la démarche, l'allure, l'apparence d'un couple qui allait faire l'amour. Car, que faire d'autre dans cette fin d'après midi où le jour ne s'était pas levé, laissant trainer des ombres dans toutes les pièces, des invitations à une intimité plus forte, libérant une sensualité sous jacente. Non, ces jeunes gens n'allaient pas profiter de leurs sens, du moins tel que l'imaginait Jeanne. Et elle comprit soudain, comme une évidence, que son propre couple n'était pas plus un couple que celui de Baptiste et Lulli.

XIII

Claude se tenait debout devant l'immense baie vitrée à contempler la nuit tomber comme une obscurité plongeant dans l'ombre d'une triste journée. Il n'était pas du genre à rester debout sans rien faire. Même depuis sa récente retraite, il n'arrivait pas à ne rien faire. Il fallait qu'il s'occupe. La tête ou les mains.

Le moment où l'on stoppe une activité qui prend la totalité de son temps est délicat. On perd ses repères. Il faut changer de rythme, de gestes. Pour quelqu'un qui a utilisé ses mains dans son travail pendant toute sa vie, s'il n'est pas bricoleur, la retraite est une étape délicate à franchir. On ne sait que faire de ses doigts. Celui qui n'avait pas d'activité physique, sans parler d'intellectuels, la transition est plus commode, il trouvera toujours de la nourriture pour son cerveau.

Le cas de Claude était plus complexe. Toute sa vie, il a donné des ordres, pris des décisions, communiqué des plans de travail souvent établis par lui seul. Il était maître à bord et du jour au lendemain, il se retrouve seul, inutile. Il se rend compte qu'il est sur la touche et que plus personne n'attend d'ordre de sa part. Pas même Esméralda, la femme de ménage, pas plus que les vendeurs ou les vendeuses des magasins. Il se souvient d'une époque, pas si lointaine, où vous étiez considéré comme un prince lorsque vous franchissiez le seuil d'une boutique. Avec cette manie du libre service, les employés qui se contentent de remplir les rayons et non plus de vous servir ont acquis une liberté

de ton qui est exaspérante. Ils considèrent comme allant de soi d'être votre égal, alors qu'il ne peut en être ainsi. Entre le serviteur et le demandeur il y aura toujours une différence, une marche d'escalier inférieure. C'est ce que pensait Claude et il le pensait sans malice, sans arrière pensée de supériorité. Toute sa vie professionnelle, n'avait-il pas été lui-même au service de clients parfois bien plus exigeants que lui ne pouvait l'être?

Il se retourna et vit que Bernard était debout à ses côtés. Il regardait aussi par delà la brume qui se dissolvait dans l'épaisseur de la nuit naissante. Le vent arrachait des lambeaux de brouillard avec lesquels il jouait avant de s'enfuir sur les cimes ou dévaler les pentes vers la vallée.

- Sale journée, hein?

- Ce n'est pas le fait d'être bloqué dans ce chalet qui est le plus éprouvant, c'est de savoir qu'on ne peut pas sortir.

- Oui. Comme un prisonnier qui ressent plus durement l'idée d'enfermement que la détention elle-même.

- A ceci près que le prisonnier est responsable de ses actes.

- Pas toujours. Vous ne pensez pas que, sous le coup de la colère, d'une émotion trop violente, d'une nature influençable, d'un milieu propice, l'on puisse commettre des actions qu'on regrette ensuite? Et puis, l'erreur judiciaire.

- Oh, laissez-moi rire! Ce sont des exceptions montées en épingle par des journalistes en manque de scoop. Il y a davantage de coupables en liberté que d'innocents derrière les barreaux.

- Peut-être. Mais un seul innocent en prison, c'est

l'aveu d'un échec pour la société.

- Cessez de vous en prendre constamment à cette bonne vieille société. Elle a bon dos. Et, de vous à moi, la société, c'est vous, c'est moi, c'est nous.

- Justement, je me sens solidaire lorsqu'un innocent est accusé à tort.

- Vous ne devriez pas. Tout ça, ce sont des états d'âme de gens qui vivent confortablement et se rassurent en donnant deux euros au clochard qui fait la manche, en envoyant un chèque contre la faim dans le monde et s'offusquant parce que un délinquant paye son dû à la société.

- Chaque société produit les délinquants qu'elle mérite.

- Oui, je vois. Il n'y a que des innocents en centrale. C'est la société qui les a poussé à dévaliser le couple de retraité, à incendier des bagnoles qu'ils ne pourront jamais se payer ou à dealer de la drogue parce que trop feignants pour se retrousser les manches.

- C'est un peu facile. Rien n'est ni tout noir ni tout blanc.

- Vous êtes champion dans les formules. Mais, dites-moi, vous qui connaissez si bien le monde animal, n'est-ce pas la loi du plus fort, du plus malin qui prévaut?

- Pas forcément la loi du plus fort, sûrement celle du plus futé, du mieux adapté à son milieu. Après quelques centaines de millions d'années d'évolution, chaque espèce a trouvé sa place. Un certain équilibre s'est organisé. Et ça marche. Mais justement, la société humaine n'est pas le monde animal. C'est justement pour s'en extraire que l'homme a construit des cités, pensé des civilisations, inventé la culture.

- Vous m'étonnez, je croyais que tous les écolos voyaient d'un mauvais œil la civilisation.

- Ce n'est pas la civilisation que je rejette, mais ses dérives. Et c'est bien et uniquement l'homme qui en est responsable.

- Je sais. Toujours la même rengaine. Nous détruisons la planète, le réchauffement climatique c'est nous... Foutaises!

- Ah? Vous croyez?

- Bien sûr. De tout temps le climat s'est modifié sans que l'homme n'y fasse rien. Dites donc, c'est pas un peu présomptueux de penser que nous serions capables d'influencer le climat? Nous ne sommes pas des Dieux tout de même! Un peu d'humilité que diable!

- Vous avez parfaitement raison. Un peu d'humilité. Et l'homme n'en use que trop peu. Il se pense supérieur aux autres créatures. Il croit détenir la vérité.

- Vous n'allez quand même pas me ressortir le discours de Brigitte Bardot. Evidemment que l'homme est supérieur, son cerveau est le plus gros.

- Erreur. Celui de l'éléphant ou de la baleine sont plus volumineux, mais dans ce domaine, ce n'est pas la taille qui compte. L'homme de Néandertal avait un cerveau plus gros et il a disparu.

- Vous êtes bien obligé de reconnaître que nous sommes les seuls à avoir construit des cités, des cathédrales, les pyramides, la muraille de Chine...

- Les termites et les fourmis sont elles aussi capable de prouesses en architecture, quant aux oiseaux, ils construisent des nids bien plus résistants que nos immeubles et je ne parle pas de l'art du tissage de l'araignée.

- Bon, ok, vous avez raison. Mais pour la culture,

l'art...

- La culture, ce n'est pas sûr. Nous sommes en train de découvrir que l'organisation des meutes de loups ou de certains primates peuvent être basés sur ce que l'on peut appeler une certaine culture, c'est-à-dire le partage de certaines valeurs qui se transmettent d'une génération à l'autre.

Pour l'Art... C'est bien ce qui nous distingue des autres espèces. On a longtemps cherché. D'abord on a pensé que le rire était le propre de l'homme avant de découvrir que les dauphins riaient et que certains grands singes également. Puis, ce fut au tour du langage, c'était certain : aucune espèce animale n'était doté de cette particularité. Erreur encore, dans une moindre mesure, mais quelques espèces de perroquets sont capables de former des syllabes tout à fait reconnaissables. Peut être que l'utilisation du langage, pensé et organisé, en tant que mode de communication est spécifiquement humain. Si c'est un formidable outil pour communiquer, c'est également une redoutable façon de dissimuler ses pensées, de mentir, de manipuler son prochain. Je ne suis pas sûr que la communauté ait gagné à cette invention à double tranchant. Sans compter que, pour le coup, ceux qui n'ont pas accès à cette particularité sont immédiatement exclus du monde des parlants. Je pense aux bébés et aux personnes souffrant d'Alzheimer par exemple et qu'on considère comme des sous-humains.

Claude semble plongé dans ses pensées. Il n'avait pas imaginé un tel raisonnement.

- C'est pas faux ce que vous dites. Je me rends compte que je me sens toujours mal à l'aise face aux bébés,

aux personnes âgées qui ne peuvent plus s'exprimer correctement, aux handicapés du langage et même, face aux animaux. Tout simplement parce que je ne sais pas communiquer autrement que par la parole. Vous avez, sans le vouloir, mis le doigt sur une de mes interrogations fondamentales : pourquoi suis-je si autant gêné face à un être qui ne sait ou ne peut s'exprimer par la parole.

- Vous auriez plu à Lacan.

- Lacan?

- Lacan était un psychanalyste spécialiste du langage. Pour lui, la façon dont on s'exprimait comptait davantage que ce que nous avons à dire. Les mots choisis par ses patients pour se révéler étaient décortiqués. Selon lui ils cachaient le mal être. Tenez, savez-vous d'où vient le mot Maladie?

- Surement de sa racine... Mal...

- Vous y êtes presque. Maladie, c'est-à-dire Mal à Dire. Ce que nous ne pouvons exprimer, notre corps le fait à notre place.

- Mmm. L'alcoolique risque quand même davantage la cirrhose qu'un gars qui ne boit que de l'eau minérale.

- Surement. Mais, pourquoi notre homme boit-il? Si ce n'est pour combler un vide, une autre manière de s'exprimer. Tout comme le suicide est un acte de violence que l'on s'inflige car l'interdit du meurtre est trop fort. Et puis c'est souvent un appel quand on n'a pas ou plus les mots. Quatre vingt dix pour cent des suicides ne sont que des tentatives.

- Et le cancer? Ne me dites pas que ça vient du manque de communication.

- Parfaitement! Tous les cancers sont plus ou moins psychosomatiques. Même celui de la peau, provoqué

souvent par une trop forte exposition aux rayons dangereux du soleil. D'ailleurs, le moral influe terriblement sur la guérison.

- Désolé, mais je ne peux pas croire ça. Et le cancer des poumons? La cigarette n'y est pour rien, hein? C'est juste que le gars qui va crever ne s'est pas exprimé comme il fallait, c'est ça?

Claude avait élevé la voix tout en devenant plus grave. L'échange jusqu'ici était resté dans les limites de ton que l'on utilise pour lancer une plaisanterie. En une phrase, l'ambiance était devenue sérieuse, austère.

- Je ne nie pas l'importance de facteurs extérieurs comme pour l'exemple de l'alcoolique. La fumée consommée du papier à cigarette est nocive. L'inhaler peut déclencher ou aggraver un début de cancer. Mais je reste persuadé que les trois quarts des dégâts proviennent d'un comportement. Et pourquoi notre homme fumerait-il? Pour évacuer un stress? Se rassurer? Combler un manque?

- Rien de tout ça. Juste une mauvaise habitude.

- Il n'y a pas d'habitude sans cause et sans aliment, comme il n'y a pas de feu sans étincelle et de combustible.

- Cette manie là, croyez-moi, n'a pas besoin de combustible pour perdurer. Quant à l'étincelle, juste vouloir faire comme les copains, épater les filles, se sentir adulte. Les raisons ne manquent pas quand on a quinze ans.

- Beaucoup arrêtent de fumer. Il y a donc une volonté, cachée sans doute, pour continuer à se détruire la santé...

- C'est bien la première fois que j'entends qu'il faut de la volonté pour continuer, j'ai toujours cru qu'il en

fallait pour arrêter.

- Autant dans un sens que dans l'autre, vous pouvez me croire.

- Je n'ai pas envie de vous croire, bordel de Dieu! Vous me faites chier avec vos explications de professeur et vous airs de donneur de leçons!

Bernard se tait. Claude se lève de son fauteuil, fait quelques pas. Il règne une tension subite. Bernard se rend compte que les mots ont une fois de plus créé un état de violence contenue. Claude semble se battre contre un ennemi intérieur. La gêne a envahi la pièce maintenant. Les deux hommes, silencieux, sont embarrassés de leur corps devenu soudain lourd et inutile. Ils ne savent que faire de leurs jambes. Claude arpente lentement la pièce. Bernard tapote silencieusement les accoudoirs. Subitement Claude s'arrête, se tourne vers Bernard et dans un souffle révèle :

- J'ai un cancer des poumons.

Il flotte une componction toute nouvelle dans la pièce. L'effet d'une douche froide. Passé la première seconde d'étonnement, Bernard se lève et vient se tenir debout face à Claude. Comment cette nouvelle peut elle l'émouvoir ainsi, lui qui ne connaissait pas cet homme le matin même? Il s'aperçoit que la maladie est l'unique angoisse résiduelle dans nos sociétés débarrassées de tout danger extérieur. Plus de guerres, plus de famine, même plus la pauvreté en ce qui les concerne du moins. Pas de risque immédiat. La seule ombre, l'épée de Damoclès brandie au dessus de chaque tête c'est la maladie, celle qui frappe au hasard, sans s'annoncer, aussi bien les riches que les pauvres, les gens cultivés que les analphabètes, les

hommes que les femmes, les jeunes et les vieux.

Bernard ne veut pas tomber dans une compassion forcément exagérée ni une pitié bienveillante.

- Vous l'avez appris quand?

- Il y a six mois. J'ai consulté trop tard. Vous savez ce que c'est. On souffre un peu, on a du mal à respirer, mais on repousse toujours. Et puis je n'avais pas le temps de penser à ça. Je viens d'un milieu où on ne rencontre pas tous ces professeurs, ces médecins, ces spécialistes. J'avoue que mon oncologue, putain ça fait drôle de m'entendre parler de « mon » oncologue, j'avoue qu'il m'a fait peur. Il m'a presque engueulé lorsque je lui ai dit que j'avais des troubles respiratoires depuis au moins cinq ou six ans. Et vous attendiez d'être dans votre cercueil pour venir me consulter m'a-t-il balancé. Puis il a pris mon paquet de cigarillos, de temps en temps j'aimais bien varier le plaisir de fumer qui n'en était plus un depuis longtemps, juste une habitude tenace, un réflexe, un tic, en fumant autre chose qu'une cigarette mentholée. J'aimais bien l'odeur acre de ces petits cigarillos, je retrouvais la satisfaction d'un délassement, mon combat contre le stress. Voilà, on est de toute façon baisé quoique l'on fasse. Si t'es stressé, tu te prends sur la gueule des problèmes cardiaques, si tu fumes ou si tu bois pour calmer cette putain de vie frénétique, tu chopes un cancer. Saloperie. Bref, le gars, professeur machin-chose, blouse blanche immaculée et diplômes affichés derrière son bureau, il me prend mon paquet de cigarillos et d'une poigne ferme, il l'écrase comme la dernière des vermines. Et je vous défends de toucher à cette merde dorénavant, il me fait. Même les barbecues, terminé!

J'avais trop tardé. Le cancer s'était généralisé et infiltré dans les recoins de mes poumons. Il n'y est pas allé par quatre chemins. Dans ma vie de cancérologue, j'ai soigné à peu près une vingtaine de cas analogue au votre, des types qui se croient assez fort pour s'en sortir tout seul, qui n'écoutent pas leur corps appeler à l'aide. Bref, des types qui veulent qu'on les sauve de la noyade alors qu'ils ont les poumons plein d'eau. Sur ces vingt cas limites, deux s'en sont sorti. Ca fait pas bézef, hein? Dix pour cent. Et encore, un vit avec une moitié de poumon, faire dix pas l'essouffle comme s'il gravissait le Mont Blanc. Voilà. Voyez ma secrétaire pour le prochain rendez-vous, au maximum dans une semaine. On va essayer de s'occuper de vous, faire gonfler mes putains de statistiques.

Bernard est attentif. Il n'ose couper ce flot de paroles. Jamais Claude ne s'est confié autant. Parfois, il est plus facile de se livrer à un inconnu qu'à sa propre femme.

- Et voilà. Deux mois plus tard, je liquidais mon affaire sous les yeux de ma femme qui n'en revenait pas. Elle pensait que j'allais bosser jusqu'à ma mort. Moi aussi. On ne choisit pas sa vie. Elle ne sait rien. Je compte sur vous pour ne rien dire, hein? Elle ne se doute de rien. Elle croit juste que j'ai une maitresse, parce que je m'absente souvent et que je reviens lessivé des séances de chimio. Par chance, Je n'avais déjà plus un cheveu sur le caillou avant que ne commencent les hostilités.

Claude ne peut s'empêcher de retenir un rire mauvais, comme lorsqu'on se force à rire à une mauvaise plaisanterie ou au second degré, en exagérant pour bien faire comprendre que ce n'est pas drôle.

- On n'a juste réussi qu'à ralentir l'extension de cette merde. Je n'ai pas retouché à un clope depuis ce fameux rendez-vous. On pense ne pas pouvoir vivre sans. C'est comme la bagnole ou le sexe. Et quand le ciel vous tombe sur la tronche, on est étonné de constater sa propre volonté, ses possibilités, sa motivation. Seulement j'ai du arrêter mon activité. C'était ingérable. Avec les rendez-vous médicaux, les séances de chimio, et puis je n'avais plus la tête à ça. Le monde s'écroulait autour de moi.

- Pourquoi n'avoir rien dit à votre femme?

- Je ne sais pas. C'était trop violent. Peut-être pour la protéger. Et puis qu'est-ce que ça changerait? Je vois bien qu'elle s'en fout de moi et ça ne date pas d'hier. Alors, à quoi bon? Je ne supporterais pas la pitié. La sienne comme celle des autres.

Il appuya son regard sur Bernard pour bien lui faire comprendre qu'il l'incluait dans les autres.

- Je suis persuadé qu'au contraire, cela vous rapprocherait. Vous méconnaissez votre femme. Parlez-lui. Je suis convaincu qu'elle vous soutiendrait sans arrière pensée.

- Non, je ne pense pas. Nous ne sommes pas de la même génération. Quelque chose a changé dans les rapports hommes femmes. La contraception a libéré la femme et le couple. Avant, et je fais encore partie de cette dernière génération là, on avait des enfants qu'on ne souhaitait pas forcément. Finalement, c'était plus sain. Aujourd'hui, les parents désirent leurs enfants, et font tout pour en être aimé en retour. Ca donne des gosses pourris, gâtés. On n'ose plus leur interdire quoi que ce soit de peur de perdre leur affection. Vous avez des enfants?

- Euh, non.
- Il y a des choses qu'on ne peut comprendre si l'on n'est pas passé par cette case. Vous savez, ça vous change un homme, et à plus forte raison une femme. On est le fils de son père et puis, zou, on devient le père de son fils. Vous vous intéressez au football?
- Oui, enfin, bon, je préfère le basket.
- Imaginez que vous êtes dans les tribunes depuis tout même et que subitement on vous appelle sur le terrain. Ça change la donne, pas vrai? Avoir des enfants, c'est devenir adulte. Et je pressens que d'être grand-père vous envoie directement dans la catégorie vieux débris. Bref, je voulais vous dire que nous sommes un couple à l'ancienne. Il y a des choses qu'on garde pour soi.
- C'est peut-être le moment de changer. Lorsqu'on partage un problème, il est à moitié résolu.
- Dans certains cas c'est vrai ce que vous dites. Mais là, il s'agit d'une saloperie de merde de cancer qui me bouffe les deux poumons, sans rémission. Je ne vois absolument pas comment le soutien de ma femme pourrait m'aider. Si soutien, il y a.
- J'en suis certain.
- Moi pas. On n'est pas pareil vous et moi, c'est tout. On n'a pas le même parcours, pas la même enfance, pas les mêmes idées sur le monde. Quand j'étais jeune, la première relation sexuelle qu'on avait c'était à quatre vingt dix neuf pour cent avec une prostituée. Puis on épousait une gentille fille, pas trop belle, qu'on apprenait à aimer. Et on ne se séparait pas. C'était comme ça. On élevait une tripotée de marmots. On avait des valeurs.
- Nous aussi, nous avons des valeurs.

- Oui, oui. Bien entendu. Du style « profitons aujourd'hui de l'instant présent ». Et si ça ne colle pas, séparons-nous.

- Parfois, il vaut mieux se séparer que de persister à vouloir vivre ensemble une relation bancale. Aujourd'hui lorsque deux personnes sont en couple, c'est qu'ils s'aiment. On ne peut forcer le bonheur.

- Belle expression. Moi ce que je vois, c'est que nous n'étions peut-être pas parfaitement heureux, mais je constate le désarroi de quantité de couples aujourd'hui. Et les enfants? N'allez pas me dire qu'ils ne paient pas les pots cassés par leurs parents.

Un long silence s'installe dans la pièce, comme la nuit recouvre le paysage dehors. Raphael annonce d'une voix enjouée :

- La tempête s'est calmée. Ca ne souffle presque plus. Je pense que dès demain matin, les liaisons pourront être rétablies.

Mais les deux hommes ne l'entendent même pas.

- Claude, je pense que vous devriez parler à votre femme.

XIV

Baptiste grignote un morceau de pain dans la cuisine, assis nonchalamment sur un petit tonneau.

- Quand je pense qu'on aurait vendu père et mère pour avoir de la confiture à étaler sur nos tartines quand nous étions jeunes et voilà que la jeunesse d'aujourd'hui se contente d'un bout de pain sec. Jeanne plaisante à peine.

- Hé oui! Peut-être avons-nous été trop gâtés.

- Ca, je ne peux pas vous donner tort. Vous êtes une génération d'enfants gâtés et c'est entièrement notre faute.

- La peur de manquer sans doute.

- C'est difficile de chasser les démons de son enfance. Je ne peux pas dire que j'ai été malheureuse. Mes parents nous aimaient. Nous manquions juste un peu de tout. Et je n'ai jamais voulu ça pour mes enfants. Si j'ai raté quelque chose dans leur éducation c'est peut-être de les avoir trop choyé.

- On n'aime jamais trop ses enfants.

- Vous savez Baptiste, il y a plusieurs manières de montrer, de prouver son amour. Ai-je choisi la bonne?

- C'est à vos enfants de le dire. Je suis sûr que vous n'avez rien à vous reprocher.

- Merci Baptiste, vous êtes gentil. Ils me manquent vous savez. C'est idiot, ça ne fait qu'une journée que nous sommes bloqués ici. D'habitude je ne leur téléphone pas tous les deux jours.

- Je comprends votre angoisse. Il n'y a rien de rationnel là dedans. Comme dans toute situation de

crise, vous avez eu peur. Et quand la peur s'installe, la raison s'éloigne.

- Vous êtes bien philosophe pour votre âge. La sagesse à vingt ans? N'est-ce pas un peu précoce? Vous donnez l'impression de ne pas profiter de la vie, je me trompe?

- Si pour vous profiter de la vie c'est sortir tous les soirs, faire la fête, ingurgiter des litres d'alcool, ne pas assumer les conséquences de ses actes, alors oui, je ne profite pas de la vie.

- Je ne pensais pas à de tels débordements. Juste s'amuser un peu, jouir des petites choses agréables qui jalonnent une existence souvent bien terne.

- C'est peut-être parce ma vie n'est pas si fade que je n'ai pas besoin de supplétif. Et puis tout n'est pas aussi sérieux que vous ne le pensez dans ma vie. La preuve, nous sommes ici, Lulli et moi.

- J'avoue que ça m'a intrigué. Annie et Bernard ont un côté sportif qui convient parfaitement aux lieux, Claude et moi nous nous changeons les idées dans un cadre superbe... Enfin nous n'avions pas pu prévoir cette tempête. Mais un couple comme le votre, si jeune.

- C'est pourtant simple. Pour les mêmes raisons que les vôtres ou celles d'Annie et Bernard. Un endroit splendide, un peu de repos. Pourquoi penser que nos motivations sont différentes de celles des autres?

- Je ne sais pas. J'avais cru...

- Qu'avez-vous cru?

- Rien. Juste une impression.

- Allez, Jeanne, vous n'êtes pas du genre à mâcher vos mots ni à vous cacher derrière une pudibonderie dépassée.

- Vous m'intriguez dès le début. C'est délicat. En fait, vous ne donnez pas l'image d'un couple avec Lulli.

- Et c'est quoi, pour vous, l'image d'un couple?

- Il y en a plusieurs, en fonction de l'âge, du milieu social....

- Dites moi ce vous pensez du notre, simplement.

- Voilà. Vous m'apparaissez davantage comme deux frères et sœurs que comme une union amoureuse et sensuelle.

Baptiste marque un temps, long, très long. Visiblement il ne s'attendait pas à ces mots. Surpris par la perspicacité de Jeanne, il se sent mis à nu, dépouillé du verni social qui nous protège du regard des autres. Son intimité est violée. Sa vie privée étalée comme celle de people sous les feux de la rampe à longueur de pages glacées.

- Qu'est-ce qui vous fait penser ça?

- Je remarque d'abord que vous ne niez pas.

- Qu'aurais-je à nier? Lulli et moi nous nous aimons, nous n'allons pas nous jeter dessus toutes les minutes, nous embrasser à pleine bouche devant les autres invités et hurler nos orgasmes comme dans le pire des films porno.

- Bien sûr que non. Vous savez, je suis une vieille dame maintenant, mais je côtoie pas mal de jeunes couples et ils ne vous ressemblent pas. Leur comportement est plus, comment dire, sans être obscène, plus ostentatoire. La passion autorise des débordements dont on ne se rend peut-être pas compte mais qu'un œil exercé perçoit.

- Et l'œil exercé c'est vous.

Jeanne semble prise à son propre piège. Personne n'aime qu'on le perce à jour, qu'on lui assène ses

propres vérités qu'il essaie tant bien que mal de dissimuler, voire lui révéler ces petits travers dont il n'a même pas conscience. Jeanne n'est pas différente. Son grand plaisir est de scruter la vie des autres. Pas par voyeurisme. Juste qu'elle ne peut s'en empêcher. Comme une seconde nature, une kleptomane des sentiments d'autrui. Peut-être sa vie est-elle un tantinet ennuyeuse? Elle va chercher chez les personnes qu'elle croise l'intérêt qu'elle ne trouve plus dans sa propre vie. Elle vit ses passions par procuration. Alors lui faire remarquer ce qu'elle est, ce qu'elle est devenue, ne lui procure pas une grande satisfaction. Venant d'un autre que Baptiste, elle lui aurait rabattu son caquet d'une formule bien sentie. Baptiste, c'est autre chose. Elle le sent différent des autres jeunes hommes qu'elle a l'habitude de rencontrer. Il l'intrigue, c'est vrai. Elle veut en savoir plus. Pas par vice ni désœuvrement, mais par réel intérêt. Elle ne relève pas, mais ne lâche pas sa proie.

- Vous vous exprimez avec des mots qui ne font pas partie du vocabulaire du jeune type d'aujourd'hui, vous exercez une fonction au sein du ministère...

- Je ne travaille pas au ministère mais pour le ministère. Je n'y ai mis les pieds qu'une seule fois pour l'entretien d'embauche et encore celui-ci n'a pas eu lieu dans ces murs. Quand à la façon dont je m'exprime, j'aime bien lire, ça aide.

- Que faisaient vos parents, si ce n'est pas indiscret?

- Vous parlez d'indiscrétion. Vous m'étonnez! Ce n'est pas votre genre, n'est-ce pas? Mes parents sont tout ce qu'il y a d'ordinaire vous savez. Papa est un gratte papier dans les bureaux d'une agence d'assurance et maman est vétérinaire. Pas le destin de Cosette, mais

pas la vie de château non plus.

- Je reconnais que je me suis trompée. Vous donnez l'impression d'avoir grandi parmi un milieu très aisé. Toutes mes excuses.

- Vous n'avez pas à vous excuser. Je reconnais que cela peut surprendre. Je me sens parfois bien différent des autres personnes de mon âge, comme si nous n'avions pas eu le même parcours ni les mêmes centres d'intérêt. A part les jeux vidéos, je ne partage pas beaucoup des passe-temps des jeunes de mon âge.

- Vous partez en week-end dans un chalet en Suisse comme un couple de bourgeois trentenaires par exemple?

Batiste ne peut s'empêcher de sourire. Jeanne en profite pour se rapprocher et partager le début de rire du jeune homme. Le rire est la meilleure communication possible entre deux inconnus. Il abolit les différences, efface les codes sociaux, détruit la barrière des générations, annihile les replis sur soi, la timidité, la réserve. Le rire est un alcool puissant.

- Les gens aiment bien coller des étiquettes sur ce qu'ils ne connaissent pas. Ça les rassure. Les jeunes font les quatre cent coups, les trentenaires des bébés ou s'investissent à fond dans leur boulot, à quarante ans on achète son logement, les jeunes retraités sillonnent les routes en camping car ou partent faire le tour du monde, un appareil photo numérique autour du cou, puis c'est la vieillesse et là, on ne sert plus à rien, on n'a plus d'avenir, à peine un tiroir caisse, alors tout le monde vous laisse tomber dans des mouchoirs qu'on n'appellent plus des hospices. Les à priori ont la vie dure. Surtout dans une société basée sur la consommation de masse. Il faut pouvoir cerner le

client, le regrouper par tranche d'âge, par centre d'intérêt. Terminé le temps du petit commerce où le vendeur finissait par connaître ses clients et pouvait leur proposer ce qu'ils attendaient sans chercher à vouloir les inciter à entrer dans un engrenage commercial. Aujourd'hui, tout peut s'acheter sur internet. Les grandes marques testent leurs nouveautés sur des panels représentatifs de la population afin d'être sûr que leur produit plaira. Ensuite, c'est le rôle de la publicité de le faire aimer, du moins consommer. Nous sommes un troupeau de moutons et les bergers nous font paître là où ça les arrange. Savez-vous par exemple pourquoi on vous offre toutes ces cartes de fidélité?

- Je suppose que c'est afin de fidéliser la clientèle en lui accordant des remises, des bons d'achat. Il n'y a pas que du mauvais dans le système.

- Ça, c'est la face émergée de l'iceberg. En réalité, lorsque vous passez à la caisse avec votre carte, l'ordinateur central associe votre profil aux produits que vous avez achetés. Ainsi, on connaît toutes vos habitudes de consommateur. Si vous préférez les fruits bio, les yaourts à zéro pour cent, le papier hygiénique double épaisseur. Ainsi, les marques peuvent vous proposer des produits similaires, sous forme de bons d'achats, de réduction, ils orientent votre façon de consommer. Bref, ils finissent par choisir pour vous.

- Je n'avais pas imaginé ça.

- Tout est calculé. Le parcours que vous allez effectuer dans la grande surface. Des spécialistes planchent sur les moyens de vous faire passer par tous les rayons. La contenance du caddie, suffisamment importante car ils savent que vous allez neuf fois sur dix le remplir. Et je

ne vous parle pas des gadgets récents comme la carte bancaire ou le téléphone portable qui permettent de vous localiser à tout moment. On vous suit à la trace. Vous avez lu George Orwell?

- 1984?

- Oui. Si les marchands vous cernent, les écrivains vous délivrent. C'est pour échapper à ce monde régulé, contrôlé, surveillé, normalisé, aseptisé que je me suis plongé dans la lecture. J'avais douze ans et je découvrais que le monde était la pire des jungles. Dans le monde animal, il y a des règles. Ici, juste des lois, définies et votées par ceux là même qui les instaurent et les font respecter. Comment être juge et partie en somme. J'ai commencé par la science fiction, puis des essais plus ambitieux sans oublier les classiques. Si un livre a traversé les siècles, c'est qu'il est solide, intemporel, qu'il parle de l'âme humaine et pas seulement d'une époque ou d'un lieu.

- Je comprends mieux votre personnalité maintenant. Mais je continue à penser que vous avez grandi trop vite.

- Pourquoi voudriez-vous que sous le prétexte qu'on a vingt ans, on devrait jouer les irresponsables, brûler la vie quand on peut la vivre tout simplement?

- Justement parce que vous avez vingt ans. Il y a des choses qu'on ne peut plus faire à quarante, encore moins à soixante.

Jeanne a prononcé ces mots avec un soupçon de regret dans la voix. Baptiste s'en aperçoit.

- Rassurez-vous, je n'ai pas l'impression de gâcher ma jeunesse.

- Mais moi, j'ai le sentiment d'avoir raté ma vie. Chacun est devenu plus sombre brusquement,

s'enfonçant dans une introspection de son monde intérieur. Leurs regards ne regardent qu'eux-mêmes, à la recherche d'une voie, d'une porte qui leur permettrait de mieux se connaître. Il est des échanges comme des bons romans qui vous font réfléchir au pourquoi de votre vie, à la portée de vos actes, à la justesse de vos idées, examiner vos pensées. C'est peut-être ça, avancer dans la vie.

Antoine entre dans la pièce simplement éclairée d'une douce lumière, propice aux confidences et d'instinct, alors qu'il allait claironner que le diner allait être servi, module sa voix pour presque chuchoter que les invités sont priés de s'avancer vers la salle à manger.

- Finalement, je n'ai pas vu passer la journée.

- Vous avez bien de la chance, j'ai cru traverser un siècle.

- Ma femme exagère toujours un peu.

Puis s'adressant directement à elle,

- Tu n'as pas arrêté de discuter toute la journée.

- Possible, mais je ne suis pas tranquille quand je sais que je ne peux pas contacter les enfants.

- Désirez-vous un apéritif? demande Raphael.

- Et pourquoi pas?

- Tiens, voilà que ma femme tourne alcoolique sur ses vieux jours.

Claude est taquin et lance cette mise en boîte avec beaucoup de tendresse. Jeanne le remarque, un peu étonnée de cette nouvelle inflexion. Elle appuie son regard tout en se demandant si c'est bien son fruste de mari qui a prononcé ces mots. Enfin, les mots sont de son cru, rien à dire, c'est juste l'intonation qui semble chargée d'un attendrissement nouveau, une sorte de

compassion.

Raphael brandit une bouteille qui semble sortir d'une cave millénaire. Le verre opaque ne laisse aucun indice sur la couleur du breuvage.

- C'est une vieille recette paysanne de la région. Vous m'en direz des nouvelles.

Chacun se plie au rituel. D'abord trinquer, puis siroter longuement la boisson alcoolisée.

- Savez-vous d'où vient cette tradition de trinquer lorsqu'on partage un breuvage?

- Pour vérifier la solidité des verres?

- Une façon de se serrer la main, par gobelet interposé.

- Ah, si! Je sais. En fait, à l'origine, les convives échangeaient leurs verres.

- Baptiste n'est pas loin de la vérité. Pour prévenir d'un éventuel empoisonnement, on entrechoquait les verres de manière à ce qu'un peu de liquide verse dans le verre du voisin.

- Et l'origine même de l'apéro?

- Alors ça, faut pas chercher. Encore un prétexte des hommes pour se saouler la gueule avant même d'avoir ingurgité le moindre aliment.

La tablée s'esclaffe devant la remarque de Jeanne.

- C'est convivial. Ca ouvre l'appétit.

- C'est le principe du trou normand. Un peu d'alcool pour nettoyer l'estomac et faire ripaille ensuite.

- Cette fois c'est Claude qui se rapproche. N'oubliez pas que, à l'origine, l'alcool était surtout utilisé comme médicament.

- Ah! Tu vois?

Claude s'est tourné vers sa femme. Elle hausse les épaules. Bernard poursuit.

- Les boissons alcoolisées sont faites à partir de

plantes, médicinales pour la plupart. Mais le concept d'apéritif est beaucoup plus récent. Il a été inventé en Italie à la fin du dix-huitième siècle, peu avant notre révolution, par la découverte du Vermouth, une herbe aromatique censée effacer les relents du mauvais vin. Martini et Cinzano popularisèrent le breuvage. Pour ajouter au côté scientifique de l'affaire, quelques années plus tôt Dubonnet, un chimiste français, avait inventé un breuvage à base de quinine pour lutter contre le paludisme. Le goût extrêmement amer était masqué par des épices. Les légionnaires furent les premiers à l'utiliser pour prévenir les accès de paludisme dans les régions chaudes et marécageuses. La propre femme de Dubonnet servait le breuvage en guise d'introduction au repas.

- Mais oui! Du bon, du bon, Dubonnet!

- Parfaitement. Déjà, réclame et alcool allaient bien ensemble.

Claude se tourna vers Raphael.

- Alors, dites-nous tout. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

- Ah ah, secret de fabrication. D'ailleurs, je ne connais pas tous les ingrédients moi-même.

- Ce n'est pas vous qui le fabriquez?

- Non, non. Je n'ai ce talent. Et puis, la fabrication d'alcool est très réglementée en Suisse, même pour un usage personnel.

- Ah, on ne plaisante pas avec la loi, en Suisse.

- Claude, voyons!

- Laissez, Jeanne. De toute manière, personne autour de cette table n'est de nationalité Suisse, il me semble. Et puis, les idées reçues ont la vie dure.

A cet instant, Jeanne et Lulli furent les seules à remarquer la main d'Antoine posée sur le bras de

Raphael. Un geste de couple, sans aucun doute se fit la réflexion Jeanne. Lulli pensa plutôt que leurs hôtes étaient complices quelle que soit leur relation, ils s'entendaient bien, pas du nuage à l'horizon. C'est ce qui comptait avant tout.

XV

Antoine débarrassa les verres dans un bruit caractéristique et revint avec un plat démesurément grand. Presque une table. Sur ce bouclier étaient disposés quantité de crudités, de fruits, de coquillages.

- Bon appétit!

- Nous n'avons pas besoin d'encouragement. Ca a l'air délicieux.

- Appétissant.

- Succulent.

- Exquis.

- Savoureux.

- ???

- Eh bien, Lulli?

- Je ne sais plus, moi. Vous avez pris tous les adjectifs de la langue française. Voleurs!

Chacun partit dans un rire. Baptiste sauva sa compagne :

- Délectable!

Puis les bruits de succion et de mastication remplacèrent les mots. Ca croquait, ça mordait, ça aspirait. La tablée ne se nourrissait pas, elle dégustait, elle se régalaît, elle se pouléçait. Un véritable quatorze Juillet des papilles.

- Même si nous ne passons plus toutes nos journées à rechercher de la nourriture, la bouffe tient une place primordiale dans nos sociétés.

- Vous connaissez l'adage en cours dans les pays anglo-saxons? Eux mangent pour vivre tandis que les latins vivent pour manger.

- C'est mieux d'allier les deux. Vivre et manger. Manger et vivre. Y prendre du plaisir, dans la conception, la réalisation et la dégustation.

- Il faut reconnaître que nous avons la chance d'avoir un chef hors pair dans ce chalet.

Le compliment lancé par Jeanne mais qui résumait parfaitement l'état d'esprit de tous, fit jouer les modestes à Raphael.

- C'est juste un peu d'application et le savoir-faire s'acquiert avec l'expérience. Si vous saviez combien de plats j'ai du jeter avant de pouvoir atteindre au comestible.

- On ne vous croit pas une seconde.

- La cuisine, c'est comme le jardinage. Il y en a qui ont la main verte, d'autres le cordon bleu.

- En tout cas, c'est fantastique ce qu'on peut réaliser avec des aliments. Un chef d'œuvre.

- S'il vous plait, n'en rajoutez pas. Raphael ne sait plus où se mettre.

- Justement, je retourne en cuisine. Ce n'était qu'une mise en bouche, un avant propos, des préliminaires...

- Vous faisiez le parallèle avec le jardinage en ce qui concerne l'élaboration, je pense que la dégustation a quelque chose de sensuel, de sexuel.

- C'est l'esprit français, ça! La chère et la chair.

- Arrosé d'un bon verre de vin ajoute Bernard en levant son verre. Tous l'imitent. Un toast est lancé.

- Au chefs d'œuvre culinaires!

- Au plaisir de les partager!

- Au diable la tempête!

- Au bonheur des rencontres!
 - A nous!
 - A tous ceux qui ont permis qu'on soit là, ce soir, autour de cette table délicieusement garnie.
- Antoine fait une entrée sous les applaudissements, les bras chargés à la façon des serveurs de brasserie parisienne.
- Lapin aux herbes sauvages, accompagné de pâtes fraîches.
 - Ca a l'air bon.
 - Ca l'est, assurément confirme Claude, la bouche encore remplie de saveurs délicates.
 - C'est peu commun de servir des pâtes avec du lapin.
 - Je me souviens que quand j'étais enfant... puis, en changeant de ton, Bernard précise
 - nous étions d'origine modeste. Chaque Dimanche, nous allions déjeuner chez un oncle ou un cousin éloigné, je n'ai jamais su en fait. Et chaque Dimanche, mijotait dans une immense marmite un lapin, accompagné de tortilloni, de pene, de conchiglie, cannellonis, farfalles et tagliatelles.
- C'était une sorte de rituel. Je savais que chaque semaine, je retrouverais le même menu. C'est ma madeleine de Proust.
- Enfant, je n'aimais pas le sucré. C'est étonnant pour un enfant, non? Mes parents voulaient me faire plaisir en m'offrant des bonbons, des pâtisseries, mais je préférais dévorer un morceau de saucisson ou des chips.
- Baptiste surprit tout le monde avec cette révélation.
- Je pense que chacun d'entre nous a eu et a encore un rapport particulier à la nourriture.
 - Comme avec le sexe! ne peut s'empêcher d'ajouter

Jeanne.

- Moi, c'était les fruits. Je ne pouvais les avaler qu'à peine mûrs, au risque de me rendre malade. J'ai dû bousiller mon estomac avec ça. La moindre tache noire sur la peau d'une banane, je la rejetais; si une poire n'était pas parfaitement verte, je n'y touchais pas; je tâtais la fermeté des pêches, je croquais des abricots durs comme de la pierre et je n'ai jamais pu manger des fruits rouges. Ca m'écoeurerait.

- Et encore aujourd'hui? demanda Annie à Lulli tandis que Jeanne était la seule à ne pas être étonnée. Elle pensait que cette fille avait un problème avec la nourriture, et ça ressurgit sur sa vie sexuelle. Elle le sentait.

- Moins. Mais j'ai toujours du mal avec les fruits un peu faits.

- Et vous avez une explication?

- Une explication?

- Oui, je veux dire, vous savez d'où provient cette manie, cette phobie.

- Non. Enfin, je veux dire... Je n'ai jamais fait d'analyse.

- Pas besoin d'avoir consulté un psychanalyste pour apprendre à se connaître. Il vous est arrivé forcément quelque chose de particulier dans votre petite enfance et ça c'est traduit dans ce comportement alimentaire. Votre corps rejetait la maturité des fruits peut être parce que votre esprit rejetait une autre maturité.

- Je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé la question.

- Vous devriez. Ce n'est jamais bon de vivre avec une névrose dont on ne connaît pas l'origine.

- Notre rapport à la nourriture en dit long sur notre personnalité, la façon dont on s'est construit.

- Je supporte de moins en moins la viande, spécialement la viande rouge. Je veux dire, c'est plus qu'un dégoût, comme si mon estomac refusait les fibres d'origine animale. Chaque fois que je déguste une entrecôte, j'ai des maux de ventre, mon corps n'arrive pas à la digérer.

- Vous devenez végétarienne, Annie.

- Non, enfin je ne pense pas, non. J'aime manger de la viande, mais c'est comme si mon corps la rejetait. Je vais peut-être devenir végétarienne, mais contre ma volonté.

- Il paraît que ce que contient notre réfrigérateur est autant significatif que ce que nous mettons dans nos poubelles.

- Dis moi ce que tu jettes, je te dirai qui tu es. Dis moi ce que tu manges, je te dirai qui tu sera.

- Très fin, très subtil. Parfois vous me surprenez Baptiste.

- Parfois seulement? ironise le jeune homme face à Jeanne.

Une connivence s'est installée entre eux. Claude ne le remarque pas mais Lulli jette un regard à Baptiste en se demandant ce qu'ils ont pu se raconter cette après midi dans le salon.

- Lulli les fruits pas mûrs, Annie la viande rouge, et vous Claude, quel est votre souci avec la bouffe?

- Je n'ai aucun souci avec ce que je mange.

- Je confirme. Il pourrait dévorer un sanglier à chaque repas.

- Il y a bien un aliment qui vous repousse, non?

- Franchement non, je ne vois pas.

- La cuisine Chinoise...

- Vous rigolez, c'est un délice! Non, je vous assure,

n'essayez pas de me prendre en défaut, j'aime toutes les cuisines du monde, chaque ingrédient a les faveurs de mon estomac.

- Claude est l'anti exemple, la fameuse exception qui confirme toute règle.

- Au contraire, Claude est de la première génération née juste après la dernière guerre. Il a du subir des privations étant enfant. La peur de manquer. D'où son besoin d'entreprendre, d'être son propre patron, de diriger sa vie et bien entendu, un appétit et une soif de tout, pas nécessairement des aliments... et du bon vin.

Annie fixe le verre que Claude a levé en écoutant ces derniers mots. Confus, il repose le verre sans en boire une gorgée. Puis, comme pris de remords, il porte le verre à ses lèvres et le vide cul sec.

- Oui, j'assume. Vous avez peut-être raison ma chère. Mais je suis fier de ce que j'ai fait de ma vie et si c'était à refaire, je prendrais le même chemin. Quoi? Y'a pas de honte à avoir réussi, non?

- Personne ici ne vous reproche d'avoir gagné de l'argent.

- Ne vous fatiguez pas, en France on n'aime pas ceux qui réussissent, on préfère les perdants aux vainqueurs, on encourage le dernier, jamais le premier. Ici comme ailleurs, tout le monde veut gagner plein d'argent mais ne supporte pas que les autres aient les poches pleines. Vous connaissez l'anecdote du gamin qui voit une grosse berline garée sur le trottoir? En France, le gosse crache sur le pare brise en pensant « salaud de riche », aux Etats Unis, le même gosse se dit « un jour j'aurai la même ». Voilà toute la différence.

- De cette histoire, j'en déduis plutôt que le rêve américain fonctionne encore très bien. Travaille et tu

réussiras. Si on pouvait s'enrichir simplement en travaillant, ça se saurait, non? Je pense que les Européens sont plus lucides que les Américains, voilà tout. Même si je réproûve toute forme de crachat, que ce soit sur un pare brise ou sur un terrain de foot.

- Annie n'a pas tort. Et j'ajouterais peut être un troisième gamin, qui se dirait qu'il vaut mieux être libre et intègre et aller à pied que corrompu et enchaîné à sa fortune et rouler en Mercedes.

- Et pourquoi faudrait-il nécessairement que tous les riches soient corrompus, Lulli?

C'est Annie qui répond à la place de la jeune fille.

- Parce que c'est la vérité. Regardez autour de vous. Les fortunes ne s'élèvent pas par gentillesse et compassion.

- Mais depuis quand le monde ne serait-il que bonté? Le monde a toujours été une jungle. L'homme est sorti de la forêt mais ne peut s'empêcher de répéter toujours le même scénario. Celui qui ne se bat pas se fait battre, c'est aussi simple que ça.

- Donc, le monde est gouverné par ceux qui se battent. Voilà pourquoi on patauge dans la violence et les guerres depuis l'aube des temps et qu'il n'y a aucune raison pour qu'on en sorte.

Baptiste a formulé son pessimisme avec un renoncement dans la voix. Comme s'il n'y avait plus rien à faire. Comme s'il baissait les bras.

- Ne soyez pas si résigné, Baptiste. Le monde ne se résume pas à la pensée de Claude. Il existe quantité de gens biens. La majorité même. On a besoin de leaders, de guides assez puissants pour contrecarrer la domination de ceux qui pensent que le monde est une jungle. Parce que le monde peut être un jardin.

- Avec des petits oiseaux qui chantent, c'est ça? C'est le pays de Oui-Oui.

- Pourquoi lorsqu'on laisse entrevoir un autre monde, le réduisez-vous à une parodie de dessin animé? Je ne vous parle pas d'un monde tout rose, juste un peu moins noir, un peu moins gris. Voilà, c'est ça, un monde coloré. Et pour que naisse un arc-en-ciel, il faut à la fois du soleil et de la pluie.

Annie regardait Baptiste et Lulli en se demandant ce qu'allait apporter cette nouvelle génération. Et eux, qu'avaient-ils fait? A part parcourir le monde? Partager la misère ne l'éradique pas. Si les jeunes étaient aussi désabusés aujourd'hui, c'est que nous avons échoué se dit-elle. Et, dans un replis profond de son âme, elle pensa : et je n'ai même pas d'enfant.

Bernard, habitué aux grands espaces, souffrait intérieurement du manque de nature, d'avoir été enfermé toute la journée. Ca ne lui était pas arrivé depuis... Il sonda sa mémoire. Depuis quand? Après un temps de réflexion intense, il se rappela. Deux jours d'hôpital à la suite d'une morsure de sanglier. Même pas un fauve, non, juste une bête des bois, un peu bourru, qu'il avait délivré du piège d'un braconnier. Mais l'animal ne fonctionne pas sur le mode humain qui a la reconnaissance de celui qui le délivre. Aussitôt libre, la carcasse de cent vingt kilos s'était rué sur Bernard, entaillé profondément sa cuisse gauche. Par chance aucun nerf n'avait été touché. Le professeur qui l'avait opéré lui avait parlé du risque auquel il avait échappé, une paralysie partielle voire totale de sa jambe lorsque Bernard ruminait dans son lit. Il n'était resté que deux jours dans sa chambre. Sans quitter l'hôpital, il n'avait pas supporté de rester enfermé par

un grand soleil. Le chirurgien l'avait lourdement rappelé à l'ordre. La blessure pouvait s'ouvrir sous l'afflux du sang lorsqu'on est en position debout. Quand il avait mentionné la menace d'une paralysie, Bernard s'était calmé en imaginant sa vie dans un fauteuil, ou boitillant comme un vieillard grabataire. Impensable. Et aujourd'hui, bloqué par la tempête, le manque de grands espaces pesait sur son humeur. Il n'était pas aussi détendu que d'ordinaire, comme s'il lui fallait sa dose quotidienne d'extérieur pour retrouver sa sérénité habituelle.

Jeanne regardait son mari. Ce n'était plus l'homme qu'elle avait aimé, et depuis longtemps, mais elle avait une affection profonde pour lui, qui la poussait à le soutenir dans l'adversité. Et puis, cette retraite, elle n'y croyait plus. Lorsqu'elle lui parlait de se retirer, de profiter du confort dans lequel ils vivaient désormais, il trouvait toujours une excuse pour continuer son activité. La conjoncture n'était pas bonne, un chantier délicat sur lequel il ne pouvait déléguer, il n'avait pas trouvé le repreneur idéal, il ne se voyait pas remplir des grilles de mots croisés. Tu parles! Depuis trois mois, il raffole des Sudoku! Alors que l'an dernier, elle s'était résignée à la pensée qu'il ne raccrocherait jamais, voilà qu'il l'avait bluffé. Mais, loin de partager une douceur de vivre ensemble, il était resté le même. Avec ses idées bien arrêtées, d'un autre âge pour la plupart. Mais ce n'était pas ça le plus difficile. Quand il travaillait, ils ne se voyaient que les soirs et les weekend, souvent réduits à un Dimanche pluvieux. Là, elle l'avait sur le dos sans arrêt et elle s'apercevait qu'il n'était vraiment pas facile à vivre, même débarrassé de tout le stress qu'occasionne une activité

professionnelle. Elle sentait bien qu'il s'ennuyait. Quand elle proposait de casser l'habitude par un voyage, même court, il n'était pas franchement emballé. Et puis, elle était certaine qu'il avait une maîtresse. Ses absences régulières sous prétexte d'aller voir des amis, de faire un poker ou une partie de boules. On ne joue pas au poker à neuf heures du matin, quant à la partie de boules, il avait raison, seulement c'était jouer sur les mots. Et puis, il revenait toujours fatigué. C'est alors qu'il avait inventé cette passion de la course à pied. Tu parles! Lui, incapable de faire cinquante mètres sans sa Mercédès.

Claude se concentrait sur sa respiration. Il n'y avait jamais fait attention. Il est des choses qu'on fait sans s'en rendre compte, machinalement, instinctivement. Le cancérologue le lui avait bien précisé, il est important, voire crucial, de bien respirer, d'utiliser au maximum les capacités restreintes de ses poumons, surtout le droit, le moins atteint. Tout en faisant entrer l'air dans sa cage thoracique, il pensait que c'est ce qui l'avait décidé à venir tout un weekend à la montagne. Jeanne avait été surprise qu'il consente à s'éloigner de la capitale ne serait-ce que trois jours. Avait-il eu raison de parler à Bernard de son cancer? Oui, surement. En parler à Jeanne? Elle n'était pas prête. Lui non plus. D'un autre côté, elle finirait bien par s'en apercevoir. Et puis, pouvait-il prévoir sa réaction? Elle se révélerait peut-être une autre femme, plus proche, plus attentive.

Lulli observait les convives autour de la table. Si la nourriture remplit les ventres, apaise l'âme, elle délie les langues surtout. On se livre davantage devant une bonne table arrosée des meilleurs vins que sur le divan

un peu dur d'un psy. Pourquoi avait-elle parlé de ses dégoûts alimentaires? La très perspicace Annie avait sûrement déjà extrapolé sa réserve face aux aliments bien mûrs à toute sa personnalité. La sensibilité de Jeanne devait avoir également fait le même chemin. Et que s'étaient ils raconté, Baptiste et elle? Bien sûr, ce n'étaient que des inconnus qui le redeviendraient dès demain, mais on n'aime pas se trouver à nu devant quiconque. Pourtant qu'y avait-il de si dramatique? Chacun traîne sa propre névrose tout au long de sa vie. Et il n'y en n'a pas une qui soit plus déshonorante, méprisante qu'une autre. Pas de quoi avoir honte. Pourquoi ne pas assumer, finalement.

Baptiste se rendait bien compte que les générations précédentes tenaient le monde pour un bon bout de temps encore. Bernard était dans la force de l'âge selon l'expression consacrée. Claude véhiculait des idées certainement mieux partagées par ses concitoyens que les siennes. Tuer le père? La belle affaire. On ne peut pas tuer le père, juste essayer de vivre avec. Eux aussi avaient été jeunes. Eux aussi avaient eu l'impression d'étouffer, d'être incompris. Mais le monde allait moins vite en ce temps là, on avait le temps de prendre ses marques, de fixer ses repères. Il lui semblait évoluer dans une piscine sans fond où tout bougeait sans cesse autour de lui. Qu'allait-il faire de sa vie? Qu'allait faire cette nouvelle génération du monde dont elle héritait? Et qu'allaient-ils laisser à leur tour aux générations suivantes?

XVI

- Bernard, vous êtes un homme d'extérieur, ça ne vous a pas trop ennuyé d'être enfermé toute la journée?

- Bah, il faut savoir changer ses habitudes. Mais c'est vrai que c'est pesant. Comme une journée sans cigarette pour un fumeur.

- Personne ne fume autour de cette table, à part mon mari, n'est-ce pas?

Bernard lança un regard lourd de conséquences à Claude, lui adressant une question muette, une incitation à se livrer au travers des autres à sa femme. Mais lorsque Claude prit la parole après une hésitation, ce fut d'un ton léger, une plaisanterie à peine masquée.

- S'il n'en reste qu'un, je serai celui là!

- Les habitudes ont la vie dure chez mon mari.

- Mais chérie, tout le monde a ses habitudes, ses manies. Chacun se construit son petit monde bien rassurant pour pouvoir affronter la tempête extérieure, celle que nous appelons vie en société.

- Je ne suis pas d'accord. Regardez Annie et Bernard, ils ont eu une vie trépidante, je suis sûre qu'ils ne connaissent pas la routine.

Le couple adressa à Lulli un regard indulgent. Trop jeune, elle confondait encore habitude et routine. Ce fut Jeanne qui répondit.

- Ce n'est pas parce qu'on court le monde, qu'on change de pays chaque jour, qu'on entend d'autres langues, qu'on dort chaque soir dans un lieu différent ou que la nourriture ne ressemble pas à celle de la

veille qu'on échappe à cette glu insidieuse de la routine qui ronge mieux qu'un puissant acide. Les manies viennent même aux plus grands aventuriers. Comment vous faire comprendre? Vous prenez quoi au petit déjeuner?

- Euh. Ca dépend.

- Vous variez vos petits déjeuners?

- Ben oui. Un jour je mange un bol de céréales trempées dans du lait froid, le lendemain des croissants accompagnés d'un café serré, le troisième jour rien parce qu'il est déjà midi passé.

Tout le monde rit de bon cœur. La démonstration de Jeanne tombe à l'eau. Elle ne se démonte pas.

- Bon, enfin. Quand vous aurez la moitié de mon âge, vous prendrez chaque matin le même petit déjeuner. Vous ferez les mêmes gestes. Peut-être même vous ne pourrez rien avaler si vous n'êtes pas à votre place bien définie, assise sur telle chaise dans la cuisine ou posant votre silhouette encore endormie à tel endroit du salon. Tout ce rituel est une habitude dont mon mari pense qu'elle structure votre personnalité. La routine, c'est penser que chaque jour est pareil à la veille et faire en sorte qu'il le soit. Vous pourrez changer de menu chaque matin, si vos pensées sont identiques, votre regard semblable, si vous agissez par réflexe, en vous laissant guider par une force qui n'émane pas de vous même, vous serez engluée dans les mâchoires d'une habitude rendue mécanique, la routine vous aura broyé dans ses tentacules, immobilisant vos pensées. Et vous aurez passé votre vie sans vous en rendre compte comme lors d'un machinal trajet en voiture. L'habitude ce sont les faits. La routine ce sont les pensées.

- Bravo ma chérie! Magnifique démonstration! Claude s'apercevait que sa femme avait quelque chose à dire parfois. Il ne s'était pas rendu compte en revanche que, sous ce raisonnement, c'est de sa vie à elle qu'elle parlait. Une vie bien rangée, sans à-coups, sans débordements, une vie bien lisse, bien droite, posée sur des rails ou vissée dans des ornières dont on ne s'échappe pas. Une vie sans vie.

Jeanne sourit. Sa décision était prise. Il ne lui restait qu'à le lui annoncer. Ce soir. Ce soir même. Après, elle ne pourrait plus.

- Habitude ou routine, en tout cas, l'essentiel c'est de savoir profiter de sa vie et d'en faire profiter les autres.

- Je trouve que cette répétition des gestes quotidiens a quelque chose de rassurant comme disait Jeanne. Et qu'elle nous structure. On ne se construit pas sur des sables mouvants.

- Vous avez peut-être raison Baptiste, mais je pense que vous êtes encore un jeune garçon qui n'a pas voulu quitter les jupes de sa mère. Il faut savoir déployer ses ailes dans la vie. Il serait temps.

Venant de tout autre personne autour de cette table, Baptiste aurait été heurté par ces propos, le réduisant à un nourrisson qui a besoin du confort du nid maternel. Mais c'était Jeanne qui s'était improvisée pédopsychiatre. Et elle lui apparaissait comme une femme ayant vécu tant de choses, jouissant d'une expérience enviable même s'il ne connaissait rien de sa vie, puisqu'au cours de leurs brefs échanges elle ne s'était livrée en rien. Il avait envie de lui faire confiance, de se laisser guider comme un élève suit son maître. En elle, voyait-il une mère, un mentor, une lumière à suivre?

De son côté, Jeanne pensait naturellement à ses propres enfants. Ils étaient sa grande fierté. Puisque son mari, les circonstances, le destin, l'avaient réduite à une femme au foyer plus ou moins désespérée, désœuvrée, elle avait accompli sa tâche du mieux qu'elle avait pu. Et le résultat était là. Ses enfants avaient réalisé de brillantes études, possédaient un métier passionnant avec un salaire plus que correct (cet aspect était le seul baromètre que son mari admettait concernant la réussite professionnelle) et une vie familiale jusque là sans anicroche. Le choix de leur lieu de vie n'était pas anodin. Charlotte avait choisi l'empire déclinant, mais empire tout de même, pour devenir chirurgien. Elle avait tout juste trente ans. Une carrière en or s'offrait à elle. Le seul souci pour Jeanne concernait la vie privée de sa fille. Elle ne lui en confiait rien, même et surtout devant l'insistance à peine forcée de sa mère.

- Mais maman... Je t'assure que je suis heureuse de ce côté. Il n'y a pas de problème. J'ai juste pas envie de me lancer dans une vie de famille maintenant. Je sors tout juste de l'école, je viens de finir mon internat et ma carrière professionnelle passe avant tout.

Jeanne prenait alors un air nostalgique. Sa vie professionnelle. Oui, bien sûr. Avoir travaillé autant toutes ces années. Ne pas laisser tomber. Se jeter corps et âme dans son travail. Son travail, sa vie. Mais gare à ne pas avoir de regrets ensuite.

Pierre Rolland était parti en Chine sans le vouloir vraiment. Mais à ce niveau de haute technologie, les emplois étaient là-bas aujourd'hui. Pour combien de temps encore? Bientôt les Chinois ne se contenteraient plus de produire et de fabriquer des marchandises à

faible coût. Une armée d'ingénieurs allait renvoyer chez eux tous ces européens qui venaient leur vendre leur savoir faire. Donnant, donnant. En échange de t-shirt et de lecteur dvd, de peluches et de téléphones portables, le (nouvel) empire du soleil levant acceptait la haute technologie occidentale. On n'imagine pas le pourcentage de travailleurs étrangers dans ce pays apparemment si fermé. Leurs postes tournent toujours autour de la technologie de pointe. Pierre Rolland s'était retrouvé à Shanghai sans s'en rendre compte. Jeanne était plus rassurée par sa stabilité familiale (il vivait maritalement avec une jeune fille qu'il avait rencontré sur les bancs d'une école de commerce prestigieuse). Elle supputait qu'il n'avait connu qu'une femme dans sa vie. Elle se mit à penser à ce renversement des rôles. A ses vingt ans, les hommes butinaient et les femmes se réservaient pour un seul amour. Aujourd'hui, elle le constatait, les femmes étaient plus volages tandis que les hommes dévoilaient plus ouvertement leur part de féminité comme il était écrit dans Marie-Claire du mois de Septembre. Dans le parc où elle musardait quelquefois, elle croisait quantité de jeunes papas poussant des landaus tandis que les mères devaient probablement développer leur carrière professionnelle pour se réaliser en tant qu'individu capable de décisions au sein de la communauté comme l'évoquait si bien Elle de la semaine dernière. Et maintenant, Pierre Rolland allait devenir papa à son tour. Irait-il promener son fils (car ce serait forcément un fils) au parc tandis que son épouse s'épanouirait dans un travail utile à la société?

- J'aimerais tant que vous eussiez raison, Jeanne. Baptiste prononça cette phrase avec une gravité qui fit

se figer l'assistance. Tous le regardaient avec attention. Seule, Jeanne, voulant sans doute désamorcer une grenade dégoupillée qu'elle avait elle-même jeté sur la table, tenta une diversion :

- Voyez que j'avais raison, Baptiste. Employer un imparfait du subjonctif dans une conversation entre amis, c'est peu banal, non?

Baptiste ne tint pas compte du pas de côté exécuté un peu tard par Jeanne. Il était décidé à vider son sac. Le silence était tombé d'un seul coup comme la nuit vient dans les pays tropicaux, soudainement, sans crier gare. Tous les regards convergeaient dans une même direction. On attendait. Baptiste était prêt.

- J'allais avoir quinze ans. On avait même prévu une grande fête à la maison. Je suis fils unique. On n'était pas très famille chez nous et j'avais peu de copains au collège. Je pense que j'étais déjà assez solitaire à l'époque. Pas le côté ours mal léché, mais je ne me liais pas facilement.

C'était une belle après midi d'Avril et je distillais mon ennui pendant le cours de maths. J'étais plutôt doué dans ce domaine. Autant impossible de me faire ouvrir un bouquin ou m'intéresser à l'Histoire de France, autant les chiffres et les équations me passionnaient. Un peu comme une grille de Sudoku, Claude. J'aimais bien la rigueur de la logique mathématique. Qu'il existe des lois qui soient respectées sans que la vie d'un homme soit menacée, sans même qu'il y ait tension ou violence. Les sciences physiques c'était pas mal, mais je préférais les maths. On ne peut pas tricher avec les chiffres, les équations, les problèmes. Il existe toujours une solution, parfois ardue mais franche. Il n'y a pas cette incertitude en mathématiques, ces lois

grammaticales qui renferment toujours des exceptions, les aléas des expériences scientifiques pour prouver tel ou tel théorème, le flou lié à l'Histoire puisqu'elle est toujours écrite par les vainqueurs et les puissants ou encore les approximations géographiques des frontières mouvantes sans parler des méandres de la philosophie.

Non seulement je survolais les exercices à rendre, mais je m'en inventais d'autres. En cours, je rêvassais. Le prof avait compris et me laissait tranquille, s'acharnant sur les mes camarades plutôt rétifs au raisonnement, à cette gymnastique de l'esprit.

Ils sont entrés en frappant un coup vif à la porte. Le directeur de l'établissement en tête, deux policiers en tenue le suivant comme une protection rapprochée. Cette idée me fit sourire. Imaginer le dirlo protégé par la police comme une star du rock, avec son éternel costume beige, sa cravate bordeaux et son air de fausse supériorité. Il s'avança, murmura deux phrases à l'oreille du prof puis celui-ci se tourna vers la salle d'où s'élevaient des chuchotements remplis d'intérêt. Chacun se faisait son propre film. Les flics étaient là pour Stéphane qui dealait plus ou moins un peu d'herbe dans un recoin du préau. Ou plutôt pour Fabien qui téléchargeait des tonnes de séries et de Dvd. Non, nous téléchargeions tous! Peut-être qu'une fille s'était fait repérer sur les caméras de surveillance en train de chourer des parfums au centre commercial? A quinze ans, on n'imagine pas la police venant simplement annoncer une mauvaise nouvelle.

Il n'y eut aucun discours. Le prof appela mon nom d'une voix étonnement claire et posée, comme ces annonces de hall de gare. Puis il ajouta simplement de

bien vouloir ramasser mes affaires et suivre monsieur le directeur.

Aussitôt, toute la classe avait les yeux braqués dans ma direction. Je ne les regardai même pas, laissant leurs esprits en mal de sensationnalisme échafauder des hypothèses plus invraisemblables les unes que les autres.

Qu'avais-je fait? Je pensais bien sûr à la seule activité illégale que les forces de l'ordre pouvaient me reprocher. On ne parlait pas encore d'Hadopi et d'avertissements, de sanctions graduées. Dans nos esprits gorgés de séries américaines et de films de gangsters, il était tout à fait concevable de se faire arrêter comme de véritables malfrats, l'ennemi culturel numéro un, juste pour avoir volé virtuellement le dernier Bruce Willis.

Je me levai, à peine tremblant, et suivit le directeur toujours escorté par ses chiens de garde à l'uniforme impeccable. Et mes pensées s'accrochèrent à ce détail afin d'évacuer le stress naissant. J'imaginai les policiers en train de faire tourner une machine quotidienne, étendre leur uniforme bleu nuit, repasser méticuleusement leur chemise bleue ciel. Ou bien avaient-ils plus réellement une garde robe bien garnie? Je voyais alors le flic faire coulisser un pan de mur, découvrant trente uniformes identiques, rangés au cordeau, puis tirer des tiroirs où reposaient des centaines de chemises semblables soigneusement pliées.

Nous étions maintenant dans le bureau du directeur. Je n'y avais jamais mis les pieds auparavant. Elève modèle? Garçon chanceux? Pistonné? Rien de tout ça. Simplement dans un établissement de mille cinq ans

élèves, je voyais mal le principal donner des rendez-vous à ses ouailles pour un oui ou un non. C'était donc important, comme me le confirmait la présence des deux cerbères. Le directeur semblait vouloir choisir ses mots. Vous connaissez l'expression marcher sur des œufs? Oui, ben là, il s'exprimait sur des œufs bien fragiles le dirlo. Il tournait autour du pot, comme un Boeing fait des ronds dans le ciel attendant qu'une piste se libère pour enfin pouvoir se poser. Finalement, il se posa. Enfin, ce fut un crash plutôt qu'un atterrissage en douceur. Du moins pour moi. Les flics avaient leur mine de circonstance. Deux croque morts. Accident de la route. Mes parents. Rien pu faire.

Lorsqu'enfant, on perd ses parents, on pleure toutes les larmes de son corps. On ne comprend pas. La peine, le chagrin nous enveloppe d'une couverture bien chaude. Après, c'est passé. On ne réalise pas. On ne se projette pas dans l'avenir. Simple constat.

A quinze ans, c'est tout autre chose. Etre adolescent, c'est la pire chose que je connaisse. Pas assez fort pour affronter la dure réalité adulte, un pied encore en enfance, besoin de soutien, de réconfort, et en même temps assez lucide pour s'apercevoir de la cruauté du monde, suffisamment conscient pour évaluer la dimension d'une perte fatale. Ce n'est pas un hasard si le taux de suicide est si élevé dans cette tranche d'âge. Du jour au lendemain, je me suis retrouvé seul.

C'est une chose d'être solitaire quand on a ses parents autour de soi. C'est un choix, comme celui du trapéziste qui exécute un numéro jamais tenté, au-dessus du filet protecteur. J'avais bien quelque vague oncle et une paire de cousins dans le Nord, mais ils n'avaient pas davantage la fibre familiale que ne

l'avaient mes parents. On me plaça dans un institut spécialisé en attendant ma majorité.

Et après? De toute façon, à quinze ans, trois années c'est l'éternité, on n'y pense pas. Je me suis donc refermé davantage. C'est à ce moment là que m'est venu l'intérêt pour les jeux vidéo. Je jouais bien un peu avant, comme tous les gamins. Là, je passais derrière le rideau. J'allais composer, ne plus me contenter d'exécuter.

Le plus dur, c'était le soir. C'est banal de dire ça, mais au moment de m'endormir, je pensais à eux. En revanche, je restai des mois sans rêver, en tout cas je ne me souvenais pas de mes songes au petit matin. Peut-être mon cerveau n'arrivait-il pas à faire le deuil? Voulait-il garder la moindre bribe de souvenir, le plus minuscule fragment de leur mémoire? Il n'arrivait pas à faire le ménage et la poussière s'accumulait, cette saleté qui pourrit l'esprit, dont on ne peut se dépêtrer, qui empêche d'avancer, qui retient tous vos membres dans un passé désormais révolu, qu'il faudrait oublier. Pouvoir tirer un trait.

Mes parents me hantaient comme un amputé ressent la douleur à sa main disparue. Celle qui m'aida à sortir de ce gouffre est assise là, auprès de moi. Je ne sais pas encore comment lui dire merci. Elle m'a envoyé une bouée au moment où je me noyais...

Baptiste se tut. L'assistance retenait sa respiration. Lulli posa sa main sur la sienne. Instant d'apaisement. Il tourna la tête vers elle, lui sourit.

- Mais ceci est une autre histoire, et je crois que j'en ai assez dit pour ce soir.

XVII

Chacun était ému par la confession du jeune homme. Jeanne comprenait mieux pourquoi il avait l'air si mûr. Les rudes épreuves que vous traversez doublent votre âge spirituel. On mûrit dans l'adversité. Tous ces jeunes adultes vivant chez leurs parents, incapables de prendre la moindre décision, impuissants devant les obstacles de la vie, inaptes à prendre leur vie en main, elle le comprenait maintenant, étaient trop choyés, élevés dans une gangue de coton, le plus redoutable anesthésiant qui existe. Les gamins élevés à la dure étaient plus forts, mieux armés. Bien sûr, le prix à payer, c'était cette carapace si coriace qu'ils traînaient partout autour d'eux.

Bernard se rendait compte tout à coup de la chance invisible qu'on a de garder ses parents vivants, encore à quarante quatre ans, même si il ne les voyait pas souvent, même si une distance les séparait. Un filet protecteur.

Annie, qui maniait mieux que les autres les concepts psychologiques de base, hochait intérieurement la tête. Rien d'extraordinaire dans le récit de Baptiste. Elle se souvint, étant enfant, du jour où son père, armé d'une grosse clé anglaise, desserra les écrous qui maintenaient deux petites roues stabilisatrices sur son petit vélo bleu. Elle était paniquée. Mais papa, je vais tomber!

Dans un rire, son père lui assurait que non. Ca ne manqua pas, après cinq mètres en zigzag, elle tomba

violemment, s'écorchant davantage l'âme que les genoux. Son père réinstalla les roues. Une semaine plus tard, elle consentit à remonter sur le vélo ainsi soutenu. Elle donna quelques coups de pédale, jetant un œil sur les appuis à l'arrière. Elle était rassurée. Ces béquilles étaient son filet protecteur. Ce qu'elle ne savait pas en revanche, c'est qu'il s'était contenté de fixer simplement les appendices roulants sans les visser. Après trois virages, les roues supplémentaires se décrochèrent et la petite Annie roula tranquillement sans se douter qu'elle faisait du vélo comme les grands.

Claude pensait à son cancer. Cette maladie sournoise lui avait fait changer d'avis sur bon nombre de choses. Finalement, bien qu'il s'en défende, il avait eu une vie confortable. Lui qui répétait inlassablement qu'il s'était fait tout seul, que ça n'avait pas été facile, qu'il fallait se battre, il se rendait maintenant compte que sa vie n'avait pas été aussi difficile que celle des autres, de certains du moins. Pour la première fois, il pensait davantage du point de vue des autres que du sien. Ce n'était pas de l'égoïsme, juste une manière d'aborder le monde autour de ses propres intérêts, le reste venait ensuite. Ou ne venait pas. Jamais il ne s'était mis à la place d'autrui. A commencer par sa femme. Il repensa à sa discussion à bâtons rompus avec Bernard, y mêla les révélations de Baptiste, en conclut que, à son âge, il ne fallait plus compter que sur soi. Et puis, même si une routine s'était installé entre eux, il l'aimait sa Jeanne. Ce soir, avant de s'endormir, il lui avouerait tout. Ses aventures sans lendemain, sa goujaterie parfois, son machisme toujours, son cancer et surtout, son amour pour elle. On ne s'aperçoit de l'amour

qu'on porte aux gens qu'une fois ceux-ci disparus. C'est trop con, se dit-il.

Lulli n'avait rien appris de la bouche de Baptiste il y a quelques minutes. Tout ça, elle le savait. Il lui avait parlé avec ce même ton désarmant qu'il avait employé ce soir bien des années plus tôt. Ils se connaissaient à peine. Elle ne voyait qu'un adolescent plongé dans son monde virtuel, vivant sa vie au travers de jeux vidéo, considérant la vie comme une belle partie de bataille entre les bons et les méchants. Elle l'avait soutenu, pas par pitié, mais parce qu'elle l'avait trouvé touchant, avant même qu'il ne se confie. Et cette marque de confiance qu'il lui accordait en lui racontant les pires mois de sa vie ajoutait à sa tendresse pour lui. Tendresse, car il n'avait jamais été question de passion entre eux. Comme s'il voulaient effacer leur corps, ne garder que leur esprit dans leur relation amoureuse. Car elle aussi avait un lourd secret. Mais pour l'instant, elle l'avait gardé pour elle seule. Ce qui la gênait ce soir, c'était que Baptiste partage sa propre douleur avec une tablée d'inconnus. Elle avait le sentiment d'être trompée, davantage que si Baptiste avait couché avec une autre femme.

Raphael n'avait pas assisté aux aveux de Baptiste. En débarrassant la table, il se rendit compte que quelque chose s'était passé. Un changement notable dans l'air. Les vibrations n'étaient plus les mêmes. Il avait appris à remarquer ces petites tensions lors de cette paire d'années passées dans un monastère bouddhiste. Et ce soir, il se passait quelque chose dans ce groupe. Tout avait bien mal débuté à cause de cette maudite tempête. Un weekend qui aurait dû être un moment de détente, de rencontres entre ces trois couples si

différents, s'était mué en un huis-clos à règlements de comptes en série. Peut-être qu'en se découvrant, en se révélant, les invités allaient s'apprendre, s'appriivoiser? Il espérait dans cette issue et tenterait, dans la mesure du possible, d'abonder dans ce sens.

XVIII

Personne n'osait reprendre la parole. Lorsque l'émotion est palpable, il est bien difficile de ne pas prononcer de simples banalités. D'un autre côté, ils n'allaient pas rester tous muets autour de la table.

- Chacun a ses propres blessures, il me semble. Certaines sont plus profondes que d'autres, nous ne sommes pas tous fait de la même chair et le malheur entaille plus ou moins profondément... Nous parlions des habitudes, non?

- Hé bien, je pense que tout est question de point de vue. Il y a des personnes qui ne supportent pas un quelconque dérangement à leur vie toute tracée. Ça les rassure, oui. Comme des roues stabilisatrices sur un vélo d'enfant.

L'image évoquée par Annie parla à tous. Chacun se revit, à l'âge où l'on découvre le monde, perché en un équilibre précaire.

- Les habitudes, je m'en fiche. En revanche, je ne peux pas vivre sans un bruit dans la maison. Quand tout est calme, je me sens oppressée, j'étouffe. Il n'y a rien de plus rassurant que des cris d'enfants dans une maison, un jardin, un chien qui aboie.

- C'est surprenant de votre part, Jeanne. Je vous aurais cru plus posée, adepte de la méditation.

- Les apparences sont trompeuses, Bernard. Mais vous avez raison, j'aime m'isoler de temps en temps, faire le vide, rentrer en moi-même. Je pars m'aérer sur une paire de kilomètres, je respire l'odeur d'humus, Le parfum de la terre, je ressens le vent, la morsure du

froid, la brûlure du soleil. Je fais partie d'un tout, je suis bien.

- C'est le côté Bouddhiste de ma femme ironise Claude, avant de se rendre compte qu'il devrait stopper ces railleries, surtout s'il veut lui parler ce soir même. Il ne faut pas qu'elle se braque. Il se rend compte à présent que mettre en boîte est une seconde nature chez lui. Il doit changer de comportement. Il n'attend pas la réponse, forcément vive, de Jeanne.

- Je veux dire... Elle a la capacité de se déconnecter de la réalité, d'avancer en roue libre comme qui dirait. C'est une grande force. Parfois elle me donne l'impression que les événements glissent sur elle, sans l'atteindre vraiment. Elle a le recul nécessaire pour y faire face.

La tablée entière est étonnée par cette forme de compliment que Claude vient de lancer, Jeanne la première. Elle regarde son mari à deux fois, par en dessous, comme on examine une chose pour en comprendre le mécanisme. Il y a quelque chose de curieux dans le comportement de son mari, ce soir. N'empêche qu'elle a pris sa décision. Avant de s'endormir, elle devra lui parler. Après, elle ne pourra plus, elle le sait.

- Finalement, même si on souffre davantage, c'est une force d'être plus sensible, de ressentir plus précisément les choses, ce qui nous entoure. D'être ouvert au monde. De laisser sa carapace de côté.

- Mouais. A trop se découvrir, on finit par attraper froid.

- Qu'est-ce que vous entendez par là, Claude?

- Simplement : trop bon, trop con.

- Alors, vous pensez sérieusement qu'il est souhaitable

que le monde soit une foire d'empoigne. Chacun pour soi, c'est ça?

- Et alors? Ca nous a pas trop mal réussi jusqu'à présent. Dans la vie, il faut se battre. Si l'on ne donne pas des coups, on en reçoit. Il faut avancer, toujours. Stopper c'est reculer. C'est pas plus compliqué que ça. Ceux qui vous diront le contraire sont soit des doux rêveurs, soit des hypocrites qui, sous des dehors écolo humanitaire, font exactement la même chose que tous, mais en prenant un air offusqué lorsqu'on leur fait remarquer.

- C'est destiné à qui, cette diatribe?

- A celui qui veut bien la prendre pour lui ajoute Claude en fixant Bernard.

- Vous pensez réellement que je suis comme vous, que sous un aspect de Koala se cache un tigre en moi?

- Vous savez, Bernard, il n'y a bien que deux sortes d'hommes et (se tournant vers Annie) de femmes sur cette planète. Ceux qui réussissent et les autres. Les leaders et ceux qui suivent. Et on ne peut raisonnablement pas faire partie de la première catégorie tout en restant un gentil nounours.

- Je ne pense ni être un gentil nounours ni un méchant requin, vous savez.

- Vous avez sillonné le monde, n'est-ce pas?

- J'ai vu du pays, en effet. Je ne vois pas le rapport.

- Ca crève pourtant les yeux. Vous avez l'esprit d'un aventurier et je n'en ai jamais rencontré qui ne soit pas un tantinet bagarreur, du moins allant de l'avant, se frayant un chemin parmi les hommes comme on défriche un passage dans la jungle épaisse.

- Je suis alors l'exception qui confirme votre règle un peu simpliste.

- N'allez pas me faire croire que vous avez arpenté les contrées les plus rudes tout en restant vierge de toute envie de possession, de supériorité. Le fait même de vouloir partir, cette étincelle qui déclenche cette envie, est le signe que vous êtes de la race des vainqueurs.

- Ni vainqueur, ni vaincu. Simplement un homme curieux et qui respecte ses semblables, ne vous en déplaît.

- Vous ne vous êtes jamais fait voler votre portefeuille?

- Il m'est arrivé bien pire.

- Et vous vous êtes laissé faire?

- Je vois où vous voulez en venir. Œil pour œil, dent pour dent. Il y a une autre voie, celle de l'explication, du raisonnement. Vous qui aimez bien diviser l'humanité en deux parties, que dites vous de celle-ci : il y a deux sortes d'hommes et (se tournant vers Jeanne) de femmes : ceux qui respectent la loi et les brigands sans foi ni loi.

- La loi est faite par les hommes.

- Pas toutes les lois. Il existe des interdits universels. On ne prend pas la vie d'autrui. En la détruisant d'une manière ou d'une autre, pas nécessairement d'un coup de revolver. Il y a une différence entre régler un conflit par des paroles, voire une intervention plus musclée et cette façon de se sentir supérieur à ses semblables, vouloir dominer.

- Je dois le prendre pour moi? Je ne me suis jamais senti supérieur comme vous dites. Et quand bien même. Le monde animal n'est-il pas régi par la domination d'un chef?

- Vous avez absolument raison, Claude. Les sociétés de primates, de félins, bref les espèces les plus avancées dans l'évolution fonctionnent sur ce schéma.

Il y a toujours un chef, absolument. Seulement, à la différence de nos grands dirigeants, multinationales, banques, dictateurs en tout genre, ils n'ont pas que des droits, mais aussi des devoirs. Il semblerait que la société humaine ait oublié ce dernier point. Un mâle dominant dans une meute ne le restera pas s'il ne se plie pas à ses devoirs. Celui de protéger la horde, de venir en aide au plus faible, d'aller lui-même au devant du danger. Un chef doit savoir se faire respecter sans utiliser la force. Mais que dire de toutes les espèces qui ne fonctionnent pas sur ce mode? Elles sont bien plus nombreuses et ne s'en sortent pas plus mal. Enfin, j'ose espérer que trois millions d'années d'évolution permettent à l'homme d'aspirer à autre chose que la simple loi de la jungle.

- Il existe une expérience, je ne sais plus qui l'a expérimenté, ni quand. Mais je me souviens du principe. Dans un groupe de personnes enfermées ensemble, un peu comme nous par exemple, on s'aperçoit au bout de quelque temps et quelques frictions qu'il émerge un leader, des subordonnés et quelques francs-tireurs, se débrouillant tout seuls. On a reconduit l'expérience, cette fois en ne mettant ensemble que ceux qui étaient dominés lors de la première expérience. Que pensez-vous qu'il advint?

- L'anarchie? avança précautionneusement Lulli. Il espérait un monde débarrassé des commandeurs, sans personne à qui rendre des comptes. Un monde libre où chacun pourrait suivre sa voie sans être importuné par une autorité quelconque.

- Pas du tout. Le même mode de fonctionnement se mit rapidement en place. Un leader, des dominés et quelques solitaires, ne demandant rien à personne,

libres en quelque sorte. On reprit la même expérience avec cette fois les leaders ensemble.

- Ca a du être une belle pagaille. Aucun ne voulant céder. Il se sont entretués, n'est-ce pas?

- Pas le moins du monde. Chacun prit sa place encore plus vite que dans l'expérience précédente. Les dominés, peu habitués à commander, avaient dû mettre du temps pour oser remettre en place une structure verticale. Entre leaders sachant prendre rapidement une décision, cela pris moins de temps. Il y eu des éclats de voix, des bousculades, quelques gestes vifs, mais très vite, on retrouva un patron, des soumis et toujours quelques free lance.

Finalement, on forma un troisième groupe, composé de ceux qui n'étaient ni opprimants ni opprimés, ayant suffisamment de répondant pour échapper aux dominants, mais pas la fibre de commander.

- Cette fois, ils ont inventé le monde parfait! L'enthousiasme de Lulli faisait chaud au cœur. Il y avait toute l'ardeur de la jeunesse, nullement corrompue par les concessions que la vie oblige à endurer.

- Non ma chère. Une fois de plus, le même processus s'enclencha.

- Mais alors, on ne peut rien faire. Nous sommes donc prisonniers de nos comportements.

- En effet, quoi que l'on fasse, le naturel revient au galop.

- C'est justement pour ça que l'on a inventé les lois, des règles permettant de vivre en société et en harmonie.

- Au fil des siècles, l'homme n'a cessé de s'affranchir des contraintes naturelles, mais il a conservé dans ses

gênes ses instincts les plus vils. C'est sans issue. Lulli paraissait dépitée.

- Pas du tout. L'exemple de Claude est certes saisissant, mais il ne reflète pas la réalité. Nous avons fait des progrès tant sur le plan des sciences que de la médecine, de la psychologie. Nous avons aboli l'esclavage par exemple.

- Ah oui? Et comment nommez vous ces enfants chinois qui travaillent pour une bouchée de pain dans des ateliers crasseux?

- Je sais, je sais. Il reste beaucoup à faire, mais je pense que nous allons vers davantage de démocratie, que le monde va dans le bon sens même si il progresse lentement.

- Plus de démocratie? Pas sûr. Partout on nous rabat les oreilles avec des histoires de fausses factures, de pots de vin, de rétro commissions, de marchés truqués, même les élections sont entachées de doute.

- Finalement, l'homme n'est pas fait pour vivre en société. Son instinct grégaire, il l'a hérité des tribus de primates qui devaient s'unir face à la nature hostile, mais depuis que nous avons domestiqué notre environnement, il n'est plus nécessaire de vivre en groupe mais juste en couple, comme les oiseaux.

Le jeune femme s'était tourné vers Bernard en prononçant ces derniers mots, attendant l'approbation du spécialiste animalier.

- Vous avez raison Lulli, les oiseaux sont plus indépendants que les mammifères, mais eux aussi vivent en groupe. Et je ne crois pas que ce soit une solution pour l'espèce humaine. Nous devons continuer notre évolution. Essentiellement psychologique dorénavant.

- Pourquoi essentiellement?

- Parce que nous n'évoluons plus de la manière dont l'a démontré Darwin. La médecine a stoppé toute sélection naturelle. Nous avons tous (s'adressant particulièrement à Claude) à priori, les mêmes chances, le droit de vivre, que l'on soit faible ou fort, atteint de maladie ou en pleine santé. La sélection ne se fait plus Dieu merci par l'importante mortalité infantile que l'on connaissait il y a encore un siècle. Ainsi notre espèce, d'un point de vue physique ne peut plus se modifier. Nous ne nous adaptons plus à notre environnement, nous l'ajustons à nos désirs, nos envies. Beaucoup de personnes portent des lunettes, avez-vous remarqué? C'est tout simplement parce que notre corps n'a pas eu le temps de s'adapter à une société de plus en plus basée sur la vision. Mais au lieu de devoir attendre des milliers d'années que nos yeux, par le biais de la sélection naturelle (les meilleurs se reproduisant et les plus faibles disparaissant), s'améliorent, nous utilisons des artifices pour nous adapter plus rapidement.

- Bernard a parfaitement raison. Nous ne savons plus utiliser nos autres sens que celui de la vue. Les gens ont peur de se toucher, ils ne savent plus sentir, entendent mais n'écoutent pas et quant au goût, il n'y a qu'à constater la prolifération des fast food!

La virulence de Jeanne étonna la tablée. Et Lulli enchaina :

- Oui, je pense que l'on n'a jamais aussi mal mangé. Nous nous cachons derrière des effluves de parfum, de gel douche, d'eau de toilette. Mais si les gens ne se touchent plus, c'est qu'ils ont peur.

- Peur? De quoi grand Dieu!

- De tout. De rien. Le Sida, la précarité, l'incertitude générale. Et puis l'individualisme galopant considère les gestes comme une agression.

- Pourtant il me semble que le monde, enfin notre monde occidental et confortable, car toutes ces idées ne sont plus valables dans le reste du monde, il me semble que les gens n'ont qu'une idée : chercher un partenaire.

Annie s'invitait à un débat qui, hasard ou pas, excluait les hommes.

- On cherche à se rassurer, à partager notre peur. Mais on n'ose pas se découvrir. Toucher l'autre, c'est avouer sa faiblesse.

- Comment ça?

- Hé bien, donner une caresse, c'est prendre le risque d'un refus, d'une réaction négative qui nous renvoie à notre solitude. Ou bien le péril peut être plus sérieux encore si notre geste nous est rendu. Nous désirons plus que tout être aimées mais nous n'osons pas nous découvrir, reconnaître notre fragilité. Nous ne sommes plus que des individualités qui ne sommes pas prêtes à enlever nos carapaces.

- Je comprends ce que veut dire Lulli. A force d'ériger l'individualisme, on a supprimé le besoin de l'autre. En revanche le désir est toujours là. Mais plus la nécessité.

- Peut-être. Parfois je me demande si toute cette lutte pour le droit des femmes, toutes ces féministes n'ont pas, involontairement bien entendu, provoqué cet état, ces rapports humains déséquilibrés.

Claude buvait du petit lait. Il n'ouvrit pas la bouche mais sa physionomie parlait mieux qu'un beau discours. Jeanne le remarqua.

- Ne jetez pas la pierre sur ces femmes qui ont apporté leur pierre à cet édifice. Et puis, on parle de difficulté dans les rapports humains. Tous les rapports humains, pas seulement les histoires de couples. Regardez la détresse et la solitude des vieux. On ne s'occupe plus d'eux. On les laisse tomber comme des vieilles chaussettes.

- Tandis qu'on est gaga devant nos enfants.

Annie pensait au scandale que Jeanne avait déclenché parce qu'elle ne pouvait joindre ses enfants, pourtant devenus grands. Jeanne ne réagit pas. Et Lulli, enchaina :

- C'est pourtant simple. Les bébés sont l'avenir. Ils nous renvoie une image positive. Ils nous rappellent le bon temps de notre enfance, ils nous rassurent. Tandis que les personnes âgées elles aussi nous font peur. On se voit dans trente ou quarante ans, atteint de maladies dégénérantes, impotentes, sans avenir. Oui, c'est ça! Les bébés, c'est l'avenir et en même temps une nostalgie de notre passé. Les vieillards c'est un passé que nous n'avons pas connu et aucun futur.

- No future alors! Les vieux sont des punks!

- Moi je constate que Lulli parle souvent de peur. A votre âge, on ne devrait pas avoir peur, mais au contraire se lancer tête baissée dans toutes sortes d'embûches. Il faut parfois un peu d'inconscience pour braver le danger.

- Si danger il y a. Je trouve que notre société est devenue lisse, comme enrobée d'une pellicule de coton et qu'on ne peut plus s'écorcher.

Bernard s'était immiscé dans le débat féminin.

- Au contraire, le monde d'aujourd'hui est plus violent qu'avant, mais on ne voit pas ses armes. C'est plus

insidieux.

- C'est juste. On ne risque plus d'être dévoré par des bêtes sauvages ou même succomber sous le tir ennemi, du moins dans nos pays libéraux où la guerre économique a remplacée celle des frontières. La violence est devenue plus psychologique et on n'a pas encore appris à s'en protéger. On se gave de médicaments, d'anti déprimeurs alors que tout le travail doit se faire dans la tête.

- Et toutes ces maladies dues à notre nourriture, l'air vicié que nous respirons!

- Bien sûr. Ce que je veux dire c'est qu'il est tout de même plus confortable de vivre aujourd'hui dans un pays démocratique.

- Et vous imaginez la vie d'un Sdf?

- Sans devenir cynique, il y a davantage de nourriture dans nos poubelles que ne peut le rêver un Somalien. Par contre, il est intolérable de constater qu'une des premières puissances mondiales puisse accepter qu'une partie de sa population vive, survive plus exactement, dans de telles conditions. Je trouve ça honteux.

- Nous sommes tous conscients de notre position privilégié les uns et les autres et c'est vrai que cette situation est insoutenable, mais y a-t-il une solution? Je veux dire, une vraie issue, pas des mirages du style : à chacun selon ses besoins.

- Moi je trouve que ce n'est pas si mal comme programme. A chacun selon ses besoins et ses capacités.

- Hé bien, cela nie l'égalité entre les hommes. Certains voudront avoir plus de besoins que d'autres.

Claude ne peut s'empêcher d'afficher un sourire

narquois.

- Quand on constate tout le gaspillage que nous émettons on a le droit de se demander si un peu plus de frugalité ne ferait de mal à personne.

- C'est dans l'âme humaine d'en vouloir toujours plus, de dominer, de défricher.

- Il serait peut-être temps de changer, vous ne trouvez pas?

- Bon, hé bien, pendant que nos hommes refont le monde, je vais aller me coucher, moi.

XIX

Jeanne était dépitée. Le débat essentiellement féminin qui s'était enclenché n'avait pas résisté à l'entrée en piste des mâles, qui maintenant monopolisaient la parole sur le thème sans cesse évoqué de la société idéale, alors que leur discussion sur la place de l'enfant et des personnes âgées était bien plus intéressant. Vraiment, les hommes manquaient d'originalité dans leurs propos.

Annie la suivit. Elles se retrouvèrent devant la porte de leur chambre. Jeanne, en mal de confiance, l'invita à visiter. C'est bien un truc de filles, ça. Vouloir présenter leur nid, faire le tour du propriétaire, inspecter les lieux où l'on vit. Les hommes vont plutôt partager une passion. Exhiber leur nouvelle voiture, des trophées sportifs, découvrir le potager. L'éternel schéma du mâle partant à la chasse et de la femelle gardant le nid, la caverne, perdue encore et encore sous d'autres formes, plus civilisées.

- J'ai préféré m'en aller avant que ça ne parle politique en bas. C'est inévitable. Les hommes veulent toujours changer les choses. Je pense que nous autres les femmes sommes plus enclins à vouloir changer les gens.

- C'est vrai que nous nous remettons plus facilement en question. Quand quelque chose ne fonctionne pas, nous nous interrogeons avant d'incriminer le voisin. C'est plus productif.

Le silence s'empara de la pièce faiblement éclairée. Au dehors, derrière les épais rideaux, on devinait les

effets du vent, continuant de brasser l'air, à soulever des montagnes de neige qu'il fracassait ensuite contre les parois rocheuses ou les murs en rondins du chalet, douillet refuge exposé au déferlement de la tempête.

Même si l'intensité des bourrasques s'était amoindri avec la venue de la nuit, personne n'aurait songé à mettre le nez dehors. Le silence de la nuit amplifiait les bruits du bois qui résiste, qui se tord, mais ne rompt pas. Des craquements semblables à la coque d'un navire dans la tourmente harcelaient l'armature du chalet. Pour les citadins venus passer un long weekend, il était difficile de s'y habituer. Jeanne sursauta à la suite d'un long gémissement finissant dans un bruit de tronc que l'on déforme.

- Vous n'êtes pas très rassurée par cette tempête, n'est-ce pas?

- Je redoute surtout d'être seule.

- Vous n'êtes pas seule.

- Si. Là, je donne le change. Je sais me tenir en société. En fait, j'ai constamment besoin d'une présence. Ça me rassure.

- Je suppose que vous avez des amies...

- Oui bien sûr. Les amies. Mais c'est pas pareil. On se donne rendez-vous. On fait les boutiques. On va à la piscine. Et puis, il y a toujours un moment où chacun rentre chez soi. Mes relations ne sont que ça justement, des relations. Bien trop superficielles.

- Il y a votre mari. Il est peut-être mal dégrossi, mais je suis sûre qu'il sait se montrer prévenant, quelqu'un sur qui l'on peut compter.

- Mon mari. Vous savez, ce que vous en avez vu aujourd'hui n'est pas très éloigné de la réalité. Il est d'un bloc. L'ancienne école. Ça a marché pour lui,

mais s'il devait tout recommencer aujourd'hui, dans ce monde politiquement correct, où l'on accorde davantage d'importance à la forme qu'au fond, il n'aurait aucune chance. Il faut savoir jouer les hypocrites pour décrocher des marchés. Faire le dos rond. Ravaler son amour propre. Et ça, Claude ne sait pas faire. Pas du tout.

Je pensais que cette retraite inattendue nous serait profitable. Je n'y croyais pas vraiment au fond de moi. Les petits weekend à Venise, visiter des expos, tout un tas de trucs qu'on ferait ensemble, la vie à deux quoi! Tu parles. J'ai réussi à le trainer ici par un vrai miracle, et on tombe sur cette maudite tempête. J'espère vraiment que ça va s'arranger dès demain.

- Vous pourrez joindre vos enfants...

- Oui, enfin. J'étais un peu sur les nerfs ce matin. Ce n'est pas tant le fait de ne pouvoir leur téléphoner qui me minait, mais de voir que, même en weekend, Claude semble toujours aussi préoccupé. Par quoi? Je me doute bien qu'il a une liaison. Ça ne peut être autrement. Toutes ces mystérieuses absences. Il rentre fatigué. Je ne suis pas dupe. D'ailleurs, je sais qu'il a eu des quantités de maîtresses quand il était en activité. Mais bon Dieu pourquoi a-t-il tout arrêté du jour au lendemain? Là, je sens que c'est plus sérieux. Je préférerais les poules qui se succédaient. Il a dû rencontrer une femme qui a su le piéger dans ses filets.

- Il voit peut être tout simplement ses copains, partager un moment ensemble, jouer aux boules, boire une bière.

- Non, c'est différent. Il est absent, je le vois bien. Peut-être même davantage que lorsqu'il était accaparé par son boulot. Ce n'est pas facile la vie avec un

homme comme lui. Oh, bien sûr, vous l'avez entendu vous-même, il sait être généreux avec son portefeuille. Mais côté cœur, c'est l'avare de la pire espèce. Même avec ses enfants, il n'a pas été présent.

Jeanne se tait subitement, perdue dans ses pensées. Elle semble hésiter à poursuivre. Comme lorsqu'on s'engage dans une voie que l'on sait sans possibilité de retour en arrière.

- Je vous raconte tout ça, mais je vois bien que vous ne m'aimez pas. Je symbolise tout ce que vous détestez. Une femme parvenue grâce à la réussite de son mari. L'épouse modèle, qui ne fait pas de vagues. Toujours bien mise, tirée à quatre épingles, coiffeur deux fois par semaine, tailleurs sur mesure, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une plainte, la gentille petite femme réconfortant son mari, élevant ses enfants, sachant tenir une maison...

- Non, pas du tout. Je, enfin...

- Allez, ne vous excusez pas. Pas de ça entre nous. Je suis lucide. Votre couple est une réussite au-delà des apparences, vous avez su garder les idées de vos vingt ans, vous avez traversé une partie de votre vie en gardant le cap, sans concession. En fait, je vous admire.

- Tout n'est pas si simple. Je ne vous juge pas, même s'il est vrai que votre vie n'est pas mon idéal. Nous n'avons pas connu les mêmes choses. Peut-être qu'à votre place j'aurais fait la même chose.

- Je ne pense pas, non. Vous savez, moi aussi j'ai du faire des choix. Pas facile. Surtout quand on a vingt ans et qu'on ne sait rien de la vie.

Jeanne s'est tue. Elle se lève et avance jusqu'à la fenêtre, écarte les rideaux. Dehors, un gouffre

d'obscurité ne laisse rien transparaître. Elle se retourne vers Annie, la regarde longuement en silence. La jeune femme ne dit rien. Elle a saisi que l'instant était crucial, qu'il ne fallait en rien briser cet élan de confiance. Jeanne se retourne, dos à Annie. Il lui semble plus facile de s'épancher en s'adressant à la nuit.

- Nous nous sommes mariés très jeune, surtout moi. J'avais tout juste dix-huit ans. Bien entendu, je n'avais connu aucun homme avant Claude. Bref, le schéma classique de l'époque. Mais n'allez pas croire que c'était un mariage de raison. Non, j'étais vraiment amoureuse vous savez. Nous avons vécu des années formidables Claude et moi. Ça me fait une curieuse impression de parler de tout ça, comme si cette jeune fille innocente n'était pas moi. Il y a tant d'années. Je pense que c'est un état d'esprit, l'amour. Parce que, en y réfléchissant bien, Claude était déjà pas mal accaparé par son métier. Il débutait et ne comptait pas ses heures. Par la suite non plus d'ailleurs. En quarante ans de vie commune, on n'a pas partagé grand chose. Mais c'était le début. Le si peu de temps que nous passions ensemble était une véritable fête. Ce n'est pas la quantité qui compte vous savez. La richesse de ces moments là est inoubliable. Et puis, le temps a rongé notre couple comme la rouille s'attaque au plus gigantesque, au plus résistant des paquebots. Jour après jour, des attentions qui s'estompent, des gestes qui deviennent des habitudes, les paroles trop souvent répétées se vidant de tout leur sens. Lorsqu'on ne se dit plus Bonjour que par convention sociale, il est déjà trop tard. Et puis j'ai eu Pierre Roland. Pas pour sauver notre couple, non. A cette époque le naufrage

n'avait pas eu lieu. Juste une routine qui s'était installée. Nous l'avons remplacé par une autre routine. Celle du bébé à s'occuper. Si son métier a éloigné Claude de moi, de notre vie à deux, je crois bien que mes enfants m'ont définitivement dévié de ma vie de femme. J'étais devenue une mère. Pas très sexy comme programme. C'était l'époque du féminisme et au lieu de mener le combat au côté de femmes qui, comme moi, étaient davantage considérés comme des nounous et des bonnes à tout faire, je torchais mes mêmes et je préparais de bons petits plats à mon mari. Une vraie image d'Epinal! Mais n'allez pas croire que je n'aimais pas mes enfants. Ils sont toute ma vie. Je crois qu'inconsciemment, j'ai transféré sur eux l'amour que je portais à mon mari. Lui était absent, eux étaient là, toujours en demande certes, mais pour eux j'existais. Charlotte devait avoir quatre ans. C'était l'été évidemment comme le dit si bien la chanson... Qui chantait ça, déjà?

- Dalida.

- Mais oui! Mon Dieu, Dalida. La pauvre femme. En voilà une encore qui n'a pas été épargnée par les aléas de la vie. Bref, j'étais devenue une mère au foyer sans aucune vie sociale, centrée entièrement sur ma petite famille. Vous savez, c'est fou la vitesse à laquelle on perd ses repères sociaux. C'est à cette époque que je décidai d'aller régulièrement au salon de coiffure, afin de me donner un prétexte pour rencontrer d'autres femmes, d'avoir un semblant de vie sociale. Et c'est un homme que j'ai rencontré!

- Il était coiffeur?

- Pas du tout. Je prenais le bus. Je n'ai jamais aimé conduire. C'est Claude qui a insisté pour que je passe

mon permis. Il paraît que j'étais plutôt douée d'ailleurs. Tout eu du premier coup. Pour ce que ça m'a servi. Il m'a même acheté une petite R5 orange. Elle est restée des années dans le garage. Au fil des ans, elle était devenue un refuge pour mes enfants, leur tente de camping à eux. Ils y gardaient tous leurs secrets.

Bon, Luigi donc. Car bien entendu il était d'origine italienne. Ma vie n'est qu'une succession de poncifs, clichés en tout genre. La vie absolument ordinaire de Jeanne Planchon. Ça pourrait faire un film. D'un ennui mortel.

On se croisait chaque semaine dans le bus. La première fois, l'autocar était bondé et il a été le seul à me laisser sa place. Il est resté debout sans oser me regarder. Je jetais de timides coups d'œil à sa silhouette. Un beau jeune homme. Elancé sans ce côté héron qu'ont les vrais maigres. Avant de descendre, il m'avait salué d'un geste élégant. Jamais personne ne m'avait témoigné autant de respect et de considération dans un simple geste, la main simplement portée à sa tempe droite. Pas un salut militaire, non, juste un geste de reconnaissance. Ce n'était pas une convention sociale, mais un vrai salut entre personnes qui partagent une vraie considération l'une pour l'autre. La semaine suivante, je me suis assise à ses côtés alors qu'il y avait de la place autant que j'en voulais. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Son attitude m'avait troublée ou bien il émanait de sa personne un magnétisme particulier. Bref, j'ai remarqué ses mains ce jour là. Les doigts, longs et bien dessinés, les veines dessinant des petits canaux sur le dos. De vraies mains d'artiste. Nous ne nous sommes pas dit trois mots.

Chaque Jeudi, nous voyagions ensemble pendant un quart d'heure. Chaque Jeudi, je remarquais un nouveau détail de son aspect. Au fil des semaines, j'avais appris à le reconnaître entre tous. Et puis, vinrent les paroles. Luigi était peintre. Artiste peintre. Il posait un regard passionné sur les choses et ça lui donnait l'air d'être en perpétuelle contemplation. Tandis que Claude fonçait tête baissée, Luigi observait tel un spectateur de la vie. J'aimais cette douceur, ce recul par rapport à l'existence. Parfois je nous imaginais enveloppé d'un nuage qui nous séparait du banal, du commun, du médiocre, du vulgaire. Avec lui, je prenais une pause dans une vie toute tracée, je faisais un pas de côté.

Jeanne s'est retournée, elle avance et vient s'asseoir aux côtés d'Annie. Elle continue son récit, toujours le regard dans le vague de ses souvenirs, comme si elle scrutait sa mémoire. Sa voix devient plus hésitante, son phrasé ralentit comme si elle devait trainer derrière ses mots des wagons plombés de sentiments forts et puissants, de ceux qui restent lorsqu'on a tout oublié.

- Je ne pensais pas à l'amour. Pas tout de suite. Lui, je ne sais pas. Il était en quelque sorte insaisissable. En tout cas, ce ne fut pas le coup de foudre, ça non. C'est venu de l'intérieur, comme une évidence sur laquelle la raison ne peut rien et c'est le seul point commun avec un coup de foudre. C'est le cœur qui décide, toujours. Au bout de trois mois, nos rendez-vous ont dépassé le cadre de l'autobus. Nous nous promenions dans les parcs, visitions les musées. Il était mon guide en matière culturelle. Je n'y connaissais rien. Il m'a tout appris.

- Et votre mari, vos enfants, vous y pensiez je

suppose?

- Non, enfin pas dans ce sens. Je ne me rendais pas compte que j'étais tombée amoureuse. Luigi était juste un copain à mes yeux.

- Mais vous n'avez rien dit à votre mari...

- Non, je n'ai rien dit. C'était mon jardin secret. Je ne pensais pas à mal en lui cachant mes Jeudis. Puis ce furent d'autres journées et enfin nous nous voyions tous les jours à l'exception du Dimanche.

- Et vous n'avez jamais...

- ...Si!

Le mot s'est échappé des lèvres de Jeanne et ses joues se colorèrent d'un rose vif. La future grand-mère avait maintenant l'air d'une candide adolescente.

- C'est à ce moment là que ma raison a commencé à lutter contre mon cœur. Luigi me regardait vraiment, pas à la dérobée comme avait commencé à le faire Claude, parfois même son regard semblait me traverser sans qu'il me voit. Luigi m'aimait totalement, sans aucun calcul, sans chercher une compensation. Il donnait et n'attendait rien en retour. Dire qu'il m'a révélée en tant que femme peut faire sourire, on se croirait dans un mauvais roman rose, pétri de banalités et de bons sentiments. C'est pourtant vrai. Claude cherchait son plaisir dans nos rapports, comme quantité d'hommes d'ailleurs, sinon la prostitution n'existerait plus. Luigi cherchait à me donner du plaisir. Ce qui est exactement le contraire et ça change tout. Je pense que aujourd'hui, les hommes sont plus à l'écoute de leur partenaire. Je l'espère. J'ai vécu des moments inoubliables.

Et puis ma raison a haussé le ton. Luigi ne m'a demandé qu'une seule chose durant ces mois de

passion. Et j'ai dit non, me réfugiant dans mon petit monde bourgeois, choisissant la sécurité d'une vie monotone, toute tracée sur des rails qui vous guident mais finissent par vous emprisonner. Ce n'était même pas pour l'argent, je vous assure. Non. Surement que quelque part j'ai eu peur. Peur de l'inconnu.

Il m'a demandé de partir avec lui. Il voulait quitter Paris depuis longtemps. Il n'en avait pas la force. Je lui avais donné des ailes disait-il. Et il voulait m'emmener avec lui.

Il est parti sans moi. A cause de moi. Je lui avait insufflé l'énergie des conquérants qu'il ne possédait pas. Il est parti, pourtant c'est moi qui l'ai quitté. J'ai sacrifié une belle histoire d'amour en pleine jeunesse.

J'y ai pensé des nuits et des nuits à ne pas pouvoir trouver le sommeil. A verser des larmes de regret. Claude n'en a jamais rien su. Et je me suis résignée à ma vie de bourgeoise. Mon coup de folie ce n'était pas cette relation, c'était d'y avoir mis fin.

- Vous ne savez pas ce qu'il est devenu? Vous n'avez jamais essayé de le retrouver?

- Non. Je ne sais pas s'il a souffert. Il menait sa vie, moi la mienne. Sans ferveur, sans élan. Je regardais passer les jours, les années, grandir mes enfants, s'éloigner de moi un peu plus Claude, traquer les premières rides. Cette histoire a hanté mes jours et mes nuits, chaque année un peu plus. Les regrets ont besoin de temps pour se développer, conquérir votre être tout entier. Au début, je me persuadais que j'avais fait le bon choix. Après tout, cette vie si bien rangée n'était pas si désagréable. J'apportais ma petite pierre au grand édifice de la vie. Puis, peu à peu, j'ai ressenti un grand vide en moi, qui s'agrandissait, comme un

cancer, qui allait m'emprisonner dans une vie que je n'avais pas voulue même si je l'avais choisie. On peut accepter d'être malheureuse lorsqu'on vous y oblige, mais c'était moi seule qui avait fait ce choix, de renoncer au bonheur. Bien sûr, dans les moments de cafard j'essayais de me raisonner, me dire que je n'aurais peut-être pas été plus heureuse avec Luigi. Que six mois plus tard nous nous serions finalement quittés au milieu de cris et de pleurs. Qu'une habitude, certes différente, se serait installée. Que je n'avais vu que ses qualités et que j'aurais forcément dû découvrir ses défauts. Rien n'y faisait. Loin de s'être dissipés dans le temps, mes regrets ont grandi en moi, jusqu'à occuper toute la place. Et ce soir, j'ai décidé d'annoncer à Claude que j'allais le quitter.

Annie reste sans voix dans la pénombre de la chambre. Jeanne s'est finalement tournée vers elle.

- Je ne sais pas si vous me comprenez.

- Si, si, je peux comprendre. Ce que je ne saisis pas, c'est que vous n'avez pas cherché à le retrouver.

- C'était trop tard. Quand l'erreur de ma jeunesse a pris cette ampleur, j'étais déjà fanée. Il avait connu une fille respirant la fraîcheur, la vitalité, la souplesse, en un mot la jeunesse; je ne pouvais pas lui imposer une femme dont l'âge avait doublé, la silhouette s'était avachie, les rides avaient gagné du terrain...

- Ne dites pas de bêtises, vous êtes encore superbe. On voit tout de suite que vous ne vous êtes pas laissée aller. Vous avez le respect de vous-même. Les hommes sentent ces choses là.

- Peut-être avais-je tout simplement peur de n'être plus amoureuse de lui si je le revoyais. Je l'avais en quelque sorte idéalisé tout au long de ces années. Il

était devenu le refuge de mes espoirs, l'antidote du comportement franchement macho de Claude, un modèle à qui on compare les imperfections de son compagnon quotidien.

- Ca, c'est autre chose. La vie est faite de risques que l'on ose prendre ou pas. Choisir c'est renoncer. Quand on parie sur la vie, il faut avancer la mise et celle-ci est à la hauteur du pari.

- Quoiqu'il en soit, je vous remercie pour votre écoute. J'avais besoin de m'épancher ce soir, je ne sais pas pourquoi. Cette tempête nous monte à la tête. Elle est là, dehors. Nous, à l'abri. Nous n'avons rien à craindre et pourtant elle s'insinue dans nos esprits, déclenchant des vents d'une rare violence qui bousculent nos certitudes.

- C'est à moi de vous remercier de la confiance que vous m'avez accordé. En effet, je vous avais mal jugé. Vous êtes une femme formidable, Jeanne. Ne gâchez pas le restant de votre vie. Cherchez à le retrouver. Prenez au moins ce risque.

Jeanne se contenta de sourire. Un sourire complice, comme une étreinte qu'on n'ose pas accorder. Un sourire qui disait la paix de son âme, une sérénité toute nouvelle qui s'était installée rien qu'en disant des mots. Le langage a parfois cette vertu thérapeutique. Ca va mieux en le disant. La peine ou le chagrin se réduisent en les partageant. Et l'interlocuteur en bénéficie aussi. Il se sent considéré, comme dépositaire d'un si grand secret qu'on ne peut garder pour soi. Cette marque de confiance tisse des liens qui renforcent l'estime qu'on a de soi-même. L'homme est un animal social. Principalement social. Uniquement social.

Annie se retira presque sur la pointe des pieds. Derrière les épais rideaux sombres, par delà la fenêtre au double vitrage, se déchiraient des lambeaux de brumes. La température avait encore chuté et, dans le noir de la nuit d'encre, le vent continuait sa ronde, son manège à lui. Reprenant de la force quand on le sentait faiblir, accélérant ses tourbillons, faisant gémir les longues poutres qui soutenaient l'imposante charpente.

XX

Bernard s'était attardé dans le salon, laissant planer ses pensées. Ce n'était pas de la méditation, juste autre chose, comme un voyage dans un autre monde, moins matérialiste sans pour autant être centré sur soi. Il était trop dans l'action, toujours et partout en mouvement pour être touché par la méditation, un voyage au plus profond de soi en somme. Il préférait s'échapper de son corps de chair, de sang et de muscles. Il s'y était bien essayé lors d'un voyage en Inde, à cette recherche du vide, une déconnexion totale du réel. Non que l'idée ne lui plaise pas, mais il ne se sentait pas prêt, pas disposé à ce voyage intérieur. Il lui préférait une échappée, libéré de toute considération matérielle et en cela il rejoignait parfaitement les adeptes du bouddhisme, mais tout en étant pleinement réceptif aux sensations extérieures, tous ses sens exacerbés. Il ressentait alors le monde dans sa globalité.

Ce soir, dans la pièce maintenant inoccupée, il percevait toutes les vibrations qui s'étaient manifestées durant la journée, comme si les murs, la décoration, les meubles, l'air même avaient gardé un souvenir des champs magnétiques dégagés par chacun, comme on laisse ses empreintes dans le sable ou la neige. Mieux : des molécules restées en suspens longtemps après la disparition de leurs propriétaires. Il pensait aux chiens reniflant les effluves de leurs congénères, comme autant de messages, d'informations olfactives. Il songeait également aux archéologues découvrant des fossiles préservés par delà les siècles, les millénaires.

Il était conscient également que sa mémoire rationnelle entraînait en relation avec ses sens, parasitant largement les impressions purement sensorielles laissées dans la pièce. Il avait vécu la plupart des actions, des discussions, des gestes qui avaient habité cet endroit mais essayait de s'en détacher, d'oublier sa raison pour ne se fixer que sur ce qu'il éprouvait exclusivement par ses sens. Une intuition en somme. Il percevait bien après le déroulement des scènes qui s'étaient succédées ici que l'air était imprégné de tension palpable. Il était certain que s'il avait été étranger à cette pièce pendant toute la journée et qu'il ne rentrerait que maintenant, il devinerait ces mêmes ondes négatives. Dans son esprit des images se formaient, instruites de ce qu'il saisissait. Il s'imaginait sur un champ de bataille après les combats. L'odeur de la poudre encore bien présente, mêlée au sang séché, et cette odeur particulière de la peur.

Quelque chose bougea, imperceptiblement, et le fit sortir de ses réflexions sensorielles. Instinctivement, il se retourna bien que Lulli soit là, juste devant lui.

- Je suis désolée de vous avoir fait peur.

- Non, ce n'est rien. J'étais un peu... j'étais un peu... ailleurs.

- Ailleurs?

- Disons que je faisais le vide dans mon esprit en m'imprégnant du souvenir moléculaire et magnétique de cette pièce.

- Hou la! C'est puissant ça! C'est de l'hindouisme, non?

- Ni plus hindouisme que bouddhisme ou aucune autre science parallèle. Juste savoir sentir au-delà de ses propres perceptions. J'avoue que c'est difficile à

appréhender pour qui ne s'y est pas essayé.

- Je ne demande qu'à apprendre. Montrez-moi.

- Non, désolé Lulli, pas ce soir. Mais ce serait avec plaisir. Il y a tout un travail d'oubli de soi avant de pouvoir accéder à cette perception.

- Comme lorsqu'on rêve?

- Oui, c'est un bon résumé. Sauf qu'il faut constamment guider sa pensée.

- J'avais lu que l'on pouvait également diriger ses propres rêves. L'auteur notait tous ses rêves depuis son enfance. Au début, il ne saisissait que les grandes lignes, mais au fil des années il était parvenu à noter les moindres détails, à se souvenir de ses songes image par image. Par la suite, il était arrivé à influencer sur le déroulement de ses rêves, comme un film interactif. Etonnant, non?

- Nous n'utilisons qu'environ dix pour cent de notre capacité cérébrale. Il n'est pas étonnant que ce qui peut paraître incroyable soit tout à fait possible. J'ai connu des chamanes capables de bloquer la douleur par leur simple pensée. Je ne sais pas s'ils arrivaient à s'anesthésier eux-mêmes ou s'ils souffraient en silence, mais c'était impressionnant.

- J'envie ces personnes, capables d'agir sur leur corps, leur pensée, d'être maîtres d'eux-mêmes.

- Cela prend du temps, Lulli. Vous avez le privilège de la jeunesse. On ne peut pas tout avoir en même temps.

- Parfois ma jeunesse me pèse. Je ne sais pas quoi faire de ma vie. Pas quoi faire de mon corps. D'une certaine manière je vous envie.

- Tu m'envies... Euh, je veux dire... On peut se tutoyer, n'est-ce pas?

- Si vous vou... si tu... veux.

- J'avais cru comprendre que tu considérais le tutoiement comme une agression, une infraction dans ton périmètre d'intimité.

- Absolument. De la part d'inconnus ou de gens que je n'apprécie pas, oui. Mais vous n'êtes si l'un ni l'autre.

Le regard que lança Lulli à Bernard était équivoque. Il préféra détourner ses yeux. Quelque chose se passait. Elle reprit.

- Oui, je vous envie... je T'envie (elle sourit). Enfin, je veux dire que Annie et toi, votre couple quoi, est un modèle.

- Je ne pense pas qu'il y ait sur terre un quelconque modèle, surtout en matière de relation de couple. C'est un peu comme l'éducation des enfants, il n'y a pas de mode d'emploi. Chaque couple est un équilibre à trouver. Ce n'est jamais le même.

- Oui, enfin, je veux dire que vous semblez amoureux comme au premier jour, attentionnés l'un envers l'autre, complices et... sensuels.

- Sensuels? Nous ne nous sommes pas trop laissé aller j'espère.

Il y a de la malice dans les yeux de Bernard. Lulli partage son rire, mais elle garde en réserve une gravité qui n'existe pas chez lui. Chacun aborde cette discussion d'un point de vue différent, leurs intérêts ne sont pas les mêmes, leur état d'esprit différent.

- Non, je veux dire simplement que vous ne ressemblez pas à ces couples qui ont déjà vécu si longtemps ensemble. Ils finissent par se ressembler physiquement mais ont si peu de chose en commun. A trop avoir partagé, ils n'ont plus rien à se donner.

- C'est assez juste comme observation. Il n'y a pas de

recette miracle je te l'ai dit. Peut-être ces couples sont-ils heureux après tout.

- Je ne le pense pas. La confiance, la communion, la tendresse, ce n'est pas tout.

- C'est déjà pas mal. Il y a souvent tant d'indifférence liée à la routine.

Le silence s'installe entre eux mais pas la moindre gêne qui accompagne souvent l'absence de mots. Ce mutisme partagé n'interdisant pas l'échange de pensées. C'est à cela qu'on remarque la réussite d'une association, d'une relation. Se sentir aussi à l'aise dans la parole que dans l'absence de mots. Naturellement. Cependant, si Bernard n'a aucune arrière pensée dissimulée, Lulli brûle de vouloir se confier à cet homme vers lequel elle est attirée tout en sachant qu'il lui reste inaccessible.

Qui est-elle pour lui, après tout? Une simple gamine dont on pose une main rassurante sur l'épaule tout en lui disant « ça va aller ». Il ne peut distinguer la féminité dans ses traits et son attitude. Lulli ne sait pas être sensuelle. Elle ne l'a jamais été. Petit à petit, les mots émergent. Un douloureux accouchement linguistique.

- Voir un couple uni dans une relation sensuelle m'a toujours paru inaccessible.

- Qu'est-ce que tu entends par là?

- Hé bien, voilà. Je n'ai jamais fait l'amour. Ni avec Baptiste, ni avec un autre garçon.

Bernard ne laisse rien paraître de son étonnement. Le ton change, il devient plus privé, plus intime d'une certaine manière, comme une lumière tamisée permet les plus profondes confidences, comme un murmure rapproche deux interlocuteurs.

- Et ça te manque? Tu as l'impression de ne pas être complètement une femme?

- Non, enfin si. Bon, je ne me suis jamais posé la question comme ça.

- Les relations sexuelles ne sont ni une obligation, ni l'unique preuve d'amour. Vous vous aimez, n'est-ce pas, Baptiste et toi?

- Oui! C'est juste que... Ca ne c'est jamais imposé, c'est tout.

- Et comment il le vit, lui? Vous en avez parlé?

- Oui. On parle beaucoup tous les deux. On n'a pas de secret l'un pour l'autre. Je ne peux pas m'investir dans une relation qui ne soit pas saine, franche, débarrassée de toute ambiguïté. On vit ensemble. On partage tout. On rit, on joue. Je suis toujours étonnée que les gens ne savent plus jouer, qu'ils aient oublié cette activité primordiale de l'enfance.

- Je te rejoins entièrement. Les animaux jouent toute leur vie. Le jeu est une composante essentielle de la vie. Par le jeu, on apprend davantage que sur les bancs de la plus prestigieuse université. On se situe dans l'espace, on trouve sa place parmi les autres. Le jeu allie parfaitement le corps et l'esprit. C'est une activité complète. Primordiale.

Je pense que ce renoncement de l'humain vis-à-vis de cette composante essentielle de la vie à a voir avec la conscience de soi. Celle qui nous impose la politesse, les distances, le vouvoiement... En réalité, nous sommes des animaux qui se prennent au sérieux.

Bernard avait fait mouche. Il venait de lui démontrer qu'elle n'était pas si différente des autres finalement.

- Je ne ressens pas le besoin d'une sexualité. Nous partageons des gestes tendres, des massages, des

caresses. On s'embrasse.

- Mais ça s'arrête là, n'est-ce pas? Vous êtes comme frères et sœurs. Est-ce un tabou ou une peur?

- Ni l'un ni l'autre et les deux à fois.

Bernard ne put réprimer un sourire.

- Si c'est pas une réponse de Normand, ça!

- Je veux dire que nous n'avons pas le sentiment qu'il y ait un tabou sur ce sujet. Nous en avons parlé. Ça lui convient tant que ça me satisfait. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. Pas d'interdits non plus.

- Tu disais ni l'un ni l'autre et les deux à fois.

- Oui. On se dit tout, mais j'ai l'impression que de ne pas vivre notre relation totalement nuit à notre bonheur. La peur? Pas consciemment en tout cas. Peut-être un truc qui a à voir avec l'inconscient et tous ces trucs de psy. Une réticence peut-être. Mais qui ne vient que de moi, alors.

- Bref, ce n'est quand même pas si anodin que ça, même si ça ne gêne pas votre vie de couple.

- C'est ça. Nous sommes heureux. Plus exactement, nous avons l'impression d'être heureux. C'est comme si nous vivions sur le flanc d'une montagne. Tout ce que nous désirons est à la portée de notre main. Mais nous ne savons rien de l'autre versant, nous n'y sommes jamais allé.

- Et cet inconnu vous empêche d'être pleinement satisfait? Et si l'autre versant était décevant?

- Parfaitement. C'est là que réside la peur. Etre déçu par quelque chose de superflu, dont on peut se passer.

- Es tu vraiment sûre qu'on puisse s'en passer?

- Mais tu disais tout à l'heure que ça n'avait pas d'importance, si nous étions heureux comme ça.

- Non. J'ai dit que la sexualité n'était pas le pivot

central d'une relation quoi qu'en pensent certains. Mais entendons nous bien, nous ne sommes que des animaux doués de la conscience de soi. Nos besoins primitifs et primordiaux sont au nombre de deux : se nourrir et se reproduire. Je ne parle pas des besoins vitaux qui sont des réflexes, qu'on fait sans s'en rendre compte. Respirer, rêver, se protéger et dormir. Et, jusqu'à preuve du contraire, la reproduction chez les mammifères passe par la sexualité. Nous avons réussi à s'en affranchir, nous sommes même capables de procréer sans faire l'amour, mais cela est de l'ordre de l'anecdote, même si cela pose une vraie question philosophique.

- Donc, pour toi, un couple qui ne fait pas l'amour n'est pas un vrai couple?

- Au sens naturel, non. Mais je te le répète, le bonheur ne passe pas forcément par la sexualité dans le couple. Il y a tant d'autres choses. Et il me semble, d'après ce que tu me dis et que j'ai pu constater, que vous êtes un couple équilibré et heureux. Je me trompe?

- Non.

Lulli lâcha le mot du bout des lèvres.

- Mais il y a cet autre versant, n'est-ce pas?

- Oui.

- Il n'y a qu'une chose à faire, alors. Y aller voir.

- Au risque de mettre en péril notre relation?

- Je pense que tu accordes trop de crédit à quelque chose de très ordinaire, finalement. Tu sais, il n'y a rien de plus commun que de faire l'amour... et en même temps c'est extraordinaire quand ça vous arrive.

- Il y a autre chose, en fait.

- Je t'écoute.

Et en effet, Bernard était concentré sur les paroles de

Lulli. Pas seulement les mots qu'elle emploierait, mais son attitude également, les traits de son visage qui exprimeraient autant que les mots, parfois difficiles à choisir, sa pensée, sa confiance. On ne le sait pas, on ne s'en rend pas compte mais écouter demande bien plus d'effort que parler. Peut être ne savons-nous plus écouter convenablement, ne pas simplement laisser trainer une oreille distraite avec le détachement que l'on a devant son poste de télévision lorsque nous regardons un programme tout en faisant autre chose. Bernard savait écouter. Peut-être parce qu'il vivait quotidiennement au contact des animaux qui ne s'expriment, eux, pas par des mots.

- Un jour j'ai eu douze ans. C'était un anniversaire réussi. On avait organisé une petite fête. J'avais passé la matinée à souffler dans des ballons pour les gonfler. Papa m'avait aidée, puis il avait accroché des guirlandes et des banderoles qu'il avait lui-même décoré. Maman avait préparé des gâteaux de toutes sortes avec plein de crème. C'était le plus beau jour de ma vie. J'avais invité toutes mes copines. Papa avait branché la stéréo et installé des spots multicolores qui s'allumaient au rythme de la musique. Mon premier vrai anniversaire. Pour la première fois, j'étais plus impatiente de participer à cette fête que avide des cadeaux que j'allais recevoir. La journée s'est idéalement passée. Après les préparatifs du matin -on se serait cru à Noël- les premiers invités arrivèrent. La fête battit son plein tout l'après midi. Le soir, je ne dinai pas. J'étais trop fatiguée par tant d'émotions et d'avoir trop dansé. Papa vint me voir dans ma chambre pour me souhaiter bonne nuit.

D'abord il me parla doucement, comme à quelqu'un à

qui on veut donner un bon conseil. Il me dit que j'étais maintenant une grande fille, qu'il était fier de moi, que j'étais sa grande petite fille. Tout en parlant, il me caressait doucement les cheveux. Papa était quelqu'un de très doux, il n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Je ne l'ai jamais vu élever la voix contre maman, ni insulter les autres automobilistes, ni cracher, ni toutes ces choses que les autres papas font souvent. C'était un papa modèle. Jusqu'à ce soir là.

Tandis qu'il me disait qu'il m'aimait, mais plus de la même façon que quand j'étais petite, il passa sa main sur d'autres parties de mon corps. Des endroits où un papa n'a pas le droit de poser sa main. Des caresses interdites. Je n'osais pas bouger. J'avais honte. Je me dégoûtais. Je me sentais responsable. Il me dit que c'était notre secret et que je ne devais rien dire à maman sinon il cesserait d'être mon papa.

Le lendemain, il revint me dire bonne nuit.

Puis tous les soirs. Maman avait trouvé un nouveau travail avec des horaires décalés. Elle rentrait souvent tard.

Parfois il me faisait prendre un bain. Il disait que toutes les petites filles qui sont devenues déjà grandes font ça mais que mes copines ne me diraient rien comme je ne devais rien dévoiler de ces attouchements sinon il partirait et je ne le reverrai plus jamais.

Ca a duré quatre ans et aurait pu continuer ainsi longtemps si je n'avais pas rencontré Baptiste. C'est lui qui m'a donné la volonté, le courage, la résolution de dénoncer mon père.

Un jour je m'étais confié à lui comme je le fais ce soir. On était devenus de bons amis. Mieux que ça. On se disait tout. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui raconter

toute l'histoire. Il aurait pu s'énerver, menacer mon père. Il n'a rien dit. Le lendemain, il m'a parlé avec une gravité que je ne lui connaissais pas. Il m'a exposé, dans le plus grand calme, son plan pour me sortir de cet enfer. M'a expliqué que seule, ma déposition ne serait aucunement valable. Il n'y avait aucune preuve et mon père nierait tout en bloc avec le soutien de maman qui n'aurait jamais imaginé dormir chaque nuit dans le lit d'un monstre.

Il fallait un témoin, plusieurs même. Il échafauda un stratagème si compliqué que je ne me souviens plus comment tout ça était goupillé.

Je tremblais de peur, m'imaginant à chaque seconde que mon père découvrirait la ruse, qu'il se méfierait. Je me souviens simplement de l'irruption de maman et deux de ses amies une fin d'après midi alors qu'elle était censée être au travail. Baptiste avait imaginé un scénario à grand coups de fil, en changeant sa voix. Bref, elle débarqua à l'improviste.

Ce fut la honte de ma vie. J'étais nue dans les bras de mon père lorsque maman ouvrit la porte. C'était le lourd prix de ma délivrance.

J'avais perdu un papa à douze ans. Je perdais un père à seize.

Il fut écroué, jugé, condamné. Un bon avocat lui évita la prison. Ce n'est pas ce que je voulais de toute manière. Je voulais simplement que tout cela cesse. Si je n'avais pas rencontré Baptiste, je crois bien que j'aurais fini par le tuer.

Il avait et a encore l'interdiction formelle de m'approcher à moins de cinq cent mètres. Pourquoi cette distance? Je n'en sais rien. La justice parfois! Bref, je ne l'ai jamais revu. Nous n'en avons plus

jamais parlé avec maman. D'ailleurs, je ne tardais pas à quitter la maison pour un appartement à Paris -nous habitions en Picardie- avec Baptiste. J'étais encore mineure et la présence de Baptiste était la condition à laquelle maman me laissait partir. Je poursuivais des études. J'étais plutôt douée. J'y avais reporté toute mon énergie. J'étais devenue une adolescente renfermée, taciturne. Les autres, les copines, les profs, ma famille, mettaient ça sur le compte de cette période délicate de la vie où l'on se cherche. Tu parles! Il m'a volé les plus belles années de ma vie en ouvrant une blessure qui ne se refermera jamais. J'en souffre encore aujourd'hui.

- Je peux te parler franchement?

- Oui, vas-y. Lorsqu'on commence par ce préambule, ce que l'on a à dire n'est pas très apaisant, n'est-ce pas?

- Peut être davantage que tu ne l'imagines. Je ne cherche pas à te consoler, mais à te reconforter, littéralement te remettre dans ton confort. Il me semble que par ce blocage, ton père continue d'exercer une influence sur toi. Ce n'est pas facile mais tu dois surpasser cette peur afin de te libérer totalement de l'emprise qu'il a pu avoir sur toi. C'est la seule façon d'en sortir.

- Tu as sans doute raison. Je n'en ressens pas le besoin, c'est tout.

- Et en même temps tu dis que Annie et moi sommes un couple modèle à tes yeux par notre relation complète, sensualité comprise.

- C'est vrai. Mais un modèle est un idéal que nous ne pouvons atteindre.

- On peut s'en approcher, et puis, de toi à moi, notre

couple n'a rien d'un idéal.

- Vous semblez heureux.

- Baptiste et toi aussi puisque tu me dis que vous ne sentez pas le besoin de partager ce qui vous manque.

- C'est vrai en ce qui me concerne, mais comment savoir si lui n'en ressent pas le besoin, l'envie?

- Tu m'as dit que vous n'avez aucun secret l'un pour l'autre?

- Nous parlons beaucoup. Mais comment être sûre? Je veux dire : peut-être qu'il ne le sait pas lui-même?

- Tu vas loin, là! Il faut accepter les incertitudes de l'autre, son ignorance aussi, même vis-à-vis de lui-même. Le philosophe a dit « connais toi, toi-même », il aurait pu ajouter « par toi-même ». La réponse est en lui.

- Je l'aime. Je lui dois de n'avoir pas été complètement anéantie. Et je ne veux pas qu'il se prive pour moi.

- Je suis certain que ce n'est pas le cas. Baptiste donne l'impression d'un jeune homme équilibré, la tête bien sur ses épaules. S'il souffrait d'un quelconque manque affectif, sensuel, cela ternirait son humeur. Mais, si ça te tourmente, parlez-en tous les deux.

- Par amour pour moi, il refusera d'avouer s'il en souffre.

- Aborde le sujet d'une manière détournée, pas de front.

- Comment?

- Ah! Ca, c'est à toi de le trouver. Sur ce, il se fait tard, non? Demain est un autre jour. Je l'espère moins lugubre, météorologiquement parlant.

- Bonne nuit... et merci!

- Il ne faut jamais remercier ton interlocuteur après une conversation même si tu penses qu'elle t'apporte

beaucoup, car elle lui en apporte autant.

XXI

Le chalet semblait veiller les flancs de la montagne. Les vents avaient faibli. Les cimes des arbres ne dansaient plus sous ses assauts répétés. Les bancs de brume s'effilochaient lentement, comme on étire des lambeaux de coton.

Tout là-haut, comme accrochée au pics rocheux, une étoile s'illumina soudain.

Jeanne avait les nerfs à fleur de peau. Elle ne tenait plus en place. De toute manière, il était bien trop tôt pour aller se coucher, elle qui ne sombrait dans le sommeil qu'après minuit d'habitude. Son épanchement en compagnie d'Annie ne l'avait donc pas calmé. Elle était déterminée à parler à Claude ce soir même. Si elle repoussait cette résolution ne serait-ce que d'un jour, elle savait qu'elle ne le ferait jamais. Mais il n'est jamais simple d'annoncer à quelqu'un qu'on le quitte. Surtout après plus de quarante ans de vie commune. Enfin pas si commune que ça à la réflexion. Et puis Jeanne n'avait jamais fait ça. Il est faux de croire qu'il n'y en a qu'un qui souffre dans une rupture. Mais la coupe était pleine. Elle devait crever l'abcès. Dans les cas extrêmes, une amputation est préférable pour éviter à la gangrène de se développer et elle jugeait que tout cela avait assez duré. Cependant, une autre question avait été soulevée par Annie.

Allait-elle essayer de retrouver Luigi? L'avait-il oublié? Si elle n'avait pas cherché à le revoir, lui

n'avait pas donné signe de vie non plus.

C'est l'esprit encombré de considérations essentielles qu'elle croisa Baptiste. Lui aussi errait dans le chalet, à la recherche d'un apaisement à des questionnements d'une toute autre nature.

- Vous ne trouvez pas le sommeil?

- Ce n'est pas ça. Je crois que cette tempête a soufflé aussi dans nos têtes, non?

- L'homme est un être social. Il a besoin de compagnie. Pourquoi donc le fait de se retrouver ensemble provoque de tels séismes au cœur de notre conscience?

- Nous sommes peut-être tous masochistes. Nous recherchons la présence des autres pour tester notre capacité à leur résister.

- Vous savez, Baptiste, vous avez eu raison de vider votre sac ce soir à table. Parfois il faut savoir ouvrir les vannes. Ca fait du bien de parler.

- Oui. Mais en même temps ça ne résout rien. Ce n'est pas en parlant de la mort de mes parents que ça les fera revenir.

- Vos parents sont en vous maintenant. Ils doivent vous donner une force pour affronter la vie. D'ailleurs vous me semblez plus mûr que vos congénères.

- La maturité? Celle qui rend plus lucide ma vue et ma compréhension du monde? Je préférerais parfois être encore un enfant qui s'imagine que le monde est beau.

- Mais le monde est magnifique, Baptiste. Il ne faut pas vous focaliser sur ses dérapages.

- Dérapages! C'est bien davantage qu'un dysfonctionnement passager. En fait, plus on y réfléchit, plus on se rend compte que tout est et va de travers. Comme si nous étions tous précipités dans un

abîme infini. On est grisé par la chute et on ne risque pas de s'écraser car il n'y a pas de fond. Jusqu'à ce que...

- Vous êtes trop pessimiste pour votre âge.

- Il n'y a pas d'âge pour avoir conscience de l'horreur du monde.

- Et résigné aussi. Là, je rejoins mon mari. Vous semblez vous satisfaire de cet état.

- Surement pas. J'y pense tous les jours. Mais que faire? Les générations qui nous ont précédé, la votre y compris, ont tout essayé. Résultat : il y a davantage de pollution, de guerres, d'envie, de jalousie, de convoitise. Dix pour cent de l'humanité se goinfre, gaspille et pollue quand les neuf dixièmes n'aspirent qu'à faire pareil.

- Triste constat.

- A qui le dites vous. Vous connaissez cette légende qui sous entend que tous les esprits maléfiques qui hantaient le quotidien de nos ancêtres, ces créatures monstrueuses, ces sorcières des forêts, ces diabolins machiavéliques, ces lutins farceurs, bref tout ce petit monde n'a pas disparu avec le moyen-âge. Toutes ces manifestations du diable se sont transformé en objets animés, en machines, en moteurs à explosion, centrales nucléaires, puces informatiques, voyageant par ondes radiophoniques. Toutes ces inventions dont l'homme pense être l'auteur, qui devraient nous rendre la vie plus facile et qui, de fait, nous aliènent davantage ne seraient que l'expression du mal absolu. Avec cette différence essentielle avec le temps d'avant : le diable a revêtu de beaux habits, abandonné un aspect repoussant qui nous le faisait éviter. Et les fées sont aujourd'hui bien discrètes pour nous aider.

- La fable est belle, mais il ne faut pas oublier que l'homme bénéficie d'un libre arbitre.

- Je n'en suis pas si sûr.

Baptiste semblait effondré. Toute énergie semblait l'avoir quitté. Jeanne se rapprocha et d'un geste naturel, d'évidence simple, elle l'entoura de ses bras. Un réflexe plus qu'un geste. Baptiste ne sembla même pas surpris tandis que Jeanne était étonnée de son étreinte. Ils se serrèrent comme frères et sœurs se retrouvant après bien des années d'exil. Si Baptiste pensait inconsciemment qu'une mère de substitution l'enserrait de ses bras chauds, Jeanne goûtait l'ambivalence de son geste. Rien de maternel dans cet élan, mais quelque chose de plus sensuel. Elle eut à cet instant précis le souvenir du corps de Luigi dans ses bras. Une impression qui la fit trembler. Pas un tremblement de froid, juste un frisson lui parcourant le dos et allant mourir dans le bas de son ventre. Elle n'avait plus ressenti ça depuis bien des années.

Raphael poussa la porte d'entrée et un souffle d'air glacé pénétra dans le chalet.

- La nuit est pleine d'étoiles. Il va geler à pierre fendre.

- Les engins devraient pouvoir dégager la route demain matin. Je vais annoncer la bonne nouvelle à nos invités.

- Non, laisse. Il est tard. Peut-être que certains dorment et puis on n'est jamais sûr de rien. De toute façon, il me semblait que ce soir, au cours du diner, l'ambiance était plus détendue. Ils vont devenir copains comme cochon si ça se trouve.

- Oui, c'est souvent ça, tu sais. D'habitude, on ne

connait jamais vraiment la pensée de chacun, trop enrobée de politesse, de savoir vivre. Aujourd'hui, le vernis a craqué. C'est peut-être un passage obligé pour installer des rapports plus solides, basés sur la confiance, sur la vérité de chacun. Ne partager que la politesse en surface ne permet pas de nouer des liens profonds.

- Tu as raison. Mais quel tourment! J'ai bien cru qu'ils allaient s'étriper.

- Tu as terminé?

- Oui. Juste un ou deux trucs à ranger, et c'est bon.

- Je monte me coucher. Tu ne tardes pas.

En effet, dehors, l'air polaire avait chassé la tourmente. Ne voltigeait qu'une poignée de flocons égarés dans un ciel de cristal. Le vent s'était endormi, épuisé par une course folle tout au long de la journée, comme un clan de garnements se poursuivant sans relâche. Il avait tourbillonné pendant de longues heures, arrachant les arbres les plus faibles ou les plus vieux, agitant les branches des plus vigoureux, déchirant les nuages, pétrissant les brumes et jetant au sol les flocons d'une neige dure non sans les avoir malmenés comme le torrent secoue ses eaux tumultueuses.

Les trois chambres, à l'étage, diffusaient une lumière chaude et apaisante.

Les couples s'étaient reformés.

XXII

Claude était allongé sur le lit sans l'avoir défait. Il ne dormait pas. Jeanne s'approcha, s'assit sur le matelas et se tourna vers son mari. Elle le regarda longuement avant de pouvoir prononcer la moindre parole. Des mots si simples, apparemment inoffensifs. Juste trois mots. Si proches de ceux que l'on choisit pour avouer son amour. En anglais, seules deux lettres séparent les deux formules. Juste une sonorité. Le « o » de love devenant « i » de leave. On pourrait s'y méprendre. Jeanne fut étonnée que certains mots si proches pouvaient avoir une signification totalement opposée. Comme des jumeaux qui ne se ressembleraient que physiquement. Comme l'esprit d'une même personne, ni tout à fait blanc, ni tout à fait noir. Nous sommes constitués de mille facettes qui s'entrechoquent, s'affrontent et font de nous des êtres truffés de paradoxes. Selon les circonstances, l'environnement, notre état d'esprit, un aspect de notre personnalité est mis plus ou moins en avant. Comment Claude allait-il réagir?

Pour le savoir, il fallait se jeter dans le vide. Prononcer ces trois mots.

- J'ai quelque chose d'important à te dire.

Au moment où Jeanne allait s'exprimer, il était sorti de sa léthargie et avait prononcé cette phrase lourde de sous-entendus. Une fois de plus, il lui avait coupé l'herbe sous le pied. Savait-il déjà ce qu'elle avait à lui dire. Non, sûrement pas. Claude était d'un bloc. Pas de débats dans sa tête.

Il constatait. Il réfléchissait. Il décidait. Pas de place

pour la gamberge, pas le temps de méditer. C' était comme ça. S'il avait raison, tant mieux. S'il avait tort, tant pis.

- Moi aussi j'ai quelque chose à te dire.

Claude s'était tourné vers sa femme. Il avait pris sa décision. Il allait changer. Bernard avait peut-être raison après tout. Elle pourrait l'aider dans son combat contre la maladie. Jeanne était sa femme tout de même. Il l'avait considérée trop souvent comme la mère de leurs enfants, une sorte de collaboratrice. Sa secrétaire tenait son bureau, prenait des messages, répondait au téléphone, organisait sa vie professionnelle. Sa femme tenait leur maison, élevait leurs enfants, régissait sa vie privée. Cela allait changer. Il allait lui montrer que leur amour n'était pas mort. Qu'il allait renaître. Un nouveau souffle.

« On a vu des terres brûlées donnant plus de blé qu'un meilleur Avril ».

Il sourit à l'évocation de Brel. C'était un de ses chanteurs préférés. Lui au moins n'avait pas besoin de gueuler comme un âne sur scène, il n'utilisait pas de grossièreté dans ses paroles, l'orchestre qui l'accompagnait ne noyait pas ses mots sous une déferlante de guitares saturées, de synthés ou de cuivres poussés au maximum, la batterie rythmant un tempo assourdissant.

- Vas-y la première.

Il ne se doutait pas de la teneur du discours de Jeanne qui se résumait à trois simples mots. Rien de plus. Il imaginait encore une futilité sans conséquence comme aime à l'abreuver Jeanne quotidiennement. La voisine s'était fait une couleur (quelle horreur!), une star de cinéma couchait avec un homme politique bien en vue,

et si j'avais recours à la chirurgie esthétique pour gommer mes rides? la tondeuse fait un drôle de bruit, les Martin nous invitent Jeudi prochain, qu'est-ce que je vais me mettre? Des propos insignifiants. Des broutilles. Ce qu'il avait à annoncer, lui, était autrement plus profond. Qu'on évacue d'abord le superficiel, ensuite on passerait à des choses sérieuses.

- Je te quitte.

Claude comprit immédiatement ce que pouvait ressentir les condamnés à mort sous la Révolution lorsque le couperet tombait. Le cerveau était irrigué quelques secondes encore et la perception du monde devait être assez fantastique. Privé de tous ses membres, l'esprit devait déjà planer dans les cieux alors que le crane tombait dans le panier d'osier.

Il ne sut, ne put répliquer. Qu'y avait-il à répondre? Lorsque le juge annonce la sentence, le condamné accepte, le regard bas, les épaules voûtées.

- J'ai longuement réfléchi. Il n'y a pas d'autre solution. Je suis passée à côté de ma vie, comme si on me l'avait volée. Je n'existais pas en dehors de toi.

Claude demeurait silencieux. Aucune réaction, même pas la colère. Comme le condamné, son cerveau était encore irrigué mais ses sens ne répondaient plus. Ne s'attendant pas à ce mutisme, cette apathie, Jeanne continua.

- Tu as été trop absent, Claude. La vie de couple, ça se vit à deux. Je ne te reproche même pas tes maitresses, non, ne nie pas, d'une certaine façon c'est normal. Je pensais que la fin de ta vie professionnelle nous aurait rapproché. Au lieu de ça, tu t'échappes chaque semaine et quand tu es là, à mes côtés, tu sembles si lointain. Je n'en peux plus, Claude.

- Tu as rencontré quelqu'un?

Jeanne ne put s'empêcher de sourire.

- Non, je n'ai rencontré personne, Claude. Je ne suis pas tombée amoureuse d'un autre, c'est de toi que je me suis détachée. On ne quitte pas quelqu'un parce qu'on a fait une rencontre, on est disponible à une nouvelle aventure parce qu'on n'est plus amoureuse, nuance. Même si c'est inconscient, c'est ainsi.

- Tu ne peux quand même pas tout casser comme ça? Quarante ans de vie commune, les enfants.

Claude parlait tout bas avec une clarté et un calme qui l'étonnaient. Sur le moment, il n'en eut pas conscience, mais il fut surpris postérieurement par cette réaction, de cette absence de réaction plus exactement. Comme un boxeur sonné, il était vidé de son énergie. Il pensa aux séances de chimio qui le laissaient apathique, amorphe, cotonneux.

- Ecoute, Claude, tu ne m'as pas bien comprise. Je m'en vais. Et il n'y a rien à négocier. C'est décidé. Depuis un bout de temps. Quarante ans? L'amour ce n'est pas un concours de longévité. On n'est pas ensemble pour entrer dans le Livre de Records. Quand la branche est pourrie, il faut la scier.

- Je n'ai pas l'impression que ça aille si mal que ça.

- Justement. C'est ce que je te reproches. Tu n'as pas vu que j'allais mal, parce que tu es absent. Constamment absent. Tu ne t'intéresses pas à ce que je fais. Tu ne me regardes plus. Tu ne sais plus me parler, tu ne sais plus m'écouter. Tu entends ce que je te dis mais tu n'écoutes pas.

- Comment comptes-tu le dire aux enfants?

- Les enfants sont grands, tu sais. Les as-tu vu grandir? Tu vas être grand-père, Claude, et tu considère

toujours Pierre Roland comme un enfant de dix ans. Ils s'en remettront très bien, crois-moi. Peut-être me comprendront-ils, eux.

- Tu as raison. Je ne te comprends pas. Tu as toujours eu ce que tu as voulu.

- Non. Je n'ai pas toujours eu ce que j'ai voulu, mais ce que toi tu as décidé que je voulais.

- Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit?

- Je ne sais pas. Mon éducation. Je n'osais pas. Je courbais l'échine, je rentrais dans le moule. Mais aujourd'hui j'ai passé l'âge de garder mes sentiments pour moi. J'ai envie de profiter des quelques belles années qu'il me reste. Le temps file, Claude. Tu t'en rendras compte un jour.

- Je le sais plus que tu ne l'imagines.

Jeanne sentit dans le ton de son mari que quelque chose de grave, de sérieux, de vital traversait ses paroles.

- Qu'est-ce que tu veux dire?

- Rien, rien. De toute façon tu t'en fous de ce que je peux penser.

- Allez! Ne me dis pas que notre séparation te fera souffrir?

- Et pourquoi pas? Et se touchant la poitrine, il y a un cœur qui bat, là-dessous.

- Mouais. Il se réveille bien tard, alors. Et puis, j'ai souffert tant d'années à tes côtés, tu peux bien supporter de vivre sans moi.

- Qu'est-ce que tu connais à la souffrance, Jeanne? La vraie souffrance, celle qui prend aux tripes, celle qui te tord de douleur, te plie en deux, s'insinue dans ta tête pour que tu ne penses plus qu'à ça? Tu as souffert à mes côtés, dans le confort et la soie, en faisant les

boutiques et en allant à la piscine deux fois par semaine. Tu as enduré une vie de souffrances en passant toutes tes vacances au Maroc ou en Crête, en fréquentant instituts de beauté et salons de coiffure, thalasso et centres de remise en forme. Tu as raison, tu as eu une vie éprouvante. Il est largement temps que ça cesse.

- Je ne te parle pas de la vie matérielle, mais de la vie sentimentale. L'amour, ça ne s'achète pas.

- En effet, ça se partage.

- Tu oses dire ça, toi?

- Je t'aime, Jeanne. Peut-être pas de la manière dont tu le souhaites, mais je tiens à toi.

- Non, Claude. Tu ne tiens pas à moi, tu as besoin de moi. C'est pas pareil. Tu ne te soucies pas de ce qui peut m'arriver, de mes envies, de mes besoins. Je n'existe pas en tant que personne à tes yeux, juste quelqu'un à qui se raccrocher. Une secrétaire domestique.

- Alors, c'est définitif? Et que vas-tu faire toute seule? Tu ne sais même pas remplir une déclaration de revenus.

- Tu sais, la vie ne se résume pas à savoir remplir des paperasses. Il y a des services d'aide pour ça. Je veux vivre ma vie, devenir entièrement responsable de mes faits et gestes. Etre enfin adulte.

- Je te donne six mois. Six mois et tu reviendras la queue entre les jambes.

- C'est très élégant comme image. Tu vois, je ne supporte plus tes allusions grivoises, cette grossièreté obligée. Je les ai endurées pendant quarante ans, là, je dis stop! J'aspire à la délicatesse, la légèreté, une finesse qui te fait cruellement défaut.

- Désolé d'être comme je suis. Je ne te l'ai jamais caché.

- Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. D'ailleurs, ça fait bien des années que nous n'avons plus rien à nous dire.

Il y eut un instant de flottement. Claude digérait l'information. Ca allait donc finir ainsi? Il le sentait bien, même s'il ne voulait pas l'avouer, ne pas perdre la face encore une dernière fois, Jeanne le quittait pour de bon. Il savait qu'elle ne reviendrait pas. Il n'avait rien vu venir. Son travail lui prenait tout son temps, toute son énergie. Et depuis sa maladie déclarée, il avait d'autres soucis en tête. Peut-être était-il responsable du désarroi de Jeanne, mais lui faire porter complètement le chapeau, non! Elle avait sûrement ses torts. Pourquoi ne lui avait-elle rien dit auparavant? Pourquoi, attendre maintenant qu'il était affaibli, vulnérable, pourquoi lui donnait-elle le coup de grâce? C'est vrai, il avait été rarement présent, mais il avait réussi sa vie et elle était la première à en bénéficier. Elle lui faisait quantité de reproches mais ceux-ci eurent été bien plus nourris s'il était resté un raté, un perdant. Il n'y avait pas d'issue, on perdait de toute façon, quoi qu'on fasse.

Jeanne restait assise, immobile. Un gros poids s'était détaché de sa conscience. Voilà, c'était fait! Elle avait pensé qu'il aurait eu une réaction plus violente, plus sanguine. Il semblait davantage abattu qu'en colère. Et si il avait changé? S'il était en train de se rendre compte qu'elle était là, sa femme à ses côtés. Non, c'était trop tard de toute façon. Elle avait sacrifié sa vie, elle n'allait pas se priver de vivre sa vieillesse

comme elle l'entendait. Elle avait encore de belles années devant elle. Elle allait rattraper le temps perdu. Croquer dans la pomme juteuse de l'existence. Elle repensa soudain à quelque chose.

- Et toi, tu m'as dit que tu avais quelque chose d'important à me dire.

- Moi? Euh, non. C'était des broutilles. Ca ne compte plus maintenant.

- Comme tu voudras. On pourra... Nous pourrions rester des amis.

- Oui, c'est ça. Restons des amis.

Claude avait prononcé cette dernière phrase pour lui seul. C'est la résignation qui parlait à sa place. Ils allaient peut-être dormir pour la dernière fois dans le même lit. Comment imaginer ses nuits seul dans un grand lit? Son esprit d'organisation prit rapidement le dessus. Comment allait se passer le partage? Qui garderait la maison? Jeanne reviendrait peut-être sur sa décision... Non, il la connaissait bien même si elle lui reprochait de ne plus faire attention à elle. Elle prenait rarement des décisions, mais quand elle le faisait, elle s'y tenait.

Jeanne avait l'esprit léger. Elle ne put réprimer un sourire. Une nouvelle vie commençait.

XXIII

Annie et Bernard ne se doutaient pas du drame qui se jouait dans la chambre voisine. Leur chambre était meublée avec goût, un fauteuil encombré de coussins où trônait une peluche faite main, une petite commode savoyarde, une penderie en bois de pin, de larges rideaux et un lit immense recouvert d'une couette où s'étalait un motif animalier. A la tête du lit, encadré sobrement, un chamois se tenait en équilibre sur un éperon rocheux découpé sur un fond glaciaire. Tout respirait le confort simple et rustique d'un intérieur montagnard. Un petit nid douillet. Un refuge accueillant. On s'y sentait immédiatement chez soi. C'était en tout cas le vœu que Raphael et Antoine avaient souhaité.

Annie et Bernard s'étaient rapprochés. Ils s'étaient déshabillés l'un l'autre, lentement, avec des gestes ralentis par le désir de profiter au maximum de leurs sens. Ne pas se jeter immédiatement l'un sur l'autre mais, au contraire, se dévoiler doucement, centimètre par centimètre, comme on déguste un dessert appétissant. Les gestes s'étaient transformés en caresses. Les caresses en attouchements plus profonds. Ils s'embrassaient en roulant sur le lit qu'ils n'avaient pas défait, pas encore.

Vu de l'extérieur, le couple formé par ces jeunes quadra semblait parfait, un modèle comme l'avait fait remarquer Lulli. La génération de Jeanne et Claude jugeait un ménage sur sa capacité à durer. Les

sentiments n'entraient peu ou pas en jeu, surtout pour Claude. Un couple qui dure, qui restait toute une vie ensemble, voilà le mètre étalon. Point final. Il n'y avait pas de discussion. En revanche, pour Baptiste et Lulli qui à eux deux ne totalisaient à peine plus que l'âge de Bernard, les preuves d'amour étaient essentielles. On pouvait ne s'aimer qu'un an ou deux, si on partageait un bonheur fait de marques de confiance, de jeux sexuels, de plaisir d'être ensemble, cela pouvait être considéré comme une relation satisfaisante et réussie. La qualité de la relation était plus importante que sa durée.

On était davantage dans l'assouvissement des sens et le confort de l'esprit que dans le devoir, la nécessité de construire un couple, un foyer.

Annie et Bernard avaient été les premiers représentants de ces nouvelles valeurs, dignement héritées de mai 68. Tout, tout de suite, ici et maintenant. Après nous le déluge. Le couple n'était plus une entité à elle seule, mais l'union de deux individualités et, au nom des droits de l'homme dans le couple, il n'était pas question que l'un ou l'autre cède sur ses prérogatives.

Dans la chambre régnait un parfum de phéromones échangées, le dessus de lit conservait les marques d'une étreinte partagée. Bernard s'était enveloppé dans un peignoir au dos duquel un chamois effectuait une cabriole. Il se tenait debout appuyé sur la rambarde en bois du petit balcon, scrutant les premières étoiles. Le froid mordant effaçait peu à peu les marques d'une chaleur que l'on est incapable de provoquer tout seul. Annie s'était pelotonnée sous la couette. Elle avait toujours été plus frileuse que son compagnon qui

n'hésitait pas à prendre des douches glacées au milieu de l'hiver, à plonger dans les lacs d'altitude ou à tenter un bain de minuit dans la mer gelée.

Bernard revint dans la chambre, entraînant avec lui un air froid.

- La tempête est finie, dit-il simplement en laissant tomber le peignoir. Annie ne se lassait pas, après autant d'années, de contempler le corps encore parfait de son compagnon. Si le désir s'émoussait parmi les couples des générations d'autrefois, c'était peut-être tout simplement parce que la rudesse de l'existence en faisait des vieux avant l'âge. Puis elle pensa à eux deux dans vingt, trente ans. Continueraient-ils à faire l'amour avec le même plaisir, le même désir? Seraient-ils seulement encore ensemble? Elle considéra Jeanne et Claude. Non, on ne pouvait pas comparer, de la même façon qu'on ne pouvait évaluer leur relation face à celle, atypique, de Lulli et Baptiste. Mais leur vie à eux? L'avaient-ils réussie? Etaient-ils simplement sur le bon chemin? Le bonheur est si fragile.

La vie ne manque pas d'imagination pour séparer ceux qui s'aiment.

Bernard remarqua qu'Annie était absente de cette réalité, son esprit vagabondait dans un autre monde, d'autres sphères que la matérialité de cette chambre. Espérant qu'elle lui réponde qu'elle était bien, qu'elle avait en somme apprécié leur échange de fluides, il demanda à brûle-pourpoint :

- Ca va?

Cela ne réclamait aucune réponse directe, c'était plutôt un sésame, une clé pour engager une conversation, la lancer sur un sujet dont on n'a pas encore l'idée mais on espère que l'autre saura de quoi parler. Bernard ne

savait pas quoi dire, il avait juste envie de parler.

- Je pensais.

- Tu pensais? Que tu avais la chance de partager l'existence du meilleur amant du monde?

Annie sourit. Ses réflexions planaient bien au-dessus de telles considérations, mais puisque Bernard avait l'esprit taquin, autant attaquer sur le sujet, non sans humour.

- Tu as parfaitement raison. Tu me fais l'amour comme un Dieu.

- C'est normal après tout. Je te rappelle que tu as ma déesse.

- Je suis ta déesse? Et lorsque j'aurai pris vingt kilos, que je me trainerai comme une petite vieille que je ne tarderai pas à devenir, auras-tu toujours envie de moi?

- Bien sûr ma chérie, c'est mon fantasme inavoué : faire l'amour à une grosse mémé grabataire. De toute manière cela n'arrivera pas.

- Comment peux-tu en être sûr? Nous vieillissons tous.

- Evidemment. Mais pas tous de la même manière. Regarde madame Marcellin. L'autre jour, je la rencontre faisant son marché et je l'ai aidée à transporter son cabas. Il pesait une tonne! Elle m'a avoué son âge. Sur le coup, je n'y ai pas cru. Mais il est vrai que son fils est plus âgé que moi. Soixante quinze ans, la mamie! T'imagines?

Annie, à l'évocation de cette gentille vieille dame exceptionnellement bien conversée, parut rassurée. Elle avait envie de plaisanter.

- Oui. J'imagine très bien que tu as des vues sur madame Marcellin maintenant. Et tu lui fais quoi, à madame Marcellin? La brouette Chinoise?

- Oh la la, c'est une longue histoire...

Ils partirent d'un rire commun. L'unité d'un couple, pensaient-ils, n'est pas dans le sexe mais dans le rire. Ils laissèrent mourir les spasmes lentement. Le silence pesait sur la chambre. Puis Annie, d'un ton grave, relança la conversation sur un mode nettement plus existentiel.

- Je ne plaisante pas. Es-tu sûr que notre amour aura encore toute sa fraîcheur quand nos corps seront défraichis.

- Ecoute, nous nous en sommes pas trop mal sorti jusqu'à présent. Et puis, ce n'est pas un marathon. On ne décerne pas une médaille aux plus valeureux. Entrer dans le livre des records, très peu pour moi.

- Nous voulions faire de notre amour une œuvre d'art, rappelle-toi.

- Je m'en souviens très bien. Lorsque les couleurs pâliront, que les nuances faneront, plus la peine de vouloir continuer à tout prix. As-tu le sentiment que nos couleurs s'estompent?

- Non, non. Elles sont bien vives.

Le silence enveloppa à nouveau l'atmosphère douillette de la chambre. Bernard s'était glissé à son tour dans le lit. La conversation roula sur des sujets plus anodins, mais il planait une idée sous-jacente, une envie de thèmes plus fondamentaux, de pensées essentielles, un ton plus philosophique.

- J'aime bien la façon dont nos hôtes ont aménagé ce petit nid.

- Les chambres sont toutes différentes, meublées avec soin, avec goût.

- Tu as visité toutes les chambres?

- Non. Jeanne m'a invité à partager quelques mots tout à l'heure.

- Ah! Rassure-toi, notre couple est loin d'en arriver là.
- Ce n'est pas ce que j'avais en tête. Je pense qu'elle a été malheureuse sans s'en rendre compte. C'est bien ça le pire.
- Claude est un peu rustre, oui. Mais tu sais qu'il m'a avoué souffrir d'un cancer incurable. Il n'en a plus pour longtemps. Il refuse d'en parler à sa femme.
- Hé bien, moi je crois qu'elle, elle va lui parler. Elle a décidé de le quitter.
- Ca lui sera fatal. Mais d'un autre côté, je peux comprendre. Vivre toute sa vie effacée derrière son homme.
- C'est triste.
- Annie, j'ai parfois l'impression d'être moi aussi passé à côté de ma vie. De ne pas avoir fait les bons choix.
- Tu as toujours choisi ta vie au lieu de suivre bêtement le mouvement. Tu n'es pas heureux?
- Ce n'est pas cela. Oui, j'ai toujours suivi mon propre chemin, j'ai toujours pu réaliser mes ambitions. Mais, qu'ai-je apporté aux autres? Que vais-je laisser au monde?
- La crise de l'artiste qui veut passer à la postérité? Annie regretta immédiatement ce trait d'ironie. Bernard n'avait pas l'esprit à la plaisanterie. Pas ce soir, pas sur ce sujet du moins.
- J'ai simplement peur d'être un égoïste comme la plupart des occidentaux. J'ai parcouru la planète, le plus souvent avec toi à mes côtés et j'en ai retiré un plaisir total. Mais je n'étais pas tellement différent de ces hordes de touristes venus contempler la misère du monde à travers les vitres blindées de leur arrogance, de leur confort. Parfois, je me sens comme dans un

safari, évoluant parmi la faune la plus sauvage, la plus cruelle, bien protégé dans un 4x4.

- Je trouve que tu n'as rien d'un touriste. Tu t'intéresses vraiment aux gens. Tu ne te balades pas simplement avec un appareil photo autour du cou.

- Oui. La seule différence c'est que je n'opprime pas les indigènes en me servant d'eux, que je n'asservis pas les autochtones en descendant dans les hôtels où ils sont considérés comme des esclaves, que je ne me rassure pas en contemplant la misère d'autrui. Mais, en somme, que leur ai-je donné?

- De la chaleur humaine. Des échanges autrement plus gratifiant qu'un simple rapport de force.

- Et alors? Qu'est-ce que ça a changé dans leur vie? Sont-ils plus heureux maintenant?

- Il y a toujours quelque chose de positif dans une relation, même épisodique, brève, fugace, lorsqu'elle est fondée sur l'égalité. Tu ne t'es jamais moqué de celui qui avait une autre façon de vivre que toi, tu n'as pas suscité un rêve en déployant des richesses de parvenu devant leurs yeux. Tu les respectes tous. Tous les gens dignes d'être des hommes, grands et fiers. Tu as toujours pensé que le pouilleux de Dakar, le clochard de Jakarta ou le crève-la-faim de Rio ont plus de dignité que le banquier de Wall Street ou un quelconque ministre plus ou moins honnête. Tu as toujours eu davantage de considération pour les humbles que pour les opulents, plus d'estime pour le paysan qui s'échine sur son bout de terre que le policier chargé de faire régner l'ordre des nantis.

- Tu as raison. Mais je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions. Nous sommes arrivés à la moitié de notre vie, Annie. Il n'est pas trop tard pour corriger

le tir.

- Je t'assure que tu fais partie des hommes dignes, Bernard. Tu as une vie riche et cette richesse tu ne l'as pas volé. Un métier qui te plait et dans lequel tu t'épanouis en apportant ta contribution à la cause animale, c'est pas rien. Une attitude face à l'existence que l'on peut qualifier d'honnête, sans spolier quiconque, la volonté de toujours rendre service. C'est important. Et puis, tu as une femme qui t'aime et que tu rends immensément heureuse.

Bernard sourit.

- Vraiment? Tu sais, j'ai parfois l'impression qu'il te manque quelque chose.

- Comment ça? Je suis parfaitement bien avec toi.

- Non, je veux parler d'autre chose. Tu te rends compte que nous n'allons laisser aucune trace de notre amour.

- Je ne comprends pas. Quelle trace?

- Un enfant, Annie. Ca ne te manque pas?

- ...

- Toutes les femmes ont plus ou moins le désir d'enfant. C'est en cela que je pense que nous avons peut-être fait de mauvais choix. L'idée d'être passé à côté de notre vie.

- Mais je croyais que tu n'en voulais pas, des enfants. Tu as toujours dit qu'avant de procréer, l'humanité devait d'abord s'employer à éduquer et aimer ceux qui sont déjà là.

- Oui, j'ai dit ça. Et je le maintiens. Mais c'est comme la faim dans le monde. Ce n'est pas parce que l'on se privera d'un repas que ça remplira le ventre d'un petit Somalien.

- Es-tu en train de me dire que tu veux un enfant?

- Non. Enfin, pas tout à fait. Je ne dis pas que je me

sens capable d'en élever un, mais je constate que, peut-être, nous avons fait une erreur. Je me pose la question, c'est tout. Je n'ai pas la réponse.

- Alors personne ne l'a. C'est en ton âme et conscience.

- Pas seulement. Tu es la première concernée. Ca ne t'as jamais manqué?

- Nous en avons suffisamment parlé, non?

- Certainement. Mais nous avons vingt cinq ans.

- Et...

- Je pense que tu as fait ton deuil. Tu as sacrifié ton désir maternel sur l'autel de notre amour.

- Hé bien, ce n'est pas le cas.

Bernard pensa qu'on ne pouvait jamais connaître vraiment quelqu'un, que la fusion des esprits ça n'existe pas, même au sein d'un couple uni comme le leur. Il reste toujours une part de non-dit, un jardin secret, un mystère trop longtemps et trop profondément enfoui. Il sentait bien que la question taraudait également sa femme sans qu'elle veuille se l'avouer, qu'elle avait utilisé ces répliques à son corps défendant, comme on prêche le faux pour savoir le vrai.

Annie reprit, en prenant les arguments de Bernard à son propre compte.

- Tu sais, moi aussi je me pose des questions sur ce que je fais de ma vie. N'est-ce pas tellement superficiel tout ça? On bouge, on bouge. On remue du vent. Nos activités si prenantes, si importantes, ce n'est pas le centre du monde.

- Un enfant non plus, ce n'est pas le centre du monde.

- Pour ses parents, si.

- Tu as toujours partagé mon dégoût pour ces adultes

par ailleurs aux responsabilités gigantesques, qui deviennent en une seconde de vrais légumes devant une bouille de bébé, s'extasiant sur un regard, un sourire que leur prodige leur rejette, lui parlant comme à un débile, régressant dans leur propre enfance. La plupart des couples font des bébés uniquement pour assouvir le besoin de leur propre retour à la petite enfance. Ils se projettent.

- Mais je suis bien d'accord avec tout ça. Je ne te parle pas de faire absolument un enfant avant qu'il ne soit trop tard, je me pose la question, c'est tout. N'est-on pas en train de passer à côté de quelque chose? Toi, tu as des doutes quant à ton parcours professionnel, tu te remets en question, moi je pense que le nœud du problème, la vraie question, c'est de laisser ou pas une trace de notre passage ici. Et puis, ce n'est pas parce que les autres élèvent leurs gosses d'une manière que l'on trouve ridicule que nous sommes obligés de suivre le mouvement.

- Tu sais bien que ça nous dépasse. Regarde les Lambert : depuis qu'ils sont devenus parents, ils ne sont plus les mêmes. On croit pouvoir agir sur les événements mais ce sont eux qui nous mènent par le bout du nez. Et sur ce plan là, un bébé est un vrai dictateur.

- Je ne le pense pas. Nous avons parcouru le monde comme des millions de touristes. Nous sommes nous comportés comme eux? Il existe certainement des couples qui ont des enfants sans pour autant reproduire la banalité exécrationnelle des gestes et des attitudes de l'ensemble.

- C'est le pari de Pascal, en fait. Faites les gestes de la foi et vous aurez la foi. En acceptant le rôle de père et

mère, on endosse forcément l'habit de parents, les habitudes, les manies, les rituels et même les obsessions qui vont avec.

- Tu dis ça, toi qui a toujours prôné une certaine autonomie d'action, une liberté de penser et les possibilités de choisir son chemin.

- Il est des cas où notre libre arbitre est mis à mal. Pour un Sdf, un réfugié, le choix est difficile. Sans aller jusque là, la publicité, le marketing font de nous tous un vrai troupeau de moutons.

- Mais justement, nous ne sommes pas dans le troupeau. Tu le martèles assez. Et je suis tout à fait d'accord.

- Oui. Nous avons la chance de pouvoir nous délivrer de toutes les incitations, de l'influence ambiante et des plus sournoises manipulations. En ce qui concerne les bébés, je n'en suis pas si sûr. Ca renvoie à tellement de choses intimes, à notre moi profond, à notre propre petite enfance, à nos angoisses vis-à-vis de la vie, à notre inconscient. C'est peut-être notre limite. La mienne en tout cas.

- Je pense que c'est simplement un rejet de ta part. Une lâcheté. Ca ne te ressemble pas, mais je crois que tu as peur qu'un simple bébé ne te vole ta liberté, qu'il ne t'enchaîne dans un rôle que tu ne veux pas assumer.

- Peut-être. Mais je ne me sens pas prêt.

- Pas prêt? Mais regarde-toi! Tu est arrivé à la moitié de ta vie. Pas prêt? Tu veux peut-être attendre tes derniers jours pour ne pas avoir à assumer une responsabilité qui te dépasse. Pas prêt? Moi, je suis prête. C'est notre dernière chance de réussir notre vie, Bernard.

C'était donc bien ça. Annie mourrait d'envie de pouponner. Ultime réaction face à l'inexorable horloge biologique? Dernier sursaut d'un désir de maternité? Envie d'expérimenter quelque chose de neuf? Se replonger dans une jeunesse qui s'enfuit, fatalement? Elle avait attendu que lui-même se questionne sur le besoin d'enfant pour jouer les avocats du diable, puis, sans transition, enfoncer le clou. C'était sa manière à elle d'agir dans une conversation, Bernard l'avait souvent remarqué. Elle aiguillait son interlocuteur jusqu'à ce qu'il soit sur un terrain où elle pourrait le convertir aisément, comme on retourne une crêpe. Sans être manipulatrice, elle savait se glisser dans les failles, les interstices appropriés et faire mouche à tous les coups. C'était donc cela. L'envie, le besoin d'enfant. Bernard n'était pas prêt. Il ne le serait probablement jamais. Il réamorça.

- Tu as donc le sentiment d'avoir raté quelque chose?

- Non, non. Si c'était à refaire, je prendrais le même chemin dans les moindres détails. Nous avons eu une vie magnifique tous les deux et j'aimerais la sublimer avec toi.

- Et donc un bébé?

- Absolument! Moi je suis convaincue que tu ferais un papa extraordinaire. Un papa exceptionnel même. Qui saurait transmettre sa vision du monde tout en aidant à développer les envies de son enfant. Plus qu'un père, un guide.

Bernard se rendait bien compte qu'Annie désirait cet enfant plus que tout. Et si cette conversation n'avait pas eu lieu? Combien de temps auraient-ils passé à se méprendre sur leurs aspirations? Il se rendait compte d'un coup que leur couple si uni, si soudé, ne tenait

finalement à pas grand-chose. Ils se gaussaient de Jeanne et Claude, mais où en étaient-ils eux-mêmes? Pas mieux que les autres. On se croit protégé mais en fait, personne n'est à l'abri. La fragilité de l'être humain dans ce monde si confortable en apparence. On risque de perdre son travail du jour au lendemain. Le spectre de la maladie insidieuse. L'homme a de tout temps craint pour sa vie. Les bêtes féroces, les guerres, les épidémies, la famine, une simple bronchite qui dégénère. Aujourd'hui la menace a changé d'apparence. L'homme ne sera-t-il jamais tranquille? Ou bien est-ce lui qui se crée ses propres problèmes? Combien de couples durent? L'inconstance du monde lui donna le vertige. Il avait l'impression de marcher sur des sables mouvants. La réalité n'était-elle qu'un rêve? Une illusion dans laquelle on ne maîtrisait rien.

- C'est un ultimatum?

- Qu'est-ce que tu veux dire?

- Ton envie d'enfant. Est-elle plus forte que notre amour?

Annie ne su répondre. Le couple se laissa glisser doucement dans le sommeil. Leurs corps se touchaient dans ce grand lit, mais une fissure s'était ouverte, comme un mur lézardé. Une faille qui allait s'élargir au fil du temps. Un gouffre qui engloutirait entièrement leur relation. Annie et Bernard étaient arrivés au tournant de leur vie. Comment allaient-ils négocier ce virage si dangereux?

La nuit était désormais bien installée. Elle avait allumé ses milliers d'étoiles dans un ciel redevenu calme. Débarrassé du couvert protecteur des lourds nuages, le froid prenait toute la place. L'aube qui suivrait serait

un spectacle à ne rater sous aucun prétexte.

XXIV

Baptiste, privé de jeu vidéo, bouquinait sans retenir la moindre phrase, il lisait comme on regarde le paysage depuis la vitre d'un train, les mots défilaient dans une brume épaisse. Même le plus haletant des meilleurs polars n'aurait pu le distraire de ses pensées. Lorsque Lulli vint le rejoindre en sautant presque sur le lit, à ses côtés, elle remarqua qu'il avait l'air de planer bien au-dessus de la chambre.

- Tu fais semblant de lire ou quoi?

- Euh, j'en sais même rien. Je repensais à cette soirée. Je ne sais pas si j'ai eu raison de parler de la disparition de mes parents. Après tout, on ne les connaît pas, ces gens.

- Justement. Ne t'es-tu pas rendu compte qu'il est plus facile de se confier à des inconnus qu'on ne recroisera jamais plutôt qu'à ses proches. Je pense que tu as bien fait. Tu gardes trop de choses pour toi, Baptiste. Il faut lâcher du lest si on ne veut pas exploser.

- Oui. C'est pas facile. J'ai l'impression de me mettre à poil devant la table en me livrant.

- Je comprends. Tu sais, je me suis confiée à Bernard ce soir. Je lui ai parlé de mon père, de toi...

Baptiste regardait fixement Lulli. Elle arrivait à le surprendre régulièrement. Lui, jamais il n'aurait pu, même devant un psy, déballer son âme, ouvrir son cœur, montrer ses inquiétudes, ses peurs. Elle avait une force que lui n'avait pas. Il l'avait peut-être sauvée des griffes incestueuses, mais c'était elle la plus solide

finalement. Ensemble, ils étaient plus fort. Ils pouvaient affronter les dures réalités de l'existence. Trouver leur place dans un monde qui n'était pas fait pour eux. Lulli poursuivit :

- Qu'est-ce qui te tourmente?

- Rien de spécial, de précis. C'est un ensemble. L'impression de ne pas être fait pour ce monde, un cheveu sur la soupe en quelque sorte.

- Nous sommes ensemble. C'est plus facile à deux, non?

- Oui. Tu es ma chance, Lulli.

- Je pourrais aisément te retourner le compliment. C'est grâce à toi que je suis là.

- Je n'ai été qu'un guide, c'est toi qui a fait tout le travail. Personne d'autre n'aurait pu agir à ta place.

- C'est du passé maintenant, même si cette blessure ne peut s'effacer. Je me demande parfois si tu es heureux avec moi.

- Bien sûr que oui. Quelle question! Tu es ma princesse, tu sais.

Lulli changea de ton.

- Je me demande si ça ne te manque pas de ne pas faire l'amour.

- On en a déjà parlé. On est pareils. Les caresses et la tendresse c'est bien aussi, c'est même peut-être mieux. On subit la pression du monde qui nous entoure. Et cela jusque dans la chambre à coucher. Toute cette fausse sensualité dans les publicités, cet étalage de viande retouchée par ordinateur. Etre rebelle, c'est justement de ne pas suivre le mouvement. On ne vend plus un produit, mais on nous impose des modèles qu'il faut singer obligatoirement de peur de se retrouver paria. Etre bronzé, faire du sport, s'habiller à

la mode qui change tous les six mois, et bien sûr être des champions du sexe.

- Mais la réalité est toute différente.

- Evidemment. C'est pour ça qu'on est stressé d'emblée. L'image de l'homme et surtout de la femme dans les spots publicitaires est inaccessible à la majorité des gens. Ils se sentent dévalorisés, ils ont perdu confiance en leurs aptitudes. Alors ils consomment pour compenser. Des caddies remplis à ras bord de choses inutiles, des grilles de loto qui ne rapportent jamais rien, la grand messe du weekend devant son poste de télévision à regarder un match de foot, de rugby ou deux gugusses taper dans une balle sur un court de tennis. Ils avalent quantité de médocs, s'entassent sur des plages bondées l'été venu, chaussent une paire de skis en Février, emmènent leurs gosses le plus tôt à la maternelle pour qu'ils apprennent eux aussi à marcher tout comme eux. Le pire, c'est qu'ils en redemandent. Ils ne se rendent pas compte que leur propre prison ce sont eux-mêmes.

- J'espère qu'on ne deviendra pas comme ça.

- Mais on EST déjà comme ça.

- Non, puisqu'on le remarque, c'est qu'on est en dehors du système.

- Mais c'est prévu, ça aussi. La société a main mise sur toute la page, même sur ceux qui sont dans la marge. On produit des chômeurs, des sans papiers, des clochards même -et surtout- dans les pays les plus riches en sous entendant pour la majorité : regardez, si vous n'êtes pas sages, si vous ne faites pas bien comme on vous a dit, vous deviendrez comme eux! Même la contestation est régulée. Le système a besoin d'un contre pouvoir, illusion d'une démocratie qui a

tiré toutes ses cartouches. Il n'y a plus rien à faire, plus rien à espérer.

- Juste vivre heureux toi et moi.

- Parfaitement. Et on n'a pas besoin de sexe pour ça. Pas obligatoirement.

- Ca viendra peut-être un jour.

Baptiste enlaça Lulli. Ils donnaient l'impression, l'image d'un couple chaste mais en apparence heureux. Cependant avant de s'enliser dans un sommeil profond, main dans la main, chacun repensait à cette journée, à leur conversation de ce soir.

Baptiste n'était en aucun point rassuré par les douces paroles de Lulli quant à sa place dans le monde. Il s'en sentait exclu. Pas d'une manière matérielle, il gagnait bien sa vie, avait une position sociale, était reconnu dans son travail. Mais moralement, il n'adhérait à aucun des préceptes édictés par la société, n'acceptait aucun schéma préétabli. Les règles de la communauté ne lui convenaient pas. Il pouvait donner le change avec les autres, on appelle cela la diplomatie. Mais son amour pour Lulli était pur, entier, sincère. Il ne pouvait lui mentir, ni dans ses paroles, ni dans ses gestes. Et ces gestes sexuels, il les trouvaient ridicules, absurdes, inutiles. Mais elle? Son rejet des relations n'était-il pas dû en priorité à sa douloureuse expérience? Ne verrait-elle pas toujours son père dans la moindre caresse équivoque? Et pourtant, tout au fond d'elle, elle en avait envie, elle en avait besoin. Baptiste finit par s'endormir en pensant qu'il était bien difficile aujourd'hui de trouver une place dans ce monde usé comme un vieux chewing-gum qui n'a plus de goût mais qu'on continue de mâchonner juste par habitude. Baptiste voyait juste. Lulli était encore aveuglée par le

comportement chevaleresque de son compagnon. Sans lui, quelle aurait été sa vie actuelle? Mais ce qu'elle ne savait pas, ce qu'elle ne voulait pas admettre c'est qu'elle n'avait pas la même vision du monde que Lui. Moins épurée, moins radicale, moins drastique. Elle n'aspirait, comme tout un chacun, qu'à un bonheur domestique, pas au bien être universel de tous. Il avait un côté Jésus Christ avec ses concepts idéalisés. Lorsqu'elle serait assez forte pour affronter seule le monde et ses dangers, elle ne verrait en lui plus son sauveur, mais l'exalté d'une idéologie qui la dépassait. Elle aurait envie alors d'un corps à aimer et pas simplement d'un amour purement spirituel, platonique. Le souffle court, la sueur, l'odeur même du sexe lui manqueraient tragiquement. Le challenge n'était pas insurmontable, mais en avaient-ils conscience?

XXV

Les étoiles parsemaient le ciel mais un œil exercé pouvait distinguer un subtil changement dans le noir des ténèbres. L'imposante masse sombre des sommets commençait à se découper à l'est sur un ciel à peine moins noir. Le calme était revenu sur les montagnes et dans les vallées. Une oreille avertie aurait pu entendre le puissant ronronnement des engins qui n'avaient pas attendu le lever du jour pour déblayer l'accès au chalet. Des tonnes de neige compressée par l'avalanche mêlées d'un foisonnement de troncs d'arbres.

Un jour nouveau allait se lever sur le chalet. Nouveau à plus d'un titre. Une journée avait suffi pour que se brise des tensions sous-jacentes, que des fissures deviennent des crevasses et que certains abcès crèvent enfin.

Jeanne et Claude n'avaient fait que suivre les rails bien défini que leur imposait leur génération. Ils n'en avaient pas conscience, mais tous leurs choix étaient dictés par une tradition qu'ils seraient les derniers à suivre. Une morale bien précise. Des habitudes sur lesquelles on ne revenait pas. Des idées qu'on ne discutait pas. Avoir un métier pour toute sa vie, le même si possible. Partager une conception de la réussite liée étroitement à une certaine position sociale, un pavillon de banlieue où dormait deux voitures dans le garage, un confortable compte en

banque et aucun état d'âme en ce qui concerne la pollution et le gaspillage inhérent à un tel train de vie. Enfin, l'essentiel, on se mariait pour la vie et on avait des enfants. Ne pas suivre cette règle excluait d'emblée toute personne de cette société occidentale, blanche, catholique.

Jeanne avait fait un pas de côté en quittant Claude.

Annie et Bernard faisaient partie de cette fameuse génération 68. Pas celle qui avait érigé les barricades, mais celle qui avait suivi, bénéficiant des avancées tant sur le plan social que dans les mœurs. Le prix à payer de cette toute nouvelle liberté était la responsabilité du libre arbitre. Ils avaient été les figures de proue de la première génération à pouvoir choisir leur vie. Choisir leur travail, choisir d'en changer, de ne pas s'enfermer toute une vie dans la même routine. Le choix de pouvoir changer le monde sans se rendre compte que c'était le monde qui les changeait. Et surtout, chose primordiale, le choix de sa vie sexuelle. Cela avait été une véritable révolution pour les femmes. Elles accédaient ainsi à une position égale vis-à-vis des hommes qui, eux, ne savaient plus où était leur place. Ils avaient eu le choix de faire l'amour quand ils le voulaient sans risquer d'avoir des enfants. Le choix d'enfanter quand ils le voulaient. Pour la première fois, on avait les enfants que l'on avait désiré, instituant un nouveau concept, celui de l'enfant roi. Le choix de faire ou de ne pas faire d'enfants. Et c'est précisément ce dont souffrait le couple. Annie et Bernard ne savaient plus trop où se situer, quelles étaient vraiment leurs envies. L'horloge biologique, elle, tournait inexorablement.

La définition d'une vie réussie n'était plus aussi nette que du temps de Jeanne et Claude. Il fallait réinventer de nouveaux codes, choisir son bonheur.

C'est justement ce qu'étaient incapables de faire Lulli et Baptiste. Perdus dans un monde qui ne les avait pas attendu pour changer, ils erraient sans savoir où aller, où diriger leur vie. Ils suivaient le mouvement, emporté par le fleuve d'une vie qu'il ne maîtrisaient plus. Devant ce tourbillon, beaucoup, à l'image de Baptiste, avaient fait le choix de remonter sur la rive et regarder le flot couler, sans eux. Certains étaient allés plus loin encore, refusant tout net cette nouvelle existence qui, sous l'image d'une liberté totale, était en fait conditionné à l'extrême. On remettait en cause le travail, la famille, les institutions. Non seulement la plupart avaient connu le chômage mais ils avaient vu leurs parents en souffrir. Le rapport au travail n'était plus le même. Les valeurs refuge de la famille avaient également volées en éclat. Comment imaginer pouvoir vivre toute une vie aux côtés de la même personne lorsque un sur deux était issu d'une famille décomposée?

La réussite, on ne savait plus vraiment ce que ça voulait dire. Chacun en avait sa propre définition désormais.

Raphael s'affairait déjà en cuisine parmi les bonnes odeurs de petits déjeuners qu'il confectionnait avec méticulosité. Antoine n'avait pas résisté à mettre le nez dehors, à déblayer un passage dans la neige soufflée pendant toute la veille.

Lorsqu'il rentra, un grand souffle glacé l'accompagna

jusque dans la cuisine qui exhalait de tendres parfums de confiture et de croissants chauds.

Il ôta son bonnet et son écharpe encore empreints de la froidure matinale.

Entre les deux hommes, aucun mot. Juste des regards bien plus explicites.

Antoine prit un bol immense sur lequel un troupeau de vaches cheminait dans un paysage de montagne. Il s'assit. Plongea une cuillère dans un pot de confiture de myrtilles. Tartina abondamment une tranche de pain grillé. Un nouveau jour commençait, plein de promesses.

Raphael s'avança, lui sourit et posa délicatement sa main droite sur son épaule.

